

La ville-événement

Foules et publics urbains

LA VILLE EN DÉBAT
Collection dirigée par Jacques Donzelot

Dominique Boullier

La ville-événement

Foules et publics urbains

*Ouvrage publié
avec le concours
du Plan Urbanisme
Construction Architecture
www.urbanisme.equipement.gouv.fr/puca*



Presses Universitaires de France

ISBN 978-2-13-058147-5

Dépôt légal — 1^{re} édition : 2010, septembre

© Presses Universitaires de France, 2010
6, avenue Reille, 75014 Paris

L'ouvrage présenté ici est une reprise complète d'un travail de recherche collectif réalisé dans le cadre du LAS de l'Université Rennes 2 (contrat « climatisation sécuritaire dans la ville-événement » pour le PUCA et le club aménagement, consultation « territoires urbains et sûreté », 2007, pilotée par Jacques Fresnais). Le projet a été dirigé par Dominique Boullier. Stéphane Chevrier et Stéphane Juguet ont contribué au rapport final, Dominique Bodin a contribué à la proposition et aux observations dans les stades. La méthode a supposé l'intervention d'un nombre important d'observateurs étudiants : Damien Philippe, Ronan Kergoat, Yannick Le Hénaff, Rachel Mouezy, Guillaume Routier, Mariannig Le Béhec, Pauline Dziedziczak, Florian Lebreton, colonel Jean-Michel Masson. Que tous soient remerciés ici pour leur contribution.

Introduction

L'événement est un débordement

DE LA RÉSERVE À L'INVASION

La ville nous prend par surprise et, pour cette raison, elle attire. Pourtant, le plus souvent, nous la vivons comme une habitude, sur le mode de l'automate embarqué dans une activité répétitive. Prendre le métro à huit heures du matin pour aller à son travail est pourtant bien différent de prendre le métro en touriste dans une ville que l'on découvre, où plus rien n'est automatique. Les mêmes règles semblent pourtant s'appliquer, chez soi et ailleurs, dans les pays développés : celles qui reposent sur la réserve, attitude considérée comme typique de la ville. Une convention s'est en effet imposée en ville, qui consiste à ne rien laisser paraître de ses émotions et à ne pas engager d'interactions avec des inconnus. À ce prix, un climat de sécurité peut s'installer, le monde devenant alors cet « allant de soi », que l'on suppose partagé.

Pourtant, lorsque les mêmes habitués du métro doivent soudain se tasser pour faire place à une entrée massive de personnes parlant fort, riant, criant même des slogans ou faisant sonner des cornes de brume, les supposées conventions semblent s'écrouler. La réserve

est mise à mal ; ces manifestants ou ces supporters importent dans cet univers de retenue les passions qui les animent, au point même de vouloir faire participer les voyageurs, pour prendre position en faveur de leur lutte ou de leur équipe. Certains se résignent à cette invasion en se tassant dans leur coin, d'autres fuient la rame, d'autres enfin semblent se réjouir du changement dans leur routine. Car ils possèdent en effet une autre clé pour comprendre ce qui se passe : leur parcours ordinaire vient de percuter l'une des traces d'un « événement », d'une manifestation, d'un match ou de tout autre démonstration publique. Tout le climat en est changé (Sloterdijk, 2006 ?). Le bruit, la densité des voyageurs, les relations entre eux, tout est « affecté ».

Qu'il soit tendu ou bon enfant, le climat provoqué par un événement n'est plus celui de la réserve que l'on disait typique de la ville. Ce sont des émotions qui sortent, ou tout au moins des manifestations extérieures d'états émotionnels qui sont rendus publics, visibles, audibles, sensibles, et qui brisent toutes les tentatives d'immunité recherchée à travers la réserve. « Ça communique » mais, en fait, personne ne saurait dire vraiment qui communique quoi à qui. Quelque chose se diffuse : des joies, des colères, qui provoquent des peurs ou des enthousiasmes partagés mais qui, dans tous les cas, font circuler par surprise une monnaie jusqu'ici conservée sous le boisseau de l'urbanité – l'émotion. Et l'émotion portée par des centaines de personnes dans toutes les rues n'est pas quelque chose qui se contient si aisément. Elle est particulièrement fluide, on y baigne activement ou malgré soi, mais on ne peut guère s'en immuniser. Voilà un indice qui nous permet de suivre à la trace ces événements qui affectent la ville : l'émotion déborde la réserve et le climat urbain en est changé.

CE QUE N'EST PAS UN ÉVÉNEMENT

Pour autant, des émotions similaires peuvent traverser des moments de vie collective que nous ne traiterons pas ici. Notre présentation s'appuiera sur l'observation participante multi-point de vue de trois événements : un festival de musique multisite, un match de football en stade, et une manifestation syndicale d'intérêt national se déroulant au même moment dans toutes les villes de France. Tous ces événements ont mobilisé au moins 30 000 personnes chacun dans la ville concernée, et cela dans un temps très bref. Tous ces événements sont organisés et reviennent régulièrement, mais le programme n'est jamais exactement identique. Ils font l'objet d'annonces et de couverture médiatique importante, avant et après leur déroulement. Par ce choix, nous avons voulu saisir la relation entre la ville et l'événement, et ce qui fait la spécificité de cette relation.

*Des événements organisés mais avec surprise :
ni émeute ni cérémonie*

Nous ne traiterons donc pas des monômes spontanés ni des émeutes, qui bien entendu constituent des événements. Des observateurs auraient sans doute pu décrire le climat existant avant les émeutes de 2005, et reconstituer après coup la genèse de ce changement de climat qui a fait événement. Mais rien de préparé comme une manifestation classique. Certes, elle peut se transformer en bataille rangée avec les forces de l'ordre, comme à Saint-Nazaire, bataille que nous avons suivie lors de la manifestation du 29 janvier 2009. La manifestation fait événement car elle est anticipée, même si elle se transforme en émeute. *A contrario*, la chasse poursuite

des jeunes qui décèdent dans un transformateur électrique n'avait rien de préméditée, même si elle génère aussi des émeutes pendant plusieurs nuits.

L'absence d'objectif politique, de résultat ou d'organisation à la tête de ces émeutes ne fait pas de différence de ce point de vue : la prise de la Bastille telle que l'a analysée Jean-Paul Sartre constitue le prototype même de l'événement politique pour tout historien mais aussi bien pour tout citoyen. Un tel événement, s'il avait été programmé comme le fut la prise du Palais d'Hiver, aurait constitué alors une action militaire, plus ou moins contrôlée. Cela permet de voir l'écart considérable avec les mutations plus modestes de ces événements que nous décrivons. L'intensité émotionnelle y est extrême et en cela nous devons nous y référer, notamment lorsqu'il s'agira de comprendre cette discussion fondatrice de la sociologie entre foules et publics.

À l'opposé de cet archétype de l'émeute non organisée, nous trouvons la cérémonie. Les cérémonies aussi bien que les événements dont nous traitons ont en effet une périodicité, ils sont annoncés, ils constituent parfois un cycle, et il est extrêmement aisé pour les théoriciens comme pour les commentateurs de tous les cataloguer dans la rubrique « rituel ». Pourtant, lors des cérémonies, l'organisation prend tout en main. Aucun détail ne doit être sous-estimé, car c'est un moment partagé par toute une communauté, qui prend sa valeur dans sa répétition à l'identique. Le défilé du 14 Juillet aussi bien que la procession de la Fête-Dieu ou encore les cérémonies d'initiation dans les sociétés traditionnelles se déroulent en public, « attirent les foules », sont attendus et programmés, et laissent des traces plus ou moins fortes dans les mémoires. Pourtant, la programmation

et la répétition ont pris ici toute la place pour ne plus laisser grande chance à un « événement », c'est-à-dire à un débordement. À tel point que l'on peut dire que le climat en est rarement affecté, puisqu'il s'agirait au contraire de confirmer le climat institutionnel et collectif existant.

Des événements urbains : ni pure image ni hors sol

Parmi les événements programmés, nul ne peut contester qu'une exposition universelle constitue un modèle, dont l'histoire a été faite, et que l'on peut étendre à des opérations telles que les « capitales européennes de la culture ». Plus généralement, ces événements de longue durée constituent des occasions de mettre en valeur la ville, et notamment de faire parler d'elle dans les médias. Certes, il vaut mieux qu'il y ait du public, mais la question est déjà secondaire, car ce public ne fera rien de particulier, sinon d'être un public docile et convoqué à de multiples manifestations, petites et grandes. La ville qui est ici en cause ressemble à ce que dit Patrick Champagne de la manifestation, en parlant de la mutation contemporaine vers la « manifestation de papier » (1990), c'est-à-dire celle qui se juge sur son écho médiatique et non sur les qualités du rassemblement, de l'expérience, ou de ses résultats concrets. Le marketing territorial est devenu maître dans l'art de vendre ses services aux collectivités territoriales, qui ont bien compris que dans une « économie d'opinion » (Orléan, 1999), il fallait exister avant tout par sa réputation, et que les médias étaient les vecteurs clés pour la révélation de la valeur de leur territoire. La question n'est plus tant celle de la ville en tant que cadre bâti, mais celle de la ville en tant qu'image de ce cadre bâti,

image qui doit circuler : elle est mise en scène. La question n'est plus tant celle de la ville en tant qu'elle est peuplée d'habitants, mais celle de ce qui peut singulariser ces habitants, tout au moins quelques-uns d'entre eux, pour « faire la différence ». Car l'événement n'est que secondairement adressé à ces habitants en chair et en os : la bataille se déroule entre images concurrentes, images des autres villes, images présentes dans l'esprit des investisseurs, des décideurs de tous types que l'on cherche à influencer. Les habitants ne sont alors plus des acteurs de leur vie, mais plus souvent des figurants d'une opération entre institutions et entreprises.

Ce marketing territorial peut créer des effets de flux bien réels cependant, mais d'un autre type : ce sont les flux touristiques. Et l'on sait bien que tous les festivals, expositions et événements divers sont programmés en tenant compte de ces immigrés permanents et particulièrement valorisés que sont les touristes. Le festival que nous avons choisi d'observer, les Transmusicales de Rennes, est un festival d'hiver, ce qui constitue un critère très distinctif : le public et la visée ne sont plus les touristes mais les amateurs, ceux qui aiment les musiques nouvelles. Tous ces traits de migrations et de réputation de papier ne sont pas absents des événements que nous avons choisis, et ce cas limite des expositions universelles nous permet de vérifier que l'enjeu médiatique est essentiel pour tous les événements, qui n'ont finalement d'existence dans les mémoires que par la conversation qui en sera produite. De même, Michel Serres a décrit comment toute cérémonie est elle-même entièrement recomposée, dès lors que l'officiant principal en devient les caméras de télévision (2006). Elles parviennent à rendre visible tout le travail de montage social des religions, pour rendre la critique

des sociologues évidente. Mais, ce faisant, elles purifient la religion, dit Serres, et laissent ouverte la question de l'expérience qui, elle, ne pouvait être dépecée par les caméras. C'est pourquoi l'omniprésence des médias ne peut être écartée, mais ne permet pas d'avoir accès à ce qu'il reste de ces événements. La quasi-disparition du cadre urbain comme matérialité fait une grande différence entre les opérations marketing et médiatiques et les événements qui s'installent dans l'espace urbain, et nous oblige à penser le mode d'existence de la ville spécifique à ces événements. Certes, les expositions universelles produisent du cadre bâti, mais leur statut d'ovnis urbains, tout entiers dédiés à la gloire d'architectures hors sol, montre bien à quel point c'est l'image qui est en jeu.

À l'autre extrémité de cette déréalisation de l'événement, nous trouvons ce qui se déroule hors de la ville, à la campagne ou dans des *no man's land* comme des terrains d'aviation militaires désaffectés. Les raves ont subi progressivement cette mise à l'écart des villes et, à ce titre, se différencient nettement des événements que nous étudions. Alors qu'à Rennes, par exemple, les premières raves avaient tenté de s'installer dans les zones industrielles, ce qui dit déjà le statut de marginalité urbaine dans lesquelles elles étaient tenues, elles ont dû progressivement se « délocaliser » dans les campagnes, semant la confusion et les conflits parmi les ruraux. Le même processus, dans sa version disciplinée, se retrouve pour de nombreux festivals ou encore pour des foires, des salons ou même des rassemblements politiques qui se tiennent dans les champs. Certes, ici, les corps sont bien présents, très présents même, et nous ne sommes plus dans la seule réputation. Mais la ville, elle, a disparu à nouveau, d'une autre façon. Or, cette réalité du cadre

bâti fait une différence et nous « fait faire » de façon particulière. Un festival comme Les Vieilles Charrues (Carhaix, centre Bretagne), se déroulant en plein champ – cela va de soi – ne produit pas la même expérience qu’un festival urbain comme le Festival Interceltique de Lorient, qui combine grands défilés dans les rues et concerts en salles, pour prendre deux cas voisins dans le temps et dans l’espace. La jouissance du cadre bâti, la capacité à le transformer sans pour autant le plier, car pierres et béton résistent à bien des climats, sont très éloignées de la projection quasi coloniale d’une armada équipée sur un territoire à faible résistance comme le sont des terres agricoles ou les espaces vides du type terrains désaffectés de l’armée. Or, nous nous intéressons avant tout à la ville. Mais, dans la confrontation à ce cas limite pour notre étude des festivals ou raves « ruralisés », nous devons bien entendre qu’il existe dans tous les événements de masse quelque chose de cet effet colonial, de l’effet d’invasion qui tend à nier l’habitant ancré sur son territoire.

LE CADRAGE-DÉBORDEMENT DU BÂTI

La ville a su, elle, se transformer techniquement pour accueillir ces émotions de masse que sont les événements. Le stade, comme le dit Sloterdijk, en est le... stade ultime, la forme qui doit contenir tous les risques de contagion de la ville. Mais regardons ce qui se passe lors d’un match au Parc des Princes. Dès six heures du matin, les barrières sont mises en place dans les rues, les stationnements sont interdits dans un périmètre assez large, et surtout le long du parcours des supporters adverses, qui ont leur parking réservé à Roland-Garros.

Tout cela déborde largement l'enceinte (comme on dit) du stade. Plus étrange encore, la « prise en charge » par la police des bus de supporters se fait dès l'arrivée au péage de l'autoroute du Nord. On constate alors que des trains entiers ont été parfois réservés, que les gares de départ (parfois à plusieurs centaines de kilomètres) ont été préparées pour l'événement, et que tout le réseau de transports en commun a été adapté pour tenir compte de ces flux attendus. Le stade est donc débordé comme il le sera ensuite à la fin du match, et c'est précisément à ce moment-là que l'on craindra des « débordements », en fonction du score final.

Qu'en est-il alors dans des espaces urbains banalisés, lorsqu'une manifestation envahit les rues aussi bien que les grandes avenues de la ville ? Ou encore lorsque des groupes s'installent toute la nuit sur une petite place du centre ancien ? La force des événements urbains tient à leur capacité à envahir des espaces non prédéfinis, à les transformer provisoirement en tribune politique, en salle de concert, en salle de bal ou en gigantesque bar, le tout à ciel ouvert, au contact de bâtiments où habitent des « riverains ». Les deux qualités qui constituent la ville sont, selon Henri Lefebvre, l'accessibilité et la centralité. L'événement urbain exploite l'une et l'autre en permettant à des flux de masse d'accéder à certains lieux devenus centraux pour l'occasion. À tel point que les accès deviennent difficilement contrôlables et que les espaces dédiés peuvent être rapidement débordés par d'autres espaces. Les centres ou les zonages prédéfinis, les cadres bâtis spécialement conçus, les espaces de transit bien balisés sont toujours précaires et à la merci de débordements qui font l'événement, car ils redéfinissent la ville selon des critères électifs provisoires.

MAINTENIR L'ORDRE OU PRENDRE SOIN ?

Dès lors que le climat est gonflé de ces passions qui se diffusent partout, les questions de sécurité ne se posent plus dans les mêmes termes. Pour les organisateurs des événements comme pour les services de sécurité, l'essentiel est de ne pas avoir à intervenir. Lorsque les opérations de maintien de l'ordre sont lancées, cela signifie que le climat a fini par engendrer un événement d'un autre type. Les opérations de maintien de l'ordre ont cependant été anticipées, et l'expérience permet de prévoir les points et les moments « chauds ». Ainsi, l'évacuation de la place Saint-Michel à Rennes est planifiée vers cinq heures du matin en raison de l'arrivée des commerçants ambulants du marché qui se tient tous les samedis sur une place adjacente. Les lieux se prêtent bien à une évacuation progressive hors du centre historique par une opération de type « chasse d'eau ». Mais, pour une intervention de ce type, bien programmée à l'avance, combien d'autres se déroulent tout à fait différemment de ce qui était prévu ? Dans de tels cas, ce n'est pas tant l'intervention à chaud qui est en cause, que l'insuffisance des informations qui auraient permis d'anticiper l'évolution de la situation. Un événement bouscule et déborde nécessairement les plans établis. Mais pour qu'il ne les déborde pas trop, il faut être en capacité de le surveiller « comme le lait sur le feu », dit-on dans la police. Car, comme le lait sur le feu, un événement peut changer d'état en un instant et déborder.

Pour cette raison, les professionnels ont dû développer une expertise, des méthodes, des outils, des compétences adaptés à ce suivi permanent. Ils se sont équipés de quantités de matériel et notamment de vidéo pour

suivre, en plan large et en gros plan, toutes les échelles de vie de l'événement. Les postes de sécurité des stades sont souvent bien mieux équipés que les salles de commandement des services de police. Cependant, cet équipement ne fonctionne vraiment qu'assisté et piloté par des personnels qui connaissent les publics (qui les reconnaissent dans les groupes de supporters, par exemple), et qu'accompagné par une circulation des renseignements directement obtenus sur le terrain (les « physionomies » transmises régulièrement, par radio principalement). Durant le Festival des Transmusicales, le lieutenant qui coordonne la sécurité toutes les nuits circule sans arrêt sur les lieux des regroupements spontanés, car elle veut sentir ce qui s'y passe. Rien ne remplace ce ressenti du climat sur le terrain et la capacité d'adaptation.

De la posture de maîtrise qui est celle du maintien de l'ordre, on passe ainsi à une attention au climat. Les organisateurs comme les forces de sécurité sont alors mobilisés dans un souci de *care*, de « prendre soin », d'attention, qui paraît fort éloigné des plans du maintien de l'ordre, car il doit être sensible au moment clé, au moment où tout peut basculer, afin d'éviter l'intervention du maintien de l'ordre. Cet art du bon moment, du *kairos*, exige une expérience longue, une proximité avec les acteurs de ces événements, avec les lieux, avec leurs émotions. On ne peut le sentir que si l'on se laisse soi-même affecter. Et pourtant, la condition pour intervenir à bon escient et au bon moment reste précisément de ne pas être *trop* affecté. Les procédures sont mieux adaptées aux actions de routine ou de crise déclarée qu'à ce travail de *care*, qui requiert plutôt une attention flottante, une certaine *awareness* que connaissent bien les opérateurs de salles de contrôle de trafic

aérien ou ferroviaire. Car l'événement n'arrête pas de déborder ces cadres préétablis d'intervention de sécurité pour exiger une attention fine à ses fluctuations.

DU MOMENT À L'ATTENTE

Mais alors, en quoi consiste vraiment l'événement ? Plutôt que de chercher cette essence, nous avons étudié toutes les médiations qui lui sont associées et que nous venons d'évoquer : climat, cadre bâti et cadrage sécuritaire. Nous avons vu que ces cadres étaient à chaque fois débordés. Et c'est ainsi sans doute que nous touchons à l'événement considéré tout à la fois comme ce qui provoque ces médiations et ce qui se trouve produit par elles. Il les contraint à admettre le débordement car il est débordement. À tel point que la définition même que chacun donnerait de l'événement ne tient pas longtemps. En sciences de la nature comme souvent en histoire, l'événement sera traité comme un « moment ». Et l'on constate que cette focalisation sur un moment dans le temps et dans l'espace constitue l'un des traits de tout événement. Mais il reste à rendre compte de ce qui l'a fait advenir, et de tout ce qui va le prolonger. Ainsi, les supporters ont anticipé la visite d'une équipe concurrente, ont préparé leurs banderoles adaptées à cette situation unique, ont planifié leurs déplacements collectifs, etc. Leur propre anticipation n'aurait pas eu lieu sans le travail de programmation fait par des organisateurs à travers les médias. Et tous les spectateurs sont déjà mobilisés et quasi présents dans l'événement quelques jours ou quelques heures avant l'événement. Le moment de l'événement est ainsi débordé de toutes parts, et c'est précisément parce qu'il est débordé qu'il

fait événement, c'est-à-dire qu'il parvient à focaliser les attentions bien avant le moment prévu et qu'il imprimera sa marque dans les mémoires au-delà de l'instant vécu.

Et pourtant l'événement doit rester une forme de surprise, sans quoi il ne générera pas ce sentiment de « j'y étais » qui fait durer l'événement au-delà de lui-même. L'événement n'est donc pas une cérémonie dont tous les éléments ont été composés et se répètent d'une année ou d'une génération à l'autre. Il est surtout et avant tout déstabilisation de ces repères bien connus, et même attente de cette déstabilisation (sur fond de programmation, pourtant). D'une certaine façon, nous pourrions dire que l'événement ne tient que par la conversation qui le fait tenir, avant et après, à condition d'adopter la définition de la conversation qui est celle de Gabriel Tarde, et qui lui permettait de souhaiter la mutation des sciences sociales en « sciences de la conversation ». Cette conversation n'en finit jamais, elle vient de loin et se prolonge, mais certains événements vont permettre de la faire rebondir longtemps, car ils auront réaménagé bien des « sociations » qui n'étaient pas si apparentes auparavant. De ce point de vue, les apéros géants de l'année 2010 sont des démonstrations grandeur nature de cette puissance de la conversation qui fait le quotidien des réseaux sociaux numériques.

QUI PEUPLE CES ÉVÉNEMENTS ? VERTUS DE L'HÉSITATION

Nous cherchons délibérément à sortir de la division classique du travail entre psychologie (même si elle se dit « des foules ») et sociologie (même si elle traite de

l'individualisme). Les uns et les autres auraient vite fait de nous placer dans le camp des « individus » ou dans le camp de « la société ». La quête des causes ultimes suppose des entités ultimes, ces boîtes noires que nous cherchons au contraire à voir fonctionner. Ce qui se passe dans un événement n'est ni « individuel » ni de « société », mais tissé de relations qu'il faut suivre à la trace. Les foules se sont cependant révélées comme des « sociétés » si atypiques, dans lesquelles les « individus » « ne sont plus eux-mêmes », que cela facilite la remise en cause de ces frontières conceptuelles bien établies. C'est encore l'un des avantages du choix des événements que de ne plus permettre la reproduction de ces stéréotypes des sciences sociales, si bien remis en cause par Bruno Latour (2006).

La déstabilisation des cadres de pensée habituels constitue le plaisir principal de la recherche. Mais le plus souvent, les sciences sociales, convoquées pour assister l'État ou ceux qui le contestent et pour dire l'état de la « société déjà faite », ne peuvent se permettre de passer leur temps à remettre en cause les catégories établies. L'avantage de « l'événement urbain » tient à son caractère exemplaire pour toute « société en train de se faire » : il reste assez insaisissable par les opérateurs eux-mêmes, qui, de ce fait, deviennent non seulement ouverts aux apports créatifs de concepts et de visions nouvelles, mais aussi engagés eux-mêmes, par leurs pratiques quotidiennes, dans l'invention de nouvelles perceptions de ces phénomènes qu'ils sont censés organiser et contrôler. Dès lors, leurs propres doutes, leurs remises en cause, leurs perplexités ou leurs véritables anxiétés dans l'action ne sont pas des épiphénomènes. Les acteurs organisateurs de ces événements, en charge de leur sécurité ou de leur logistique, sont tous dans un

état de tension particulière qui mérite attention. Ceux qui sont censés manifester leur maîtrise de la situation vont à chaque fois se retrouver en position d'être surpris, perturbés, voire débordés, et vont devoir adopter une nouvelle clé d'interprétation, voire l'inventer à chaud. Cela sera pour nous un indicateur précieux de ce que fait faire un événement. Que dire alors de ceux qui participent mais n'organisent pas (les participants), de ceux qui observent (les médias) ou de ceux qui sont affectés sans avoir été considérés comme participants (les riverains au sens très large du terme) ? Ils possèdent tous des schèmes préétablis, des « cadres de l'expérience » (Goffman), leur permettant de ne pas être totalement déstabilisés. Pourtant, s'il y a eu événement, ils en ont tous été affectés. Pour eux aussi, l'indice clé pour notre méthode sera l'existence de ces moments, de ces lieux et de ces objets qui ont changé l'expérience de chacun de ces participants – non seulement les individus, mais aussi les institutions, les équipements et les règlements.

Toutes ces « frayeurs », comme les appelle Tobie Nathan (1994), sont de l'ordre de la rencontre d'un impensable, d'une effraction qui nous servira aussi de fil conducteur. Mais ce n'est qu'à la condition de rappeler à chaque fois en quoi nous avons été nous aussi effrayés, déstabilisés, par ce que nous observons. Vinciane Despret (1999) l'a montré dans son étude sur les émotions, lorsqu'elle fait le point sur toutes les approches théoriques en observant comment les unes et les autres tentent de se protéger, de ne pas se laisser affecter par leur objet et comment, de ce fait, elles ratent précisément leur objet.

I

Qui est présent ? Quasi-foules et quasi-publics

Qui fait l'événement dans la ville ? Certainement « les gens » qui y participent, qui y assistent et qui sont concernés. Mais il existe tant de façons d'être concerné, et tant de changements possibles d'un état à l'autre au cours même de l'événement ! En racontant une « simple » bousculade, nous verrons que tous les possibles s'ouvrent soudain, que le public d'un festival peut devenir d'un coup une foule furieuse, avant de redevenir finalement des voyageurs dociles. Le doute sur l'état de ces foules n'est nouveau ni chez les sociologues ni chez les politiques, et nous réexaminerons leur façon de poser la question : ce peuple-là n'a rien de celui que l'on peut faire entrer définitivement dans des catégories. Mais nous nous attacherons à garder bien vif le moment du basculement, le moment du doute, qui fait passer de quasi publics à de quasi-foules. Les organisateurs, eux, font tout pour éviter ce basculement. Il faudra alors examiner comment ils peuvent s'en protéger en créant des barrières immunitaires, en triant les publics, et comment chaque maillon de ce traitement doit être contrôlé, sous peine de faire perdre pied au montage de l'événement tout entier. Pour terminer, il nous faudra étendre la prise en compte des personnes

concernées : tous les vecteurs de transmission de l'événement peuvent affecter des riverains, des passants, et modifier l'événement qui pourrait alors se voir requalifier de pur « trouble à l'ordre public ».

UNE BOUSCULADE : PETIT ÉVÉNEMENT QUI DEVIENDRA GRAND ?

Depuis trente ans, chaque premier week-end de décembre, tous les amateurs de musiques nouvelles convergent vers Rennes, pour le Festival des Transmusicales. Les amateurs n'étaient au début que quelques centaines, et la vieille salle de la Cité devait contenir tout ce public. Mais, petit à petit, ce festival délibérément atypique est devenu un repère pour tous les publics de ces musiques, mais aussi pour les critiques et l'industrie musicale qui cherchent à découvrir des artistes inédits. Voilà donc un public bien particulier, qui vient aux Transmusicales non pour entendre ce qu'il connaît, mais pour entendre ce qu'il ne connaît pas, pour se faire surprendre et pour pouvoir dire ainsi : « La première fois que Nirvana s'est produit en concert en Europe, j'y étais ! ». Le Festival est devenu si attractif qu'il a dû occuper la grande salle de spectacle au centre-ville de Rennes (dite le Liberté désormais), puis plusieurs pavillons du Parc des Expositions situé à dix kilomètres du centre-ville, avant de réintégrer la ville en 2009 à l'exception de la soirée du samedi. Cette histoire de déménagements n'est pas anodine lorsque l'on parle d'un événement urbain aussi important. Les « bars en Trans » organisent aussi des concerts plus intimistes dans de nombreux bars de Rennes. Dès lors, le public circule dans toute la ville pendant ces

trois soirées, jusqu'au petit matin, alors que les spectacles importants se déroulent dans des conditions somme toute classiques de concerts en salle. Mais alors, ce public qui vient pour le Festival est-il encore un public lorsqu'il déambule ou stationne dans les rues jusqu'à cinq heures du matin ? N'aurait-on pas plutôt affaire à une foule ? ou encore à des passants un peu plus nombreux que d'habitude ?

Prenons un « simple problème » de logistique, de transport de ces « futurs publics » (ou « déjà publics » ?), et en tous cas « voyageurs » pour qui il faut assurer un accès de masse (16 000 personnes par nuit au Parc des Expositions), et voyons ce que deviennent ces « futurs publics », dès lors qu'on arrête le trafic des bus.

Les habitués le savent : il vaut mieux aller en bus au Parc des Expositions, pour éviter de subir les contrôles d'alcoolémie sur la route. Tout le monde se retrouve donc place de la République, où le point de départ des navettes est situé. La STAR (société locale qui gère les transports en commun) a mis en place un service spécial allant directement au Parc à allure soutenue, avec du personnel d'accompagnement à bord, à une fréquence de sept minutes – dans les périodes d'affluence du samedi soir particulièrement. Les festivaliers sont en groupe ou à deux et sont déjà dans l'ambiance de la fête. Et ils le manifestent : ils s'échauffent en plaisantant fort ou en se poussant, une bouteille de plastique à la main pour certains – celle qui contient la potion magique vous faisant changer d'état.

Pour l'achat du ticket de bus, il faut faire la queue vers un chapiteau blanc provisoirement dressé dans le coin de la place, et des barrières sont en place pour canaliser la foule. Ensuite, le festivalier-voyageur doit effectuer une seconde attente en file pour entrer dans

le bus. Là aussi, des barrières métalliques ont été installées. Situation mixte donc : à la fois normale pour tout voyageur attendant un bus, même avec affluence, et extraordinaire par ce qui unit tous ces voyageurs qui ne vont qu'à une seule destination, le Parc des Expositions, et qui n'attendent qu'une chose, les concerts programmés. File de voyageurs disciplinés ? C'est le cas. Public sous pression en attente d'une attraction majeure et partagée ? C'est le cas aussi. Et pourtant, cet état mixte de la population va finir par se transformer en un troisième état imprévu.

22 heures, place de la République, à Rennes. Les « voyageurs-public » sont tellement nombreux qu'ils débordent les barrières. Le rythme des bus s'est ralenti sans explication. La vente des billets est arrêtée pour attendre l'écoulement de la foule. Chaque arrivée de bus est saluée par des applaudissements, et dès que le bus s'ouvre, c'est la ruée.

22 h 50. À la demande d'un responsable de la STAR, ce sont huit CRS qui maintiennent les barrières en s'appuyant dessus. L'énervement commence à monter parmi la foule. Le responsable de la STAR précise qu'il se sent inquiet : « Là, c'est une situation de crise ». Un « festivalier » lance aux CRS : « Là, il y a des gens qui vont mourir étouffés ». Un autre : « Tout le monde bourre, j'en ai marre, ce n'est pas normal ».

23 h 20. Les barrières cèdent, elles sont à terre, des festivaliers sont tombés et coincés. Les CRS extirpent avec énergie les personnes qui se sont retrouvées au sol dans le mouvement. Aussitôt après, les CRS se retirent, les barrières sont enlevées, le chapiteau est démonté. Le lieutenant de police qui gère la sécurité nocturne sur la ville arrive, alertée par les effectifs de police présents sur place. Le responsable de la STAR lui précise qu'ils sont

« débordés ». Il a été très inquiet à cause des « mouvements de foule » et des personnes tombées par terre. Il « n'a jamais vu ça ». Les personnes qui attendaient se sont dispersées sur toute la rue et bloquent toute circulation, ce qui justifie l'arrêt complet des navettes, pour des raisons de sécurité.

Ces voyageurs ne sont pas des clients mécontents, ils ne constituent plus un public en attente de concerts : ils se retrouvent à constituer ce qu'on peine à décrire autrement que comme une foule, dispersée sur la rue, au contact de tous les personnels. Le lieutenant voudrait obliger tout le monde à se ranger sur le trottoir, dans une tentative de maintien de l'ordre « bon enfant » mais, sans mégaphone, sa voix ne porte pas. La foule dispersée et échauffée va pourtant se révéler très disciplinée dès lors qu'on lui annoncera que les navettes vont reprendre si tout le monde se range sur les trottoirs. L'ambiance n'est plus tendue mais plutôt désorganisée, car la foule s'est répandue partout.

23 h 50. Après plusieurs injonctions et arguments, les voyageurs se retrouvent bien rangés le long du trottoir, face aux véhicules de police qui ont été stationnés juste en face. La rue devient alors un *no man's land* assez étrange. Deux ou trois canettes volent : c'est en effet une disposition de face à face un peu tentante, que certains policiers critiquent d'ailleurs, craignant de voir le schéma classique de l'émeute s'installer. L'attente est longue. Dès qu'un bus passe sur la rue voisine, tout le monde se précipite. Une jeune fille hurle devant le responsable de la STAR : « J'ai préparé ce week-end depuis des mois, je viens de loin, je veux y aller, je veux y aller. » Elle pleure et tape furieusement du pied sur le sol. Le responsable de la

STAR parvient à la calmer. La police se dispose pour canaliser le public vers les barrières.

0 h 25. Le premier bus arrive enfin. La police et la STAR commencent à faire un contrôle des billets à l'entrée des bus. Mais le filtrage devient de plus en plus difficile. La police doit retenir les barrières qui menacent de s'écrouler à nouveau. À un moment donné, le filtrage à l'entrée cesse et la foule se rue sur les bus encore plus violemment. Les policiers sont assez énervés : « De toute façon, c'est des sauvages ! », « On n'est pas payés par la STAR, nous ! ». Ils multiplient les remarques : « c'est mal géré, c'est le bordel ». Finalement, à une heure du matin, le trafic a été écoulé.

POLITIQUES DE LA NOTION DE FOULE

Comment comprendre ce qui se passe dans un tel événement sans mobiliser les stéréotypes des sciences sociales elles-mêmes ? Au moment où les policiers ne contiennent plus la pression sur les barrières et sont conduits à dire « de toute façon, c'est des sauvages ! », ils sont en phase avec toute la tradition sociologique ayant traité de la foule depuis Le Bon, et même avant lui, puisque Sighele, dans son livre sur « la folla delinquente » en 1891, montrait bien que dans la foule, les individus « ne se comportent plus alors comme des êtres humains mais comme des bêtes sauvages déchaînées » (cité par Park, *La Foule et le Public*, 2007). Les propriétés des foules identifiées par Le Bon sont tout aussi terribles, et servent délibérément de repoussoir dans le projet politique antisocialiste de Le Bon : les foules manifestent « simplisme des idées, irritabilité, suggestibilité, exagération des sentiments, influence

prépondérante des meneurs » (1895, p. 114), et encore « faible aptitude au raisonnement, absence d'esprit critique, irritabilité, crédulité et simplisme » (p. 108). Les foules sont décrites selon leurs propriétés mentales mais, curieusement, sont abstraites de tout contexte, de toute propriété des espaces, de tout équipement. À tel point que la coprésence ne suffit pas à définir une foule, mais qu'une foule peut se constituer à distance.

« Des milliers d'individus séparés peuvent à certains moments, sous l'influence de certaines émotions violentes, un grand événement national par exemple, acquérir les caractères d'une foule psychologique. Il suffira alors qu'un hasard quelconque les réunisse pour que leurs actes revêtent aussitôt les caractères spéciaux des actes des foules » (p. 18). Or, ce que nous observons dans une bousculade possède un ancrage physique et corporel bien plus important. La densité, le frottement des corps, l'équipement qui sert à contenir, tout cela possède un rôle qui n'intéresse pas Le Bon.

Le risque du nombre

En réalité, le faux débat politique permanent sur la foule est directement lié à l'émergence de la démocratie. À quoi s'oppose en effet la foule psychologique que Le Bon décrit et stigmatise ? À un modèle de citoyen, en permanence conscient et non crédule, contributeur et non suiveur. Modèle abstrait porté par toute la vision républicaine de la démocratie, qui contribue à rendre inassimilable tout ce qui peut relever de la foule, des masses et du peuple même, pourrait-on dire. La démocratie prend le risque du nombre contre les modèles aristocratiques, mais, ce faisant, elle transforme

ce nombre en entité abstraite, celle d'électeurs que l'on pourra compter individuellement. Or, les masses, les foules, les collectifs, font aussi du nombre, mais sur un autre mode. Et c'est ce mode qu'il va falloir réguler pendant les siècles d'installation de la démocratie dans les pays occidentaux. Dès lors, toutes les foules « réelles » se retrouvent rabattues sur les propriétés de foule psychologique établies une fois pour toutes par Le Bon.

Si Tarde s'oppose à Le Bon, ce n'est pas pour contester sa description des propriétés des foules, mais plutôt pour lui signifier à quel point son diagnostic historique est erroné, puisque nous vivons l'âge du public plutôt que celui des foules. Pour Tarde, la presse est le modèle de la mise en relation entre cerveaux, car elle forme un public instruit par la lecture de journaux.

Aux tous débuts de la sociologie, l'un de ses fondateurs, Robert E. Park, reprendra la question en connaissance de tous ces travaux, avec la publication de *La Foule et le Public* (publié en allemand en 1904). Plus prudent que les auteurs cités, il insistera sur le statut éphémère de la foule. « C'est donc son caractère éphémère qui distingue la foule de la secte. La foule est un être à la vie courte. C'est pourquoi l'on parle plus volontiers de mouvements de foule que de foule » (p. 32).

« *Mouvements de foule* »

« Mouvement de foule », c'est bien le terme qu'a employé le responsable de la STAR. Il n'a pas besoin de s'équiper d'une entité stable comme « la foule », contrairement aux policiers et à la sociologie de Le Bon. C'est bien cette brièveté des mouvements de

foule qui frappe tous les observateurs. Ainsi, à l'opposé, une manifestation doit démontrer la capacité organisatrice des syndicats, « qui tiennent leurs troupes », comme on dit. Pourtant, certaines situations relèveront de « mouvements de foule », et le terme clé sera bien celui de « mouvement ». Lorsque trois cents manifestants à Nantes, issus de la grande manifestation syndicale, encerclent le commissariat de Clisson afin d'exiger la libération de deux collègues interpellés pour ivresse publique, ils deviennent foule dans ce moment bref où ils entrent en mouvement vers un objectif que personne ne prétend organiser. C'est pourquoi la manifestation sera ici intégrée à tous ces événements susceptibles de produire des débordements, et ne sera pas seulement considérée comme un pur processus politique, analysé remarquablement par Fillieule et Tartakowski notamment (2008). La foule est alors mouvement de débordement par excellence, et non état psychique durable constitué délibérément. Place de la République à Rennes, les voyageurs deviennent foule dans le mouvement même où ils renversent les barrières et se retrouvent à occuper la rue. Park nous remet sur les rails de l'observation empirique et nous sort ainsi du débat politique constant sur le supposé comportement citoyen standard (et donc abstrait) que devrait adopter tout manifestant, voyageur, supporter, fan, etc.

Les mouvements de foule ne suffisent pas à caractériser les événements, mais ils nous obligent à ne parler que de « quasi-foules », sans les dénigrer *a priori*, tout en prenant en compte cette expérience partagée de débordement. « Ce qui nous dépasse » (Latour) ne doit en rien être réduit ou écrasé par cette notion de foule.

QUASI-PUBLICS

Mais alors, pourquoi ne pas parler de « publics » ? La bousculade de la place de la République constitue un mouvement de foule, mais nous aurions tout aussi bien pu l'observer lors d'une grève ordinaire de transports provoquant une « cohue », une « mêlée », voire des bagarres pour obtenir une place dans les quelques bus ou métros offerts. Les voyageurs-clients peuvent parfois produire des mouvements de foule, animés par des colères ou des frustrations tout aussi fortes. Mais dans le cas des événements, et notamment pour le Festival des Transmusicales, la situation est différente. Ici, tous les participants sont orientés vers un but identique : rallier le lieu du spectacle, là où tout se passe, là où il faut être dès lors qu'on est amateur de ces musiques. Leurs attentes individuelles ne sont plus concurrentes, mais convergentes, ce qui peut leur donner une force particulière. Mais comment peut-on alors parler de public ? La notion a été largement discutée, et constitue à nouveau un stéréotype politique qui infiltre totalement la discussion.

Une confusion entre public au sens politique et public en tant qu'audience sera longtemps maintenue à travers la notion d'opinion publique. Cette opinion, que l'on prend en compte politiquement, se construit à travers le public des médias (chez Tarde, les lecteurs des journaux). Tarde pense l'échange entre cerveaux à distance à travers la médiation des journaux pour produire une entité étrange, une « opinion publique ». Mais le lecteur de journaux reste pourtant un public au sens d'une audience qui s'intéresse à bien d'autres choses qu'à des informations qui vont contribuer à forger une opinion publique : il lit des petites annonces et des publicités car il est aussi consommateur ; il lit

des informations sur les courses de chevaux car il est parieur ; il lit les obsèques car il est membre d'un réseau social local, etc. Tarde le reconnaissait d'ailleurs :

Les lecteurs, même habituels, d'un journal, tant qu'ils ne lisent que les annonces et les informations pratiques se rapportant à leurs affaires privées, ne forment pas un public ; et, si je pouvais croire que, comme on le prétend parfois, le **journal-annonces** est destiné à grandir aux dépens du **journal-tribune**, je me hâterais d'effacer tout ce que j'ai écrit plus haut sur les transformations sociales opérées par le journalisme. Mais il n'en est rien, même en Amérique. Or, c'est du moment où les lecteurs d'une même feuille se laissent gagner par l'idée ou la passion qui l'a suscitée, qu'ils composent vraiment un public (p. 32, 1901 ?).

On le voit, c'est le journal-tribune qui va permettre de constituer un public (au sens politique), alors que le journal-annonces n'aura qu'une audience. Ce sont pourtant ces « informations de service » qui font vendre les journaux ! Par cette opération de réduction de l'audience du journal à un lecteur citoyen concerné par les idées qui font le débat politique, il devient plus aisé de faire la relation avec l'opinion publique. Nous assistons ainsi, pour les publics, à la même opération d'abstraction que pour les foules, opération qui touche toutes les sciences sociales. Le citoyen abstrait reste la mesure des pratiques observées. Le « peuple souverain » tend à faire oublier le « peuple société », la foule psychologique s'abstrait de la foule en mouvement (de foule), de même, le « public-opinion » néglige le « public-audience » dans sa diversité d'intérêts, quand bien même l'opinion n'est jamais produite sans l'audience.

Pour ajouter au trouble, les lignes de clivage entre foule et public ne sont pas identiques chez Le Bon et

chez Tarde. Chez Le Bon, l'opposition entre foule et public est psychologique. Chez Tarde, la foule est une coprésence physique, alors que le public se constitue à travers une influence à distance. Le public est une opinion, et le public-audience, rassemblé pour un spectacle, est assimilé à une foule. Le public est « une collectivité purement spirituelle, comme une dissémination d'individus physiquement séparés et dont la cohésion est toute mentale » (p. 7). Pour Tarde, la foule est du registre de « l'action de près », par opposition à « l'action à distance » du public, la foule est « marquée par les limites de la voix et du regard ». Or, dans les événements décrits ici, les publics sont bien en coprésence physique et sont très sensibles au climat mais, au sens de Tarde, ce sont en fait des audiences et non plus des publics. À tel point qu'il assimile les réactions du public d'un théâtre à celles d'une foule, et non à celles d'un public, car ce qui compte, ce sont les conditions écologiques d'exercice de l'influence, l'une de près et l'autre à distance. Mais lorsque Lippmann (1925) propose de penser le public comme fantôme, c'est bien un quasi public qu'il décrit, dans le sens où ce public ne se manifeste que de façon intermittente sur des problèmes, des « issues » et non comme opinion publique permanente. Les « issues » provoquent un « mouvement d'opinion » symétrique au « mouvement de foule » de Park.

Butsch a récemment noté que la distinction entre ces catégories a commencé à s'effacer durant les années 1970 : « Certains chercheurs décrivent un événement comme une action de foule, pendant que d'autres désignent le même événement comme un public en action. Dans le cas des audiences, certains les voient comme des foules, d'autres comme des publics vigoureux » (p. 15). On ne saurait mieux dire que les

catégories ne peuvent plus s'opposer aussi aisément, et que le trouble fait partie du processus.

Un public constitué à distance... qui devient présent

Il nous faut dès lors avancer prudemment, afin de ne pas catégoriser trop rapidement. Dans le cas de la bousculade, ce ne sont plus des audiences constituées durant un spectacle mais des audiences en formation, ou encore, dirons-nous, des quasi-publics, certes mus par l'attente du spectacle, mais en aucun cas captifs ensemble d'une même offre culturelle. Pourtant, c'est bien ce qui constitue l'événement, cette attente, cette programmation construite par des professionnels depuis des mois mais aussi mise en marche dans les cerveaux de ce public en formation, dans ses agendas, dans ses discussions, dans sa décision d'achat de billet. Durant toute cette préparation, les personnes concernées ont donc occupé un statut de public au sens strict de Tarde, influencées ensemble à distance par une offre présentée par les médias, la prolongeant par des discussions sur des forums internet et par des mails, mais renforçant ensemble une « croyance » – leur goût pour les musiques nouvelles. La coalition de ces désirs s'est traduite par des actions et est parvenue à déborder le cadre prévu pour l'accueil de tous ces spectateurs. Le groupe Birdy Nam Nam, en particulier, a suscité un engouement imprévu. On peut en effet prévoir les désirs, voire prétendre les manipuler, mais dans une certaine limite seulement car, par définition, le désir nous traverse et nous dépasse. Nous sommes autant acteurs de ces désirs que « agis » par eux, tout comme le rayon imitatif de Tarde, qui nous traverse.

Tout indice (une affiche, un nom) peut contribuer à constituer un public au sens d'une audience, avant même

la réception du message. Et la conversation, activée par les réseaux sociaux que l'on met actuellement en valeur sur le Web 2.0, constitue l'un de ces indices donnant une prise sur l'inconnu et rendant désirable ce moment. Non seulement le plaisir est anticipé, mais il reste pourtant une surprise, un instant unique qui nécessitera notre présence. En effet, la réputation d'un groupe de musique peut très bien générer un mouvement d'adhésion du public sans aucun concert, sans aucune présence, lorsque les médias et la conversation (le « buzz », dit-on maintenant) font leur travail. Mais l'événement reste alors médiatique, et ne touche en rien la ville. Il ne rassemble pas le corps des fans : ces derniers restent alors dans l'état du public à distance de Tarde.

La présence dissout-elle alors le public au sens de Tarde ? En vérité, la présence n'en est que l'aboutissement, ce quasi-public, cette quasi-foule étant constitués par l'attente qui a été programmée, et relayée par les médias et par la conversation, mais aussi par la situation physique de coprésence, où les facteurs environnementaux, écologiques mais aussi éthologiques, diraient certains, affectent les individus dans leurs corps.

L'INSTANT DU BASCULEMENT

Le cas de la bousculade paraît certes complexe, hybride, mais il a le mérite de nous introduire à l'expérience de l'incertitude, qui est aussi celle des acteurs. Ce qui constitue le climat d'un événement repose en fait sur cette incertitude, sur la possibilité permanente d'un changement d'état. Toute l'attention des organisateurs et des forces de sécurité est centrée sur ces mutations rapides toujours possibles, sachant qu'elles ne sont

jamais totalement brutales, et que certains indices peuvent permettre de sentir de légères modifications du climat. Ce savoir-faire est aussi celui des participants eux-mêmes qui, par exemple, ne veulent pas être mêlés à un incident, et sentent venir ce changement de climat. Les types de personnes présentes changent ou sont trop différents de leurs propres styles (« y a d'la capuche », selon l'expression policière), et cela suffit à faire s'éloigner quelques participants. Ces mutations du climat au sein de l'événement sont affaire de perception réciproque, d'attention à des indices qui perturbent le cadre d'action établi.

Durant un match de football, l'animation euphorique d'un club de supporters se transforme vite en menace d'envahissement du terrain. Pourtant, le mouvement reste le même (on court en se précipitant sur les barrières d'en bas), mais de légères différences permettent à certains de sentir le changement de clé d'interprétation (le *keying* de Bateson). Les changements soulevant des enjeux de sécurité sont les plus spectaculaires. Mais, parfois, c'est le basculement vers l'ennui, la dépression ou la résignation que l'on peut observer, comme chez des supporters qui voient leur équipe encaisser but sur but. Au contraire, dans un concert, un état d'euphorie partagée gagne le public après un solo de guitare impressionnant sur une scène des Transmusicales, moments rares – que l'on nomme parfois « *blue note* » – pour les musiciens, et susceptibles de se transmettre au public, qui manifeste alors sa joie car son attente est comblée. Comblée parce que surprise, ce qui donne dès lors toute sa valeur à la présence, ce soir-là, à cet endroit-là. Le frisson qu'évoquent alors les participants ne peut être ressenti que par celui qui adhère aux mêmes codes esthétiques. Mais,

parfois, le plus réfractaire finit par être touché. À cet instant, le public peut certes être considéré comme une foule, mais il atteint ce que tous les auteurs analysent comme un état de fusion, dans lequel la valeur de « l'être ensemble » tient autant de place que la qualité de l'œuvre produite.

Le kairos, ce bon moment qui justifie la présence

C'est pourquoi Park a raison de dire que « la foule est un processus qui a les caractéristiques générales d'un processus d'attention » (p. 76). Nous reviendrons plus en détail sur ce qui permet de produire cette attention partagée et focalisée. Mais l'important est pour l'instant de saisir les rythmes de mutation de cette attention. Des deux valeurs de l'attention que sont l'intensité et la durée – telles que les décrivait Théodule Ribot (1889) – c'est l'intensité qui est ici mobilisée pour générer un changement d'état puissant, alors que la durée peut être extrêmement brève. Au fond, tous – spectateurs, participants de divers types, organisateurs ou services de sécurité – attendent ce « bon moment » qui va faire événement dans l'événement, pour le meilleur ou pour le pire. Ce bon moment, le *kairos* des Grecs, est quasiment insaisissable : la plupart du temps, on tente de l'attraper alors qu'il est déjà passé. Le savoir-faire des services de sécurité comporte cet art de la saisie du bon moment. Mais ce sont ici les quasi-publics et les quasi-foules qui vivent ces instants tout aussi intensément. Lors d'un concert, d'un match ou d'une manifestation, certains moments pourront rester dans les mémoires, à la condition, pour chaque spectateur, d'avoir été présent, et au bon moment. Arriver après le début

des concerts, à cause de l'arrêt des bus, devient alors insupportable pour cette jeune fille qui tape du pied sur la place de la République. C'est maintenant ou jamais, ça ne se reproduira pas, c'est le propre du *kairos* et rien ne pourra réparer ce ratage, et surtout pas une rediffusion télé, puisque ce qui fait l'attrait de cet événement, c'est bien la coprésence qui permet de fusionner foule et public.

Mais, au sein des événements eux-mêmes, les changements d'état relèvent aussi de ce *kairos*. La note bleue, comme la passe géniale de Gourcuff ou l'attaque vibrante de l'orateur qui émeut les manifestants, ne peuvent être répétées, car elles sont issues d'un bref moment d'hésitation. Aujourd'hui, la répétition médiatique est la règle et devient une condition de la réputation, alors que les moments de la présence relèvent d'une échelle locale. Mais pour les participants, toute l'aura de l'instant, de ce *kairos*, restera dans leur mémoire d'une façon unique, qu'ils veilleront bien à différencier de ceux qui « l'auront vu à la télé ». C'est d'ailleurs ce qui étonne à une époque où tout est télévisé, et notamment tous les matchs de foot, même les plus insipides : les spectateurs viennent encore plus nombreux dans les stades. Cette survalorisation de la présence, malgré tous les efforts qu'elle suppose (déplacements, inconfort, risques, coût, etc.), explique aussi pourquoi il devient très difficile d'admettre l'ennui. On exprimera plutôt de la colère ou de la frustration devant un événement qui « s'est dégonflé », comme on dit, qui n'a pas rempli les attentes, mais rarement de l'ennui, qui constitue pourtant le pendant risqué de l'émotion recherchée. Ce serait en effet admettre qu'on a investi inutilement toute cette énergie pour être présent.

Rythmes des basculements

Certains événements sont particulièrement propices à des moments de basculement brutal : c'est le cas des matchs de foot, puisqu'un but peut être marqué par surprise (ce qui n'est pas le cas en rugby, sport où l'on sent l'essai venir, même sur une interception), ou parce que les supporters peuvent brutalement changer d'attitude et s'en prendre à leurs voisins de tribune pour une parole malheureuse. Les concerts reposent plus souvent sur l'émergence progressive d'une émotion esthétique, même si le jeu d'un artiste peut parfois prendre par surprise.

La manifestation, quant à elle, dans ses conditions normales, vaut pour sa longueur. Son résultat est apprécié à l'aune de l'accumulation des participants, ce qui prend du temps pour les rassembler mais aussi pour leur faire parcourir la ville. On s'émerveille alors de ne pas voir la queue de manif, de ne plus savoir où effectuer la dispersion puisque la queue de cortège n'est pas encore partie du lieu initialement prévu (cas de la manifestation du 29 janvier 2009 à Nantes, l'une des plus grosses depuis Mai 68). Le lieu de la jouissance de la foule est alors un pont qui permet de voir la manifestation dans toute sa puissance. « À vrai dire, c'est la foule surtout, dans ces occasions, qui se sert de spectacle à elle-même. La foule attire et admire la foule » (Tarde, p. 40). Mais la manifestation elle-même peut être surprise par une modification rapide de son climat lorsque, par exemple, la CNT profite d'une occasion pour occuper la place des organisations syndicales en tête de cortège. À Saint-Nazaire, le même jour, c'est un autre basculement brutal dans la violence qui a eu lieu, à la grande surprise de la police. Le bon moment, le *kairos*, n'a pas été saisi, et cela a suffi

pour transformer une quasi-foule de manifestants organisés et encadrés en émeutiers. Les analystes pourront toujours chercher les grandes causes que sont les traditions ouvrières locales des dockers et les rancœurs sociales vives contre le gouvernement. Cependant, tous les acteurs sur place s'entendent pour dire que « ça n'aurait pas dû basculer de cette façon », et que c'est bien un ensemble de petites décisions prises ou non prises qui ont soudain modifié le climat, au point de faire craindre sérieusement un envahissement de la sous-préfecture.

La défaillance des articulations entre professionnels

La différence est forte entre ces moments de débordements qui font durablement basculer l'événement dans une émeute, et cette succession de quasi-basculements observée dans l'incident de la place de la République. Car la foule a vécu une lente évolution non contrôlée de son climat interne, qui produit des effets bien réels (barrières qui s'écroulent et personnes piétinées sans charge délibérée, sans état d'excitation soudain). À tel point que lorsque la foule se retrouve dispersée dans la rue, elle ne donne aucun des signes attendus de l'énervement collectif, mais plutôt ceux du désarroi ou de la frustration individuelle. Avec un peu de ténacité pour calmer le jeu, en évitant toutes les provocations rendues possibles par le contact direct entre foule et policiers (du type de leur disposition spatiale), il fut possible de reprendre le cours normal de l'attente. C'est le dispositif lui-même qui semblait débordé et inadapté alors que la foule n'avait pas vraiment changé d'état, sinon de façon modérée.

Cette situation sert en fait de révélateur quant à l'état des « articulations », comme les appelle Strauss

(1985, 1992), entre institutions. Le statut de « public » était bien présent mais, étonnamment, les organisateurs du festival n'avaient aucune responsabilité dans la gestion de ce public. On aurait pu imaginer que des animations fussent prévues, qu'un cadre fût bâti pour concevoir une forme de « port d'embarquement », faisant vivre par avance l'expérience du festival. Or, seul le statut de « voyageur » fut pris en compte, avec billets, files d'attente et contrôles, comme dans toute situation standard, pourrait-on dire. Dans ce cas, la prestation aurait dû être correctement dimensionnée, afin d'éviter cet engorgement. Or, pour maîtriser ce risque, il aurait fallu que l'organisateur des transports soit informé des prévisions du nombre de spectateurs par les responsables des Transmusicales, qui eux-mêmes ne se sont rendu compte que fort tard que le festival risquait d'être complet, compte tenu de l'affluence imprévue. Les ressources n'étaient plus disponibles pour traiter les voyageurs correctement, c'est-à-dire avec un débit rapide. L'articulation festival/transports révélait ainsi ses faiblesses. Mais un autre état (ni public, ni voyageur) n'avait pas été imaginé, celui de « foule », que l'on a vu bousculer tout le dispositif. Certes, les forces de police étaient présentes, mais personne n'avait prévu de véritable coordination entre les organisateurs des transports et les services de police. C'est par bonne volonté que les CRS sont venus aider à maintenir un dispositif qui relevait entièrement de la responsabilité du transporteur, et ils ne se sont pas privés de le faire remarquer. La foule comme force collective agissant par sa densité et par sa pression n'avait pas été imaginée, comme le montre la précarité des dispositifs techniques qui avaient été mis en place, chapiteau et barrières. La faiblesse de ces conteneurs fut directement en cause

dans les risques d'écrasement. Dans la mesure où les voyageurs étaient censés demeurer des voyageurs sérieux et triés individuellement, et non une foule compacte, il semblait possible de se reposer sur des dispositifs aussi faibles.

Comme on le voit, le statut évolutif et multiple de la « foule/public/file d'attente de voyageurs » renvoie à des accords préalables, institutionnels, techniques et spatiaux, qui vont lui donner plus ou moins de marge de manœuvre. La qualification de ces participants aux événements constitue l'arrière-plan mental des organisateurs¹, arrière-plan qui va orienter leurs décisions et la répartition de leur prise en charge respective. Mais elle peut être lacunaire, trop restreinte, et surtout peu évolutive, alors que les participants réels, eux, peuvent changer de posture très rapidement. Que les syndicalistes deviennent des émeutiers n'est pas ce que l'on souhaite, et pourtant, c'est ce qui se produit lorsque l'on rate un moment, le bon moment, le *kairos*, pour clarifier la place des uns et des autres.

LE TRI DES PUBLICS

Le cas de la bousculade des festivaliers que nous avons proposé est délibérément atypique, car il présente une situation où les statuts de « public » et de « foule » sont étroitement mêlés. Or, dans la plupart des événements, l'art du management de ces participants consiste à organiser un tri sévère des types de population, de

1. Nous avons désigné ces qualifications imaginées lors de la conception d'une offre, d'un produit, d'un service, d'un événement sous le nom « d'êtres intermédiaires » dont l'effet performatif est essentiel (Boullier, 2010).

façon à donner à chacun d'eux des cadres et des ressources d'action bien précis et adaptés à leur profil supposé. La discipline est constitutive du management des événements urbains, et l'on ne peut qu'être frappé lorsque l'on voit par exemple des files de supporters se diriger vers le Parc des Princes entre deux rangées de CRS et deux rangées de stewards, derrière une police montée à cheval. Ces publics-là sont bien étiquetés, parfois même nommément, car ils sont connus, et vont rentrer dans la cage qui leur est réservée dans un virage du Parc des Princes, entre des grilles élevées, séparés du terrain par une fosse et filmés en permanence et en détail par les 150 caméras présentes dans le stade. Ces supporters sont donc une espèce à part spatialement, et même humainement, pourrait-on dire, puisqu'ils n'ont pas les mêmes droits que les autres spectateurs (circulation, boisson à la mi-temps), et ne peuvent être traités que selon une certaine dimension, celle de supporter visiteur, indépendamment de leurs autres goûts ou de leurs autres qualités. Ce tri des publics est la solution principale trouvée au caractère volatil des foules et des publics urbains. Il permet de leur attribuer des espaces et des signes distinctifs donnant accès à une offre différente (par exemple, pour rentrer dans un festival, un bracelet autorise, selon sa couleur, des accès différents). Ce ne sont pas seulement les questions de sécurité qui sont ainsi traitées, mais aussi l'ajustement des prestations (par exemple le prix des places d'un match, d'un concert ou de tout spectacle) selon des critères différents. Ce tri contribue à nier tout caractère d'espace public à ces événements, puisque tout est fait pour éviter les rencontres entre statuts différents. Tout se passe comme si une telle rencontre risquait de favoriser la mutation rapide des populations d'un état à l'autre.

Ainsi, les organisations syndicales se répartissent les places entre elles tout le long du défilé. Mais le tri n'est pas effectué par des sas étanches, car les manifestants circulent librement d'un groupe à l'autre, de plus le public extérieur est rarement séparé, et certains participants contestent cet ordre. Parfois, cependant, le service d'ordre organise un véritable cordon sanitaire autour des manifestants, pour éviter toute infiltration extérieure. La capacité de contrôle des organisations syndicales reste tout de même bien faible, et les manifestations de rue constituent, de ce point de vue, un événement bien différent d'un match de football ou d'un festival. En réalité, pour ces opérations de tri, la qualité des conteurs physiques devient décisive.

*Méthodes de tri dans le parc humain
pour faire un monde commun séparé*

Comment qualifier les collectifs que l'on rencontre dans ces événements ? Selon le qualificatif choisi, émergeront des politiques de l'espace public et de l'événement, des « moments communs », ou des « moments ensemble » de types différents. Trois méthodes peuvent être distinguées :

1/ Sériation des individus et démocratie représentative

Le tri des collectifs se fait d'abord en les sériant, en les réduisant à des individus dotés de propriétés identiques. Réduit à une juxtaposition d'individus, « le peuple » semble « gérable », pour employer un terme de management et, mieux encore, il semble accepter la mise en scène spatiale des différences sociales radicales, car tous sont réunis « pour le

spectacle » ou « pour le soutien à leur équipe ». Il peut même être autorisé à jouer de ces différences, et à les valoriser, comme dans le cas des clubs de supporters et de leur fort marquage catégoriel, que décrit très bien Bromberger (1995). Cette méthode de création d'un monde commun ressemble en vérité à celle de la démocratie représentative, fondée sur des opérations de vote individualisées à l'extrême, qui permettent de recomposer, après de nombreuses étapes, la volonté générale. Les stades et les salles de concert ne semblent supporter le peuple qu'à la condition de le sérialiser et d'atténuer la puissance du nombre qui le caractérise, comme on le fait pour la démocratie représentative. Toutes les procédures de filtrage nominatif renforcent cette tendance : les 20 000 abonnés au PSG possèdent tous leur carte magnétique avec photo personnelle, indispensable pour entrer. La « République du PSG » distribue désormais ses cartes d'identité pour autoriser ou non la participation à un espace public... qui ne l'est plus, puisque devenu, au sens strict, une affaire de club. Pour retrouver une maîtrise de son public trop ségrégué et agrégé en foules concurrentes (les tribunes Auteuil et Boulogne), le PSG a, en 2010, l'intention de tester le placement nominatif aléatoire, sans *zoning* préalable : il pousse ainsi encore un peu plus loin la démarche de sériation des individus identifiés, pour éviter tout effet de foule. On mesurera cependant la différence avec les manifestations de rue, qui, dans certains cas – assez rares cependant – donnent lieu à l'éviction de certains groupes par d'autres, mais qui plus souvent restent ouvertes et anonymes. Il existe bien plusieurs politiques de rassemblement public, certes différentes selon les enjeux marchands ou civiques dominants, mais aussi selon les projets des

organisateurs. Le « débordement » serait alors en premier lieu celui de cette politique de tri.

2/ Ségrégation spatiale et *zoning* social

Le tri des publics se fait ensuite dans l'espace, en installant les équipements du cloisonnement, en hiérarchisant les places et en évitant les contaminations. L'espace public de ces événements se constitue comme un lieu à part, hors des lieux publics, alors qu'ils les occupent. C'est le cas, en mode mineur, de la manifestation, qui est encadrée par un service d'ordre, et c'est le cas en mode majeur de tous les événements à caractère de spectacle. Ceux qui sont organisés dans un cadre bâti conçu pour cela sont évidemment plus à leur aise pour réaliser le travail de conteneur, travail que nous analyserons plus loin. Les festivals de rue et les manifestations de rue sont propices à toutes les contaminations, les quasi-foules et les quasi-publics se mélangeant aux vrais passants, malgré les tentatives de clôtures humaines par les services d'ordre. Ce modèle n'est pas celui des espaces publics non plus, mais il est proche des modèles de ségrégation spatiale que l'on observe dans la ville.

Le stade n'est, finalement, guère autre chose qu'un urbanisme de *zoning* fonctionnel qui aurait totalement réussi, au point de pouvoir ranger les groupes sociaux selon leurs statuts. Les caméras de surveillance que l'on met en place dans les villes ne seraient alors que l'écho de ce fantasme déjà réalisé dans les stades, où l'on peut en permanence savoir ce que chaque groupe fait, voire ce qu'il prémédite. Mais attention, car la division n'a pas de fin lorsqu'elle est enclenchée : ainsi, au sein des groupes de supporters d'un même club, la concurrence,

voire la haine, peuvent être farouches. À Nantes, le conteneur des tribunes des visiteurs a même pris en charge ces divisions internes, sous forme de grilles installées au sein même de la tribune des visiteurs. Mais comme l'a bien montré Bromberger, c'est tout le stade qui déploie une géographie sociale très marquée, où l'on peut suivre des parcours dans le cycle de vie d'un supporter, selon sa génération et selon sa trajectoire sociale. Certes, le décalque « trajectoires sociales/placement dans les tribunes » peut paraître caricatural : il est cependant bien documenté par Bromberger, ce qui lui permet d'adopter une position prudente dans la caractérisation des foules et des publics du football. « La foule sportive a un statut mixte, hybride, intervallaire, balançant entre l'affirmation d'une volonté collective et l'appréhension lucide d'appartenances singulières, entre la conscience aiguë de ce qui se dit et de ce qui se fait et le débridement des émotions » (p. 210).

3/ Épuration dans le temps et processus d'assimilation

Enfin, le tri s'effectue sous forme temporelle, comme c'est le cas lors de cette bousculade à l'attente des bus. Tout le dispositif de gestion des foules traitait les collectifs selon une succession d'états qu'ils devaient franchir pour être progressivement épurés. Les voyageurs n'étaient que des voyageurs et leur statut de « déjà publics » ne pouvait être pris en compte. Les institutions ne pouvaient traiter qu'**un attachement après l'autre**. Cette décomposition de collectifs réels – c'est-à-dire hybrides – en collectifs épurés a fini par poser problème, au point de faire émerger un autre état, celui de foule. Ce modèle de traitement par sas, par seuil, ressemble fort au traitement de l'assimilation des

étrangers. Les problèmes de tri et de bousculade place de la République à Rennes présentent des analogies topologiques avec Ellis Island, et avec tous ces terminaux qui stockent les étrangers avant de leur faire franchir le seuil d'un monde tant désiré. Pour accueillir des collectifs hétérogènes, il semble nécessaire de les avoir préalablement épurés, contrôlés et réduits à certaines propriétés acceptables et assimilables. Dans les deux cas, une forme de fiction est respectée, forme de fiction qui voudrait que l'on débouche sur une assimilation, alors qu'en réalité c'est tout un ensemble mixte de cultures et d'expériences qui passe le seuil, et qui débordera toujours le supposé prototype national pur, ou tout au moins sa définition administrative provisoire.

La manifestation fait encore figure à part dans ce processus, mais moins que précédemment. Car son ordre propre, sa hiérarchie veillent à faire faire aux novices ou aux réfractaires l'apprentissage de ce qu'est « la bonne manifestation », celle qui est politiquement correcte. J'ai déjà mentionné dans d'autres ouvrages à quel point le travail de purification des causes est radical de la part des partis, à l'aide de la formule de conjuration : « c'est pas politique » (Boullier, 2001, 2009). Mais le même processus peut se vérifier pour les syndicats, et le conflit avec la CNT relève exactement de cette configuration. À tel point que des *ravers*, lors du Festival des Transmusicales à Rennes, voulant gagner en respectabilité, accepteront de se mouler dans le modèle de la manifestation, en défilant dans un ordre impeccable dans tout le centre-ville de Rennes, en respectant même à la minute près les engagements pris pour terminer le défilé et éteindre les *sound systems*. Les responsables de la police furent véritablement ébahis par cette mutation complète de comportement. Voilà

les ravers *assimilés*, devenus force politique de proposition, mouvement social reconnu, ou tout autre terme qualifiant la participation à des formats standards de représentation des collectifs.

Dans ces trois opérations, la réduction du potentiel subversif de la foule est manifeste. Et ce travail fait par les organisateurs n'est pas si éloigné de celui des sociologues, qui rabattent alors ces collectifs sur les catégories *a priori* de foule ou de public. Dans cette manœuvre des organisateurs et des sociologues, c'est l'espace public au double sens du terme, politique et urbain, qui se trouve reformaté et singulièrement réduit. Les collectifs hybrides constituant les foules et les publics sont alors sérialisés (comptés), rangés (dans l'espace et dans l'espace social), et assimilés (dans le temps). En revanche, les rencontres, avec leurs risques et leur potentiel créatif, auront été rendues impossibles.

LES PARTICIPANTS INVOLONTAIRES MAIS AFFECTÉS PAR L'ÉVÉNEMENT

Mais n'avons-nous pas oublié un autre type – involontaire – de participant aux événements, celui des habitants, des riverains ? Les villes vivent parce qu'elles sont habitées. La plupart des événements butent sur ce paramètre incontournable : les raves plus que les autres, c'est certain, mais aussi tous les spectacles bruyants, tous les rassemblements de masse perturbant le trafic automobile ou piéton. Nous hésitions sur la caractérisation des quasi-foules et des quasi-publics, mais alors comment donner un statut à ces « non-publics » pourtant affectés par l'événement ? Qu'on les appelle riverains, passants, circulation, etc., ils subissent la situation, c'est

une chose certaine. Et l'attitude des services de sécurité et des organisateurs change radicalement lorsqu'ils doivent prendre en compte ces quasi-publics, souvent invisibles et pourtant affectés (et qui, par leurs protestations, peuvent en retour affecter bien des politiques, par exemple). Ces êtres, que l'on ne peut situer autrement qu'« à côté », seront aussi ceux que l'on appellera parfois « les victimes collatérales ».

Les vendeurs qui viennent s'installer à cinq heures du matin en prévision du marché font partie de ces usagers de l'espace public affectés très directement, mais qui en retour vont affecter l'heure de fin pour les fêtards. Bien d'autres publics restent invisibles ou « inouïs » (Boullier, 2009), et pourtant, ils doivent être pris en compte (Latour, 1999), de façon à composer cet espace public, même s'il est déformé par l'événement. La prise en compte est cependant un exercice difficile, car il faut avoir des capteurs, qui sont tous plutôt imprécis. On se doute que les tambours des fêtards sur les poubelles doivent affecter les habitants de la place Saint-Michel, à Rennes. Mais bien d'autres façons d'être affecté doivent être prises en compte, pour comprendre ce qu'un événement fait à une ville, et comment il déborde largement son lieu d'affectation. Les « vecteurs d'affectation » vont nous servir de points d'entrée, car le processus est bien analogue à celui d'une épidémie. Par quel vecteur se fait le contact avec l'événement ? Qu'est-ce qui porte ou déporte l'événement au-delà la bulle où l'on pense parfois possible de le maintenir ? Selon le type de vecteur, l'étendue du public affecté sera très différente, ses réactions plus ou moins explicites, et la pression plus ou moins forte sur les organisateurs.

Le vecteur sonore

Malgré la tentative d'organiser un « phono-topo » relativement hermétique dans des lieux fermés (Sloterdijk, 2005 ?), le débordement est constant. Le son ne se contrôle pas totalement, notamment lorsqu'il est porté par des participants mobiles, qui anticipent ou qui prolongent l'événement, et qui doivent signifier – voire sursignifier – l'état de fête. On fait la fête donc on fait du bruit, on doit faire du bruit pour bien montrer et se montrer que l'on fait la fête. La meilleure solution pour ne pas affecter involontairement un public consiste à occuper un territoire censément sans riverains (qui, pourtant, existent toujours à des degrés moindres), comme le tentent les raves, les parcs d'exposition, ou encore les festivals hors sol et hors ville.

Les habitants restent toujours présents dans les pré-occupations des forces de police. Elles nous précisent que selon le nombre de plaintes reçues, elles seront plus promptes à intervenir pour faire cesser les djembés et autres tam-tams improvisés sur des poubelles. Cet indicateur de réaction du public affecté sert donc de régulateur, mais aucune mesure plus précise (ni du bruit, ni du nombre de plaintes) n'est exploitée.

Dans le cas des manifestations de rue, qui ont lieu en plein jour, il est clair que le but des organisateurs n'est jamais la discrétion, qu'elle soit spatiale (on occupe la rue), visuelle (on sature la vision – notamment celles des télés, qui font partie des publics affectés – grâce à des ballons, des banderoles et des fumigènes, qui font de belles images), ou sonore (l'impact sonore est d'ailleurs le plus perturbant : slogans criés par les mégaphones et repris en masse, *sound systems* faisant ressembler les cortèges syndicaux à des radios ou à des festivals

ambulants, etc.). Tout l'environnement doit être saturé : tel est le mot d'ordre. Cette volonté de saturation fait donc partie d'une stratégie délibérée d'affectation de publics non concernés, afin de capter leur attention. Dans le cas des manifestations, il n'est plus question de climatisation et de régulation de la capsule sonore commune qu'est l'espace public ; mais d'invasion déclarée. Ce qui génère évidemment des réactions de la part de ces publics, qui ne se considèrent plus comme affectés mais comme agressés.

Le vecteur circulation

Les riverains des stades et d'autres équipements publics sont les plus affectés, puisque leurs trajets ordinaires ou leurs habitudes de stationnement sont totalement perturbés par ces événements. Ce fait a nécessité de longues négociations avec les riverains du Parc des Princes, car dès le matin d'un match, circulation et stationnements sont interdits. Au moment même de l'événement, qu'il s'agisse d'un match ou d'une manifestation, le maintien de la fluidité de la circulation constitue un souci permanent : il s'agit d'éviter que l'événement ne déplace son potentiel de désorganisation trop largement dans la ville.

Le vecteur cohabitation

La rencontre entre publics, dans l'espace public, peut constituer un élément difficile à gérer, comme c'est le cas pour les supporters d'équipes différentes. Mais ces mêmes supporters rencontrent d'autres populations dans les trains, les gares, les métros et les bus, les aires d'autoroute, bien avant d'être arrivés

au stade. C'est aussi le cas pour les manifestants. Les flux de populations massifs empruntent toujours les réseaux de transport habituels. On redoute alors les risques générés par la cohue davantage que ceux générés par la cohabitation des publics, et c'est pourquoi l'on ferme certaines stations de métro lors des manifestations. Dans ces ambiances-là, les populations affectées et isolées font l'expérience de la peur face à des groupes qui vivent sous un autre climat. Les bouffées de chaleur qui arrivent dans un métro où les relations sont plutôt froides – selon les normes sociales en vigueur – produisent un choc thermique augmentant l'anxiété (et susceptible de générer des allergies et des réactions démesurées faisant totalement changer l'ambiance).

Le vecteur odeur

N'oublions pas que fêtes et autres événements génèrent également, au sens strict, une transformation de l'atmosphère. La rue ou le quartier finit par sentir la friture, la galette-saucisse, la barbe à papa, les gaz d'échappement, le brûlé, l'urine, le vomi, voire les gaz lacrymogènes, et cela de longues heures après l'événement lui-même ! Là encore, l'atmosphère est transformée, et attaque l'environnement des riverains ou des passants, comme l'a rappelé Sloterdijk dans un contexte plus dramatique, celui la Première Guerre mondiale, qui a vu les premières expériences d'utilisation militaire des gaz à Ypres. L'atmosphère joue un grand rôle dans la qualification sociale des espaces. Ces impressions ont été incorporées dès la prime enfance et leurs qualifications demeurent malgré nous, pourrait-on dire, comme une seconde nature.

Le vecteur police

La présence policière visible est un attribut quasi automatique des grands événements urbains, et cette présence ne concerne pas seulement les participants, mais aussi tous ceux qui peuvent passer ou habiter dans les zones concernées. Lorsque l'on fait ses courses dans le centre-ville un samedi après-midi, le seul fait de voir la police en masse, parfois même équipée pour le maintien de l'ordre, crée aussitôt un sentiment mixte de protection et d'insécurité, puisque sa présence indique à elle seule que les apparences normales du lieu sont menacées. Le maintien de l'ordre se voit contraint d'étendre son souci (le *care*) à la prise en compte des riverains ou des passants, et à s'interroger sur les conséquences de la seule visibilité des forces de l'ordre.

Le vecteur médias

L'atmosphère qui entoure un événement finit par toucher des publics, au sens classiquement médiatique du terme cette fois, dès lors que la presse, la télé, les radios et le Web s'en emparent pour en faire un événement. L'événement est, par définition, médiatique, et ne devient événement que dans la mesure où il est connu et parvient à attirer l'attention. Ce qui est alors affecté, c'est donc bien cette attention se focalisant sur toute une partie d'une ville, voire au-delà. Cette focalisation peut modifier les comportements de nombreux habitants, qui vont anticiper soit la fête soit les nuisances, et qui, dans tous les cas, vivront pendant quelque temps dans une participation mentale à cet événement. Ils seront au moins avertis, *aware*, et cela les rendra sensibles aux divers indices qu'ils rencontreront dans la ville.

L'événement produit une forme d'*agenda setting*. Le climat déborde alors largement la dimension physique, pour se traduire dans des dispositions mentales d'attente, d'attention et de jugement, parmi des populations dont on ne pensait pas qu'elles seraient touchées. Dès lors, l'aura médiatique doit faire partie de la zone prise en compte, afin de mesurer l'étendue du public affecté. Cela, les professionnels le savent bien : organisateurs comme forces de police, ils sont très attentifs aux effets sur les esprits d'un incident donné, ou de l'une de leurs décisions d'intervention, dès lors qu'elle sera traduite dans les médias.



L'événement prend la ville et la fait événement grâce à ces débordements. Dès lors, s'y engouffre tout ce qui constitue l'espace public, malgré les tentatives visant à purifier et à simplifier les collectifs qui s'y manifestent. Les médias contribuent à produire l'événement qui se déroule dans la ville, mais aussi à dépasser la ville, à la déborder – c'est-à-dire à la faire exister au-delà des frottements physiques qu'évoquait Tarde. Ainsi, les apéritifs géants annoncés sur Facebook sont une démonstration de puissance de ce média particulier qu'est un réseau social, en reconstituant des proximités physiques pour des groupes que l'on pensait virtuels. Public originellement à distance, mais également public présent dans la même ville, et partageant ainsi une forme d'appropriation de la réputation de la ville, en compétition pour atteindre le record de participation. C'est précisément le basculement du statut *on line* au statut *on foot* qui fait la jouissance même de cette participation. Car, chose assez impensable pour ceux qui sont extérieurs à ces

soirées, à ces « fêtes », à ces rassemblements de masse, le public en question n'est pas réuni autour d'une attraction : il est sa propre fin, il célèbre « l'être ensemble », sans autre rituel que celui de l'alcool pour les corps présents et des chiffres de participation pour la réputation en ligne. La ville est certes débordée, et les classes dangereuses ne sont pas loin dans l'esprit de certains, mais elle y gagne une nouvelle dimension. Sa virtualité médiatique de quasi-public (sa réputation et la participation de ses membres) peut basculer à tout moment dans une réalité de quasi-foule. Le mystère de ce qui attire, et de ces attentes qui mobilisent tant sans objectif précis, est en vérité commun à tous les événements. C'est ce que nous allons voir maintenant.

II

Qu'est-ce qui attire ? L'attente elle-même

Cette attente massive est un mystère, même lorsque l'on croit la comprendre à propos d'un artiste, d'un match de foot ou d'une manifestation de masse. Allons-nous révéler ce qui constitue ce mystère ? Ou plutôt, admettre que c'est précisément une révélation qui est attendue ? Le seul effet véritable de l'événement est perceptible lorsque, après coup, chacun sait pourquoi il était venu : parce que « ça en valait la peine », parce que cela faisait une vraie différence d'être présent comme public-foule, et non comme participant à distance grâce aux médias. Nous examinerons tout ce qui constitue ce mystère, maillon après maillon. Comment l'attente est-elle préparée, et avec quelles ressources ? Quelle révélation est attendue dans l'état de public ? Quelles sont les qualités des attracteurs nécessaires à l'existence des événements, des plus grands aux plus ordinaires ? Comment vit-on avec la crainte de ratage et d'ennui pesant sur tout ce montage ? Et enfin, quel parcours les émotions suivent-elles pour se frayer un chemin dans cette attente, quel rôle jouent-elles pour faire sentir l'importance de ce que l'on vit, pour faire sentir que l'on est bien dans un événement qui fera mémoire ? Mais commençons par une nouvelle histoire, l'histoire

ordinaire d'une soirée « ordinaire » lors du Festival des Transmusicales, à Rennes.

LE FEU PLACE SAINT-MICHEL

Rennes, vendredi 5 décembre 2008, pendant le Festival des Transmusicales, 2 h 10. Les bars du centre-ville ont fermé leurs portes depuis quelques minutes. Une foule joyeuse et enivrée est venue se déverser dans les rues et les places déjà largement encombrées de fêtards. La rue Saint-Michel est noire de monde. Seuls les bars de nuit sont encore ouverts. Le lieutenant responsable des opérations de sécurité sur le terrain qualifie la situation de « calme ». Mais, après deux heures du matin, « l'hostilité monte progressivement », nous dit-elle. « Il faut avoir des yeux partout. Tout le monde est calme, puis tout d'un coup, ils deviennent agressifs. On les voit s'aviner, on sait qu'il ne faut pas grand-chose pour que ça parte... Au début, ils sont éméchés, c'est jovial, et quand ils passent à côté de nous, ils veulent discuter, ils font des blagues, ce n'est pas agressif, c'est gentil. Après, ils s'alcoolisent un peu plus, et c'est des regards méchants qu'ils nous lancent comme si c'étaient nous les agresseurs ». Le lieutenant pratique la nuit rennaise quatre jadis sur six : elle sait qu'à cette heure, nous avons franchi un seuil. Aucun indice ne permet encore de repérer un changement de situation, mais l'alcool consommé depuis quelques heures fait progressivement son œuvre. Si la situation est encore « bon enfant », selon l'expression des policiers, nos enquêteurs notent que les « esprits s'échauffent ». Les bagarres – souvent entre copains – sont plus fréquentes, mais vite arrêtées par les autres membres du groupe.

Trois policiers, remarquant qu'un feu vient de s'installer au milieu de la place, le signalent par radio à leur commandement. Les policiers sont interpellés de tous les côtés. Un jeune présente ses fesses : « Vas-y, tape-moi ». Les policiers l'invitent à partir. Ils ne font aucune remarque, alors que certains consomment de la drogue près d'eux. Mais un peu plus tard, des policiers en civil extrairont l'un de ces jeunes fumeurs de la foule, à la surprise générale (« c'étaient des flics en civil, ils nous ont baisés ! »).

Des jongleurs à l'entrée de la rue Saint-Michel attirent l'attention des fêtards. Les containers poubelles enterrés sont utilisés comme tambours. Leur position légèrement surélevée permet de se mettre en scène devant la foule, qui n'y prête d'ailleurs qu'une très faible attention, chacun discutant avec son groupe. En revanche, le feu attire visiblement l'attention et la foule. Une série de cercles concentriques se forme autour de lui.

2 h 15. Le lieutenant décide d'aller voir de plus près la situation, et elle s'équipe en conséquence (gilet pare-balles, tonfa). « En général, ils n'aiment pas les pompiers, ils font voler des canettes, mais on va voir s'ils sont de bonne humeur ou non. Ça ne va pas leur plaire qu'on éteigne leur feu, c'est pour ça que je rappelle tous les effectifs. Ça risque de déraper... »

2 h 25. Trois cracheurs de feu ont pris place sur cette scène improvisée. Deux jeunes hommes apportent des cagettes pour alimenter le feu. Le bruit est intense. Les chants, les cris et les rires accompagnent la progression des flammes. D'un pas décidé, le lieutenant slalome entre les fêtards pour s'approcher du feu, qui se révèle comme un modeste feu de cagettes. Par la même occasion, le lieutenant tape avec son tonfa sur le

Récup'verde, pour attirer l'attention du groupe qui s'en sert comme d'un tambour, et pour tenter de le calmer. La présence d'un cracheur de feu à quelques mètres l'incite à faire appel aux pompiers. Le lieutenant a peur que la situation ne dégénère.

2 h 29. Les pompiers arrivent sur place avec un fourgon pompe-tonne qui fait impression sur une si petite place. Les pompiers, équipés d'appareils respiratoires isolants (ARI) et protégés par quelques policiers, déploient une lance pour éteindre le feu, sous les huées de la foule. Une dizaine de CRS, casqués et tonfa en main, arrivent en renfort, au pas de course, de la rue Saint-Michel. La foule recule. L'ambiance se fait plus électrique. Un fêtard hurle : « C'est le bordel, il faut se casser. » Un autre, au contraire, semble apprécier le « spectacle » : « C'est bon, ils sont arrivés. *Yes*, c'est bon ça. Allez, ça va commencer. » La tension est palpable. Les pompiers éteignent rapidement le feu et se retirent immédiatement de la scène. Personne ne se plaint, comme si tout le monde s'attendait à cette fin.

2 h 41. La tension monte d'un cran lorsque quelques CRS s'équipent de masques, pour ne pas inhaler le gaz lacrymogène que leurs collègues pourraient projeter avec leurs bombes aérosols. Ce détail n'a pas échappé à quelques fêtards, qui craignent une offensive. Cinq minutes plus tard, cependant, les CRS quittent la place sous les insultes et les quolibets. Une série de cercles concentriques s'organise, entre les individus les plus virulents se trouvant à proximité des CRS, tandis que d'autres individus assistent à la situation en faisant masse. Et plus on s'éloigne, plus on observe des comportements de spectateurs. Toute l'attention est fixée sur ces altercations.

L'ambiance est joyeuse. Si la tension est palpable, aucune agressivité ne vient faire basculer la situation. « Ils se sont calmés, ils n'ont pas remis le feu, donc on n'intervient pas tant qu'il n'y a pas d'événements majeurs. Parce que c'est médiatisé, c'est juste le début des Trans... Maintenant, s'ils allument de nouveaux feux, là, oui, on interviendra. » Le lieutenant fait remarquer qu'avec ce niveau d'éclairage, on y voit comme en plein jour, ce qui attire et incite à rester sur place.

L'ÉVÉNEMENT EST UNE ATTENTE

Voilà encore un cas limite, une expérience échappant aux catégories établies : ni cérémonie, ni émeute, ni spectacle, ni effervescence collective. Prenons-le comme tel, avec son incertitude, et admettons que ce qui s'y passe relève sans doute précisément de cette incertitude.

Tous ceux qui sont venus ce soir-là place Saint-Michel, et surtout durant les Transmusicales, ne sont pas des passants : ils ont anticipé cette soirée et se sont donné rendez-vous. L'événement est toujours préparé, voire programmé, et ne se déroule jamais dans le cadre restreint de « la situation » strictement dite. C'est évident pour tous les spectacles sportifs ou culturels, programmés longtemps à l'avance par des professionnels, mais c'est aussi le cas pour les manifestations de rue, si elles veulent avoir une chance de faire nombre. Pour que l'événement « fonctionne », il faut ce nombre, et pour obtenir ce nombre, il faut produire cette **coordination des corps présents**, ce qui suppose **en amont une mobilisation des esprits** autour d'une date, d'un lieu, d'un motif de désir. Cette contagion

des désirs est en marche dès le début, et tous les « plans com » cherchent à l'obtenir. Les médias sont les premiers maillons de cette chaîne de médiations : ils vont produire une attente, une focalisation de l'attention sur un objet désirable. Pour certains, l'effet de programmation ou l'effet de masse pourraient agir en repoussoir (ne surtout pas se mêler à la foule, aux files d'attente, aux modes qui produisent des troupeaux), mais il se trouve que cette promesse du nombre peut aussi avoir un effet attracteur. En ce sens, une forme de « somnambulisme », caractérisant le public et ses goûts d'après Tarde, fait se déplacer les foules : elles acceptent de répondre à une offre, de se laisser attirer. Les critiques du conformisme et du suivisme qui caractériseraient la culture de masse restent toujours en peine pour expliquer ce désir qui mobilise sans contrainte, d'autant plus que c'est le même ressort qui fait fonctionner les rassemblements critiques.

Les maillons de l'attente

Médias et masse constituent donc les deux premiers maillons de cette focalisation des esprits, l'un produisant l'autre et l'un annonçant l'autre comme le ferait un performatif. Les journaux annoncent qu'il y aura foule, et... c'est pour cette raison qu'il y a foule. Pourtant, chacun sait aussi que la programmation constitue le meilleur argument de vente, ou d'attraction, et qu'un Grenoble-Rennes attirera évidemment moins qu'un Marseille-Liverpool. Nous reviendrons en détail sur ce qui constitue la cible de la mobilisation des attentes, que nous dénommons un « contenant ».

Les médias ne jouent leur rôle qu'en amplifiant souvent **les conversations** circulant dans tous les lieux et

groupes concernés (ou même non concernés, mais qui ne peuvent échapper à cet événement). À moins que cela ne soit les conversations qui amplifient encore l'effet prescripteur des médias. La conversation se déroule désormais en permanence et en public sur Facebook et sur des forums spécialisés, et les apéros géants ne sont qu'une gigantesque bande-annonce en faveur de ces réseaux sociaux et de la puissance de l'interconnexion des individus sur Internet. À échelle plus restreinte, des groupes d'amis vont programmer leur soirée ou leur week-end. Se revoir et être ensemble constituent des objectifs qui ne sont pas secondaires, l'événement ne devenant dès lors qu'un prétexte à ces retrouvailles – ce qui change singulièrement la nature des publics et des foules que l'on rencontre dans ces événements. Ce sont plutôt des groupes affinitaires ou des cliques qui vont constituer le maillage interne de ces publics ou foules supposés amorphes, et non plus le nombre indifférencié. Près du feu de la place Saint-Michel, les petits groupes qui discutent debout pendant des heures, un verre ou une bouteille à la main, ne se sont pas formés à l'occasion de cet événement. Certes, les contacts se font plus facilement, et les rencontres de bar, ou de « bar augmenté », comme on peut caractériser ces places où l'on consomme de l'alcool en plein air, peuvent générer des relations durables, ou tout au moins constituer des effets de groupe pour la soirée. Mais l'immense majorité des présents viennent déjà équipés de leur groupe d'appartenance, à deux ou à plusieurs, ou savent qu'en venant dans cet endroit central, ils sont sûrs de rencontrer des personnes de connaissance. Ce qui donne lieu à des effusions, à des embrassades et à des démonstrations, et constitue un groupe élargi au fil de la nuit. L'avantage de ces événements n'est donc pas

tant l'anonymat – que l'on célèbre comme une qualité de la ville – qu'une forme de garantie de retrouver des membres de ses réseaux. Et la « physionomie » de la place, pour employer le terme technique de la police, reflète ce maillage de petits groupes. À deux, à six ou à sept – mais rarement plus – les participants s'installent à la sortie des bars pour continuer leurs discussions, debout mais parfois assis à même le sol, avec à la main un verre ou, plus souvent, une bouteille collective qui circule¹. Et que fait-on dans cette position somme toute très inconfortable, avec d'aussi pauvres « commodités de la conversation » ? On discute, on plaisante, on se bouscule, on rit, on se chamaille, à voix très forte parfois, et on se bat même un bref instant, le tout en buvant, et en buvant encore.

L'agent alcool

Ce détail n'est pas anodin. Tous les événements que nous avons observés, y compris les manifestations, donnent lieu à une importante consommation d'alcool. L'alcool n'est pas un accessoire, il est un maillon clé de l'événement, et surtout de la fête, au stade, dans la rue, au festival, mais aussi dans les inaugurations et les cérémonies, notons-le bien, malgré les interdictions récentes.

- Dans le stade, les supporters visiteurs arrivent « chargés à bloc », après avoir tout ingurgité dans les cars ;

1. En plastique, car les récipients en verre sont censés être interdits dans cette zone, ce qui d'ailleurs rend assez inexplicable la présence de verre cassé partout sur le sol...

- dans la manifestation de Nantes, le seul incident sérieux qui risquait de dégénérer fut le « siège » du commissariat Olivier de Clisson, dû au fait que deux manifestants ivres avaient été interpellés par la police municipale ;
- lors de la bousculade place de la République à Rennes, le public est très excité, mais surtout quelques-uns, déjà bien enivrés, qui emportent leurs bouteilles de plastique contenant leurs mélanges personnels à l'intérieur des bus. Les CRS ne parviennent pas à les maîtriser, à cause de leur état d'ébriété, disent-ils. Plusieurs jeunes viennent se frotter sans crainte à la police, car ils sont totalement ivres ;
- lors des feux et de la fin de la nuit place Saint-Michel, l'alcool est omniprésent en raison de la sortie des bars, mais aussi des mélanges et autres canettes portés par les fêtards. Les sommations des CRS lors de l'évacuation ne produisent que des réactions indifférentes, car « à 2,75 g en moyenne, ils ne comprennent plus rien ».

L'alcool n'est certes pas le maître tout-puissant que l'on prétend parfois, mais il n'est pas non plus un vecteur sans rôle propre qui pourrait être remplacé par n'importe quelle substance, en supposant des tendances addictives naturelles chez les personnes. Il n'est pas non plus un révélateur de « l'état de la société » qu'il suffirait de mobiliser pour pointer l'état de dégénérescence ou de crise – c'est selon – qui atteint la jeunesse. L'alcool se laisse selon nous plus facilement appréhendé si on le considère comme un « agent », un « agent infectieux » notamment, mais aussi un « agent secret », qui prépare son travail pour retourner les réfractaires et les faire

changer d'appartenance, passant du monde des publics à celui des foules, faites de corps en fusion avec leur environnement et avec la situation.

L'agent alcool est un agent dormant. L'effet à retardement de l'agent alcool est sa manœuvre préférée, trompant tout le monde et créant des moments d'acceptabilité sociale qui seraient impossibles sans cela. Si l'état des consommateurs se transformait linéairement en fonction de chaque dose d'alcool consommée, chacun aurait un indicateur qui le rendrait tout de suite repérable. Ce qui finit par faire événement n'est plus un attracteur (un concert, un match), mais l'état mental modifié lui-même, état qu'il convient d'atteindre pour pouvoir vivre pleinement l'événement. Ce qui marquera la mémoire et les récits, c'est bien cet état mental sous trois dimensions :

- l'attente de l'événement, du moment clé, est d'abord trompée ou atténuée par la consommation d'alcool, durant le trajet ou sur place ;
- la qualité de l'attente est ensuite garantie par l'alcool parce qu'il permet de se mettre en état de fête assuré, quelle que soit la qualité de la programmation ou de l'ambiance dans la rue ;
- enfin, l'expérience vécue et partagée dans cet état mental devient à elle seule l'événement. Mais dans ce processus, c'est toute une attente qui est traitée, une forme de montée des désirs se traduisant par un lent déplacement.

La pâtisserie garantie

Or, le phénomène a changé depuis quelques années avec le *binge drinking*, qui consiste à « se mettre propre » en un temps très bref, à l'aide de puissants mélanges

– au point de se retrouver aux urgences pour certains. Ce n'est donc plus l'attente de l'événement comme montée des désirs qui est ici équipée ou assistée par l'alcool ; c'est le but unique de l'ivresse qui devient l'événement dont le succès doit être garanti par le plus puissant des alliés. La rapidité et la visibilité immédiate de l'opération brisent les codes sociaux et rendent le *binge drinking* peu acceptable, car il révèle brutalement ce que beaucoup d'autres font en douceur.

Tous les jugements moraux ont été entendus sur le phénomène, toutes les explications psycho-sociologiques ont été fournies, toutes les actions correctives ont été tentées, nous n'avons rien d'intéressant à ajouter, ni à trancher entre ces positions. Ce qui nous importe ici, c'est de comprendre la place de l'alcool dans cette construction de l'attente. Son statut d'agent de débordement nous paraît cohérent avec tout ce que nous avons perçu de l'événement. Si tout est débordé lors de l'événement, alors les inhibitions, les limites personnelles de tout type peuvent l'être aussi. Mais l'avantage avec l'alcool, c'est que l'on ne sait plus qui est responsable de quoi. C'est ce que montre Vinciane Despret :

(Grâce à l'alcool) Nous utilisons surtout comme ressource le fait que nous puissions cultiver une version indéterminée de l'expérience, c'est-à-dire une version dont nous sommes libres de distribuer les déterminations : l'expérience émotionnelle (ou sous influence) peut être induite et inductrice ; cause, vecteur et produit (p. 68).

Ce qui permet de « cultiver le débordement ». On peut même être dans l'attente programmée du débordement des limites, et des limites personnelles en particulier, même si « programmation du débordement »

semble être un oxymore. L'attente est en effet un générateur de stress, comme on l'a vu pour les spectateurs du festival qui veulent à tout prix voir les concerts promis. Mais comme le dit Sloterdijk, toute politique de climatisation est une combinaison de stress et de gâterie. Or, dans le cas du *binge drinking* », tout se passe comme si la gâterie devait à tout prix être garantie, au point d'éliminer le stress de l'attente. Car, dans toute attente, il reste toujours une incertitude : cet état mental modifié par le spectacle ou par le collectif sera-t-il atteint ? Aucune garantie ! La déception pourrait alors être proportionnelle à l'attente. Dès lors que l'on refuse ce risque, il faut le prévenir par des ersatz d'événements que l'alcool, par exemple, procure à coup sûr. Mais ces ersatz qui garantissent la gâterie se retrouvent aussi dans la mise en scène qui entoure désormais les matchs (musique, pom-pom girls, feux d'artifice, spectacles divers), pour garantir la gâterie même si le match n'est pas à la hauteur des attentes. Lorsque les programmeurs de spectacles parlent de production d'une ambiance, voire d'une expérience, ils prennent en compte cette **garantie de gâterie** exigée par le public. L'offre elle-même, le concert, le spectacle, l'exposition, le défilé... ne sont jamais assurés de plaire, de satisfaire l'attente, mais en saturant le lieu et le moment par des offres annexes, on peut au moins garantir une forme de gâterie. C'est le principe des festivals et des « nuits », qui veulent garantir par la profusion des offres qu'« au moins un » moment de satisfaction sera trouvé par chaque type de public. Ce risque de l'attente doit donc en permanence être fui, car il génère du stress, sous forme de substance chimique qui se diffuse dans le cerveau et crée le plaisir du désir, mais peut également épuiser, s'il ne se décharge pas à un moment donné.

De là à garantir cette décharge, on voit bien que l'on change alors de modèle de participation collective.

SEULE LA PRÉSENCE PEUT RÉVÉLER

Si nous avons tant insisté sur l'alcool, c'est qu'il est omniprésent dans ces moments que nous avons observés, et particulièrement lors de cette attente sans fin de la place Saint-Michel. Mais c'est aussi parce que ce sont bien les corps qui sont affectés, et qui sont présents sur cette place. Ce faisant, nous abandonnons toute définition du public comme « esprits connectés à distance ». Ce quasi-public, quasi-foule, collectif hybride, dont l'alcool fait partie intégrante, est fait de corps qui se touchent, se bousculent, s'observent et font masse. L'impression est saisissante lorsqu'à deux heures du matin, on parvient difficilement à se frayer un chemin dans la rue Saint-Michel où les bars viennent de fermer. De nombreux quartiers de centre-ville européens présentent la même situation, à Liège et à Hambourg par exemple. Les bousculades, les étreintes involontaires, les verres renversés, tout concourt à créer un paroxysme de promiscuité en plein air qui semble constituer l'un des attraits même de la situation. L'événement suppose le nombre, disions-nous, mais, dans de nombreux cas, il suppose même « la presse », au sens ancien du terme de pression des corps entre eux. Les manifestants eux-mêmes éprouvent un vrai plaisir lorsqu'il devient difficile de se déplacer d'un côté à l'autre d'une place tant la foule est compacte, lorsqu'il est difficile de se parler tant le bruit des autres conversations ou des slogans couvre les voix. S'il s'agissait seulement d'attendre un match, un concert, ou le discours du leader, on se demande

bien pourquoi toutes ces personnes accepteraient de payer un tel prix d'inconfort, alors qu'elles pourraient très souvent voir l'événement à la télévision.

Et c'est pourquoi notre cas du feu de la place Saint-Michel est encore utile, précisément parce qu'il est limite, puisque tous ces publics n'attendent même pas ce type de prestation : ils sont là... pour être là ! Ils savent pertinemment que rien n'est « programmé » au sens d'une offre organisée, et ils ne peuvent justifier ce prix de l'inconfort par le gain futur d'une expérience esthétique, sportive ou politique remarquable. « Circulez, y a rien à voir » : et pourtant, ils ne circulent pas, ils se tiennent chaud et attendent ensemble sans autre activité apparente. Ce qui ne veut pas dire qu'ils n'attendent pas quelque chose, mais qu'ils acceptent plus que d'autres cette incertitude sur la nature même du rassemblement en présence. Car ce qui compte ici, c'est seulement – et par excellence – la présence. Si l'alcool est particulièrement prisé, c'est qu'il tient chaud et qu'il assure cette présence dès lors qu'il permet à chacun de ressentir l'instant même, de mobiliser ses sens et non plus sa réflexion, et de ne plus être prisonnier d'une pensée de l'après ou de l'au-dessus. Certes, il finit par produire de l'absence, lorsque la dose est dépassée, mais c'est pourtant le fil du rasoir de cette sensibilité au présent qui est recherché le plus souvent (mais qui ne l'est plus dans le *binge drinking*). Car la condition pour ne pas être déçu, c'est bien de ne pas être excessivement dans l'attente (ce qui voudrait dire reporter les plaisirs), mais de jouir de tous ces moments tels qu'ils sont. Les conversations vont bon train sur ce plan, puisqu'il est toujours question de juger la situation et de la tenir pour « super », pour « une vraie teuf », où « c'est l'éclat », notamment lorsqu'on en parle aux

absents, ceux qui sont au téléphone, qu'on invite ou qu'on utilise comme faire-valoir.

Cet auto-renforcement est certes nécessaire, car la situation, vue de l'extérieur, n'a rien d'extraordinaire, et pourrait même être aisément qualifiée de sordide ou de déprimante, comme on l'a entendu souvent à propos des apéros géants. Car il ne se passe pas grand-chose, voire rien du tout pour l'observateur en surplomb. D'où sa difficulté à s'immerger et à réaliser une véritable observation participante, dès lors qu'il n'a pas utilisé les mêmes substances ! Mais si l'effort de présence est nécessaire pour l'observateur, cela ne veut pas dire qu'il est négligeable pour les participants. Car on le voit bien, une partie de l'activité des groupes consiste à évaluer si l'on est au bon endroit, au bon moment, et si tout cela vaut le coup, ou si au contraire on ne ferait pas mieux d'aller voir ailleurs. Les nuits sont souvent faites de ces errances pour trouver l'endroit où il se passe quelque chose.

Une épiphanie attendue

Si la présence physique vaut les efforts consentis, c'est qu'on en escompte un résultat. Il doit s'y passer quelque chose, il doit même se manifester quelque chose qui, rétrospectivement, donnera de la valeur à toute la soirée. Nous l'avons déjà présenté en termes de *kairos*, de bon moment, d'instant où quelque chose d'unique se déroule. Mais c'est ici la dimension de la garantie apportée par la présence au bon endroit que nous voudrions mettre en évidence. L'expérience de « l'événement vivant » produit autre chose que la participation par procuration, *via* la télévision ou les médias et *via* les récits des participants. Pourtant, c'est parce

qu'il parvient à révéler et à manifester quelque chose qui n'est jamais seulement physique que l'événement existe en tant que tel, comme « épiphanie », disent Fillieule et Tartakowsky. Révélation non pas de ce qui était caché – car ce serait une apocalypse, et ce terme traduirait alors les craintes de tous ceux qui ont parlé des foules comme révélant la nature bestiale de l'humanité que l'on avait cachée – mais mise en lumière, car c'est bien le sens rituel de l'épiphanie bien avant l'ère chrétienne, apparition dionysiaque notamment devant les rois de la terre, selon certains textes (Détienne). Ce public incarné – qui n'est au fond que son propre programmeur et son propre spectateur dans le cas des fêtards de la place Saint-Michel – peut jouer tous les rôles à la fois, et célèbre « l'être-ensemble » malgré l'absence de repères communs institués. Cette fonction « chorale » de la fête a été longuement décrite par Moreau et Sauvage dans la lignée des travaux de Gagnepain : ils lui attachent le terme de liesse, qui exprime un état psychique collectif marqué par le lien, qu'ils opposent à l'allégresse, qui se détache de cette participation (2006). Ils notent alors, dans leur vision critique souvent normative, que la fête mise en scène dans les soirées décrites ici relève plus de l'allégresse que de la liesse, et l'aide des substances comme l'alcool et la drogue permet de provoquer l'allégresse, « réjouissance solitaire » (p. 179), mais rarement la liesse.

Nous nous bornons quant à nous à observer que les jeunes qui se rassemblent place Saint-Michel disent qu'ils « font la fête », quand bien même cela consiste à rester dans le froid, debout, une bouteille à la main, pendant plusieurs heures, avec des copains. Mais l'expression vaut son pesant d'aveux. Car elle dit plus une attente qu'une réalité, traditionnellement organisée et

en quelque sorte garantie. Ce qui doit se montrer au grand jour, se manifester, c'est une nouvelle naissance, un nouvel état du collectif, et la présence est indispensable pour que se réalise cette apparition. Le collectif ne peut se transformer en autre chose, et ne peut révéler ce qu'il porte en lui qu'à la condition d'être présent. C'est le cas des manifestations où chacun des manifestants peut se considérer comme un représentant d'un autre collectif absent (et quelques personnes suffiront à indiquer avec une banderole que « Beghin Say » est présent, sans que l'on sache s'ils sont vraiment « les représentants » de Beghin Say). Et « tous ensemble » font apparaître un état des collectifs plus vastes qu'eux, et même une forme d'incarnation de cette opinion que l'on préfère souvent réduire à l'état de sondages. Le nombre n'est plus seulement à la portée des sondeurs, les organisations syndicales peuvent le révéler, comme ce fut le cas le 29 janvier 2009, démonstration réussie de l'état de l'opinion massivement opposée au gouvernement (ce qui rend la bataille des chiffres très importante, car selon les comptages des uns ou des autres, la révélation, l'épiphanie, a eu lieu ou non). Chaque événement révèle une dimension du collectif qui n'est adaptée qu'à cet événement. Lorsque le chanteur dit, parfois sincèrement, « vous êtes un public extraordinaire », il indique bien qu'il s'est passé quelque chose qui ne pouvait avoir lieu qu'en présence de ce public-là, et qui n'a émergé que par cette proximité des corps ayant permis la circulation des croyances et des désirs. Lors d'un événement aussi peu organisé que les rassemblements de la place Saint-Michel, les participants attendent en vérité qu'apparaisse le moment qui fait passer le collectif dans un autre état. Toute la difficulté provient du fait que ce collectif est encore atomisé en

sous-groupes, comme c'est le cas du public, fait d'individus triés à l'entrée et assis sagement sur leurs chaises parfois, comme c'est aussi le cas des manifestants qui viennent sous leurs banderoles, en tant que micro-collectifs séparés et attendant tous de dépasser cet état de séparation, de fractionnement, pour qu'enfin se voie au grand jour qu'ils ne font qu'un, pour eux-mêmes et pour le public de ce public. Car la foule entière est toujours tournée à la fois vers l'intérieur et vers l'extérieur, comme le disait déjà Tarde.

Une action à plusieurs tendue vers l'action ensemble

L'attente serait en vérité celle d'un passage entre plusieurs régimes d'action collective, comme le proposent Livet et Thévenot (1994). La coprésence des groupes sur une place urbaine relève de « l'action à plusieurs », où le seul but est de faire nombre, de créer un climat, mais à partir d'entités séparées non préoccupées du résultat collectif. Nous avons proposé de considérer que certaines situations de coprésence relevaient même de la participation à un « milieu », au sens écologique, mais ce serait parfois encore trop riche, car tout milieu vit d'interactions beaucoup plus sophistiquées que la seule occupation partagée d'un espace (Boullier, 2000). La mutation attendue dans la révélation de l'état du collectif va se produire à travers les actions de certains, qui vont chercher à atteindre un résultat commun. C'est ce que Livet et Thévenot appellent « l'action commune », qui suppose des attracteurs, comme nous le verrons. Mais ce qui reste en point de mire, comme mythe de l'état du collectif, c'est bien « l'action ensemble », celle qui mobilise un « accord » sur des « conventions », et qui permet une coordination fine. Dans les

organisations spontanées comme le sont les rassemblements évoqués, il reste quasiment impossible d'atteindre cette action ensemble, action qui reste pourtant désirée, comme la révélation du collectif coordonné. Mais cette expérience peut être faite lors d'un match (et la *ola* réussie est l'un des vecteurs essentiels de cette action ensemble), lors d'une manifestation (où la masse, l'unité et la lisibilité des slogans partagés provoquent cet effet d'action ensemble, que l'on ne cesse d'invoquer d'ailleurs sous forme de « tous ensemble, tous ensemble », qui est son propre but), ou lors d'un concert (où le public allume rituellement ses briquets ou reprend sans l'orchestre toutes les paroles d'une chanson, manifestant un degré élevé de partage des conventions). Les sentiments parcellaires, isolés, les états psychiques individuels, se révèlent hautement coordonnés, hautement synchronisés dans ce moment d'action ensemble. Ce « frisson dans le dos » qu'évoque Nicolas Mariot (2006), et que reprennent Fillieule et Tartakowsky, permet à la foule de se révéler à elle-même son état de coordination, dans l'action, en présence. **Seule la présence permet cette révélation, cette épiphanie de l'action ensemble.** Elle est en réalité l'horizon de toute l'action politique et syndicale, mais elle irrigue aussi tous les autres rassemblements en attente de ce moment qui transforme l'état du collectif.

LES QUALITÉS DES ATTRACTEURS

Pour faire muter le collectif au-delà de l'action à plusieurs, il faut des « attracteurs ». Les fêtes foraines parlent « d'attractions », et le terme est bien choisi, car il permet de rendre compte d'un effet de focalisation

de l'attention. Nous adopterons un terme plus modeste encore en parlant d'attracteurs, car l'attraction – le déplacement du public d'un état vers un autre – n'est jamais garantie. Place Saint-Michel, tout peut faire attracteur, mais tout peut aussi échouer à focaliser l'attention, car rien n'est pré-arrangé. Les « investissements de forme » (Thévenot, 2006) que requièrent les grandes machines des spectacles, sportifs, culturels ou politiques, sont ici absents.

Tout peut servir d'attracteur

Le feu constitue un attracteur qui transforme l'état de coprésence en foule mobilisée. Il n'est pas si aisé de maintenir un état durable de stationnement collectif. La conversation est certes le ressort fondamental de cette coprésence. Les personnes se parlent dans leur petit groupe, mais de façon intermittente, et sont en vérité très attentives à ce qui se passe autour. Comme le font certains professionnels de la sécurité, les fêtards de la place Saint-Michel sont en posture d'*awareness*, d'alerte ou de veille, qui leur permet d'être engagés dans leur petit groupe sous forme de conversation tout en guettant de l'œil ce qui se passe autour. Car si ce petit groupe reste là, c'est qu'il s'agit de l'endroit « où il faut être », « là où ça se passe » : « ça » quoi ? C'est bien la question, personne ne le sait exactement, mais le « ça » en question mobilise quand même. La réputation a été forgée depuis longtemps : celle du lieu, mais aussi celle d'un climat connu à l'extérieur de Rennes, qu'il faut avoir vu une fois, et surtout au moment des Transmusicales. Sera-t-il à la hauteur ce soir ? Nul ne le sait, et aucun programmeur ne peut s'y engager, mais une chose est au moins garantie, c'est le caractère

unique de ce moment de coprésence durable sans but ni règles. Mais pour être à la hauteur de sa réputation, et pour faire supporter le froid, le lieu génère en vérité des attracteurs qui n'ont pourtant pas été pensés comme tels. Dans ces soirées vont apparaître successivement (ici, les roulements de tambour seraient nécessaires !) :

1/ « le show de percussions sur Récup'verre » (containers pour la récupération des verres, pourtant enterrés) ;

2/ « l'acrobatie sur arbre » (sur l'unique arbre de la place, même s'il est bien chétif) ;

3/ enfin, le clou du spectacle : « le feu de cagettes », ou mieux encore selon les jours, le feu de madriers récupérés sur un chantier, qui peut être accompagné de cracheurs de feu ;

4/ et si vraiment le moment est magique, si l'action commune parvient à s'enclencher, alors, comme feu d'artifice final, voici la charge de CRS pour évacuer la place, toujours garantie mais seulement à cinq heures du matin lors des Transmusicales, ce qui suppose de tenir le coup jusqu'à cette heure tardive. Les forces de l'ordre le savent bien :elles constituent l'un des attracteurs majeurs de tout rassemblement.

Programme qui n'est ni édité ni diffusé en ligne, mais qui finit par être connu des habitués, et surtout qui peut varier selon les inspirations, car il s'agit du « spectacle dont vous êtes le héros », où vous trouvez ce que vous avez apporté ! Reprenons tous ces attracteurs l'un après l'autre.

Les percussions sur les containers créent ce que Sloterdijk appelle un « phonotope », véritablement immersif par son côté lancinant et répétitif auquel on ne peut échapper (même si l'on est riverain). Les percussions « sauvages » constituent des indices de la

fête, qui doit être bruyante : cela attire de façon quasi mécanique les passants qui circulent dans les autres rues, silencieuses, elles. La contagion passe par le bruit incontrôlable, immédiatement partagé et tout aussi puissant que l'alcool.

L'arbre et les acrobaties de certains jouent un rôle nettement plus proche du spectacle, puisque seules trois ou quatre personnes y grimpent dans la soirée. Tous les yeux se tournent un instant vers ces acrobates improvisés, avec un sentiment que l'on rencontre au cirque, où l'on guette la chute. C'est aussi ce que craignent les services de police et les secouristes de la SNSM, qui supervisent tout cela sans intervenir, mais avec inquiétude. Les comportements à risque font partie de ces attracteurs, qui polarisent l'énergie vers un objet précis pendant quelques instants. C'est une constante de tous ces regroupements – surtout lorsqu'ils sont fortement alcoolisés comme ici – que de se lancer des défis et de manifester son état hors normes en désinhibant la peur.

Lorsque le feu intervient, la même dynamique de jeu avec le risque se manifeste, mais elle ne prend rien individuellement. Mais tous agissent en commun en alimentant le feu, en se mettant en cercle autour du feu, afin de voir ce qui se passe. La police s'inquiète car l'incendie est une hantise dans le centre ancien de Rennes : il a détruit la moitié de la ville en 1720, mais aussi le Parlement de Bretagne en 1994 (et, plus récemment, un immeuble du centre, ce qui a causé la mort de trois jeunes en 2007). Les peurs sont pré-arrangées par ces expériences douloureuses, que les fêtards n'ignorent pas d'ailleurs. Dès lors, même un « simple feu de cagettes », qui avait été qualifié

au départ de « feu de joie » par les observateurs de la police, donne lieu à une intervention très lourde des sapeurs-pompiers. « Feu de joie » était pourtant la bonne expression, car c'est la joie que l'on recherche.

L'attention sollicitée est cependant éphémère. Le feu de la Saint-Jean ne possède pas du tout le même statut, car il est programmé et s'ancre dans des traditions. La posture cognitive et mythique est différente. Le feu de la Saint-Jean raconte une histoire, comme le diraient les spécialistes du marketing à base de *storytelling*, puisant allègrement dans la tradition anthropologique et sémiotique des fonctions et des formes des mythes. Ici, le feu ne raconte rien, personne ne le parle ni ne l'ancre dans autre chose que ce moment-ci, unique et éphémère. Le feu n'est pourtant pas un attracteur faible, car il réalise un effet de foule et d'action commune, en provoquant la coalescence de ces corps coprésents, pour les faire tourner pendant quelques instants autour d'un point de référence partagé, ici et maintenant.

Pour la police, il n'est pas bon de laisser le feu durer trop longtemps, car « l'action commune » autour du feu pourrait constituer un bon point de départ pour une « action ensemble »... contre la police. Dans ce cas, l'attracteur change et la foule se stabilise dans un élan « contre », ensemble mais « contre », expérience forte, recherchée par plusieurs participants qui connaissent l'histoire de ces bagarres rennaises qui avaient lieu les jeudis soirs pendant quelques années. Et dans cette situation, les références existent, tellement stéréotypées que vers cinq heures trente du matin, lors de la charge des CRS visant à disperser les cent cinquante irréductibles de la place, insensibles

aux sommations car trop alcoolisés, nous entendrons le « CRS = SS » désormais classique.

Les tactiques tout en finesse du lieutenant montrent que l'on est passé du maintien de l'ordre *a priori* et systématique au *care*, à la surveillance et à la décision d'un usage proportionné et adapté de la force, car la police n'a aucun intérêt à devenir l'unique attracteur d'un collectif qui ne parviendrait pas à s'unir sans elle.

La descente

Dans les situations normales, la gestion de la descente du climat se fait par l'extinction des lumières ou au contraire par leur allumage, par des avis verbaux officiels (dispersion), par des comportements de leaders qui sont imités aussitôt, par l'apparition d'intervenants qui indiquent bien que l'on réinitialise les lieux (des véhicules de nettoyage, par exemple). Tout cela suffit à influencer le climat interne du groupe et à calmer son élan, pour le préparer à faire son deuil de l'événement, qui a été mais qui n'est plus, l'important étant déjà d'être dans la mémoire du « ça a été », comme aurait dit Barthes. Dans toutes les situations, le « retour au calme » (Goffman, 1974) nécessite un travail préparatoire ainsi qu'une interprétation correcte de la part des foules/publics qui doivent admettre que les attracteurs ont disparu et que, promesse tenue ou non, leurs attentes doivent être remises. Toute la question de la descente est alors d'éviter de susciter des attracteurs imprévus qui relanceraient une dynamique ne demandant qu'à se perpétuer (comme on le voit avec les rappels à la fin des spectacles), mais qui pourtant doit cesser. Paradoxalement, dans une situation informelle comme celle de la place Saint-Michel, les attracteurs sont certes

davantage « bricolés », mais peuvent être remobilisés et durer très longtemps, puisqu'un rien suffit à reconstituer une « action commune ».

SE FAIRE PRENDRE PAR SURPRISE, PAR EFFRACTION

Les programmes façonnés par les organisateurs doivent générer des attracteurs, et dans le cas du Festival des Transmusicales, la répartition des spectacles dans les différents halls du Parc des Expositions, de même que l'ordre de passage des groupes, visent à rythmer, à équilibrer ou à faire monter la pression, selon les situations. Mais le festival aussi bien que les nuits spontanées qui se déroulent en parallèle dans les rues possèdent une caractéristique commune : celle de toujours ménager des surprises. On ne peut pas toujours en dire autant d'un match de foot ou du concert d'une vedette bien connue. Et pourtant, si le public s'y rend et fait acte de présence, ce n'est pas seulement pour entendre la reproduction des CD qu'il possède chez lui ou pour moins bien voir un match qu'il pourrait regarder confortablement à la télévision. C'est qu'il reste encore cette attente de la surprise qui, comme son nom l'indique, nous *prend*. Pour que l'attention parvienne à se focaliser sur ces attracteurs, il ne suffit pas de les proposer sur l'étagère d'un supermarché. Il faut qu'ils forcent le spectateur à tourner le regard, qu'ils le prennent par surprise, et qu'ils captent son attention d'une façon convaincante. Le concert peut être jugé seulement « correct », mais ce sera alors la virtuosité d'un guitariste qui emportera l'adhésion, qui sortira des attentes convenues. Le jeu des deux équipes de foot peut

être agréable comme souvent, mais ce sera la capacité du public à soutenir son équipe en permanence qui fera vibrer le spectateur. La manifestation peut paraître longue et puissante, mais finalement assez convenue, ce sera alors l'apparition spectaculaire d'une délégation d'ouvriers en lutte qui fera monter l'émotion, qui créera un choc et constituera un attracteur. Dans tous les cas, ce sont des **effractions**, ici positives, qui se déroulent. C'est-à-dire que dans le flux de conscience des participants, pour qu'un attracteur fasse saillance, qu'il fasse une différence, il ne suffit pas qu'il existe, il faut qu'il force le passage vis-à-vis de la masse d'informations et de micro-événements qui se déroulent au même moment.

En attente d'un détournement de l'ennui

Pour qu'un attracteur fasse bien son travail, il faut qu'il puisse frapper les esprits et les capter malgré eux, malgré leur éventuelle concentration sur une autre tâche. La psychologie cognitive désigne ce processus sous le nom de *priming*¹. Mais les publics/foules possèdent un type d'attention un peu particulier. Tout se passe comme s'ils étaient déjà **prêts par avance à être détournés de leurs attentions habituelles**. On peut même dire, dans le cas des nuits de la place Saint-Michel, qu'une soirée se passant sans que notre attention soit captée par un attracteur fort serait d'un ennui mortel. C'est bien cette tension qui est au cœur de l'attente : bien plus que les conditions physiques

1. Nous avons développé ce principe sous le terme « d'alerte » (Boullier, 2009).

difficiles qui sont supportées, c'est avant tout **l'ennui** qui doit être supporté, trompé par des petites activités internes au groupe, mais surtout qui doit être rompu, et évacué par un événement interne à l'événement, par une effraction dans des habitudes qui ne sont souvent qu'ennui. On comprend mieux dès lors l'importance de l'alcool : dans un état mental modifié, les participants sont plus vulnérables aux influences de ces attracteurs, et sont prêts à réagir et à « hyper-réagir » à tout type d'attracteurs, au point de se mettre à rire pour un rien ou de se battre pour une peccadille. Mais ils se sont mis en état de ressentir et d'exprimer tout ce qui les affecte. La retenue ou la réserve des urbains n'est plus qu'un lointain souvenir. Grâce à la réserve, cette stratégie d'autodéfense dans la vie quotidienne, chacun peut rester immunisé vis-à-vis des surprises de la vie urbaine. Elle est la condition de possibilité de l'urbanité, mais elle en serait aussi la mort si, de temps en temps, elle n'était pas brisée par une effraction, par une surprise qui oblige à la rencontre, celle qui fait l'attraction de la vie urbaine.

Frayeur ou demande d'être affecté ?

Lors des événements, tout le travail de préparation que nous avons décrit n'est pas seulement une montée de l'attente pour un objet de désir bien identifié. C'est en même temps une mise en posture d'ouverture à l'incertitude, à l'irruption d'une perturbation. Ce n'est jamais la reproduction mécanique d'un plan de jeu qui est attendue de la part des supporters de foot, c'est la vibration particulière, le frisson de la peur puis celui du plaisir devant « la glorieuse incertitude du sport ». Cette jouissance de l'absence de maîtrise se retrouve partout

dans ces événements, et fait une différence radicale avec la cérémonie, qui doit être maîtrisée de bout en bout, car elle répète les places et les réaffirme. Ici, pour un instant, toutes les places peuvent être subverties et les frontières établies suspendues, dès lors qu'un attracteur emporte l'adhésion. Tous les participants ont ainsi comme point de référence la surprise, qui est ici désir de rencontre à travers une mise en danger, à travers une **frayeur** véritable (Nathan). Mais, le plus souvent, cette frayeur reste jouée, car elle est déjà cadrée par une programmation fine : le participant est alors aux prises avec sa **demande de surprise** qui, comme toutes les demandes, a été pré-arrangée, et doit être garantie. Tant et si bien qu'il ne sait plus s'il a vibré au solo du guitariste parce qu'il s'est mis en danger personnellement en se laissant toucher par cette performance rare, ou parce que tout le concert était organisé pour proposer un attracteur imparable, et faire effraction dans tous les cerveaux qui s'émeuvent de leur propre émotion.

Cette demande d'être affecté devient alors plus paradoxale qu'il n'y paraît. Car l'événement a été « vendu » comme événement, comme moment du débordement des passions, comme rupture des habitudes et, chose étonnante, c'est ce qui se passe « spontanément », grâce à ce « public merveilleux » qui réagit au quart de tour à tous les attracteurs qu'on lui propose, et qui ne demande qu'à se laisser prendre. Qui peut démêler le désir de la demande (Lacan), ou distinguer la frayeur du montage séducteur ? Personne à la place des participants, et chacun pour son compte. C'est la limite de toute observation ne se mettant pas en danger elle-même. Certains attracteurs vont faire effraction chez l'observateur, qui va accepter d'être touché, alors qu'ils n'auront pourtant pas une grande prise (ni sur-prise ni em-prise) sur un

autre participant. Les fêtards passent une grande partie de leur nuit à tenter de se raccrocher à quelques attracteurs, finalement assez rares et assez faibles, pour éviter de faire face à l'ennui. Car c'est bien cela qui fait prospérer l'entreprise des événements : l'ennui est la chose du monde la mieux partagée, et celle que l'on ne saurait supporter ni même admettre. La dépression traduit l'ennui en scénario médicalisé grâce aux antidépresseurs. Mais l'ennui ordinaire n'est rien d'autre que cette absence de focalisation de l'attention, qui neutralise toutes les saillances et fait fusionner toutes les couleurs dans un gris généralisé. Pour Livet, « l'ennui tient à ce que la situation en cours n'apporte pas d'informations nouvelles, d'attractivité, et pas davantage de valences négatives. Elle ne présente pas de différentiel » (2002, p. 31). Cet ennui peut avoir tant de causes personnelles et collectives qu'il n'est pas question d'entrer ici dans un diagnostic. Mais il est certain que la lutte contre l'ennui constitue l'objectif clairement exprimé de tous ceux qui participent à un événement. C'est même une garantie contre l'ennui que de « sortir », de se mobiliser pour le match ou le festival à venir. Dans une telle posture, il faut rester ouvert à toute proposition de rupture de l'ennui, à toute effraction réalisée par un attracteur, aussi faible soit-il parfois. Et au cas où tout cela ne suffirait pas, il reste les substances pour être sûr d'être affecté.

CES ÉMOTIONS QUI FONT SENTIR

Les émotions sont la matière première qui circule dans tous ces événements, et elles traversent les foules par imitation. Le phénomène paraît cependant tellement insaisissable qu'il nous faut faire appel à

l'expérience inverse de privation émotionnelle pour bien mesurer son importance. Les PC de surveillance des stades, les « bulles », comme on les appelle parfois, ont non seulement l'allure d'une bulle de verre, mais créent un effet de bulle si efficace que la privation de son finit par provoquer une privation d'émotions. Le PC du Parc des Princes est équipé de 150 caméras et permet de suivre à la trace tous les états du public, toutes les émotions qui se manifestent. Dans les salles de commandement de la police, en 2009, la privation sensorielle porte sur l'image, car les opérateurs ne fonctionnent qu'à l'oral (radio et téléphone). Cette privation sensorielle peut sans peine se justifier sur le plan opérationnel, pour mieux s'appuyer sur des comptes rendus de professionnels et non sur des impressions, même visuelles. En revanche, l'effet de perte complète des émotions modifie considérablement le mode de présence à l'événement. Tous les occupants des bulles semblent atteints des mêmes symptômes, car alors que le public du match vibre en s'enthousiasmant ou en se désolant, ils restent d'un calme « olympien ». Ce terme convient bien pour ceux qui sont, de fait, physiquement en surplomb, au-dessus de la mêlée, et voient tout comme dans un rêve panoptique, ne pouvant en rien être affectés par les émotions, puisque leur mission consiste précisément à contrôler les émotions, à réguler le climat émotionnel. Chose plaisante, au stade de la Beaujoire de Nantes, le speaker, chargé de « chauffer » le public, se trouve dans la pièce juste à côté du PC de surveillance. Comme si nous avions là un « **poste de pilotage intégré du climat** », version beaucoup plus sophistiquée du *panopticon* de Bentham, car ici, on peut surveiller mais aussi exciter le peuple. Ainsi, perdre le contact sensoriel provoque une **déception** pour

l'amateur, mais une immunité salubre pour le professionnel voulant maîtriser la situation.

L'émotion est la trace d'un différentiel

Celui qui veut maîtriser ne doit pas se trouver pris dans des conflits entre ce qu'il attend (comme le lui prescrit sa raison professionnelle) et ce qu'il observe par ses sens. La différence doit être annulée, au besoin en réduisant le contact sensoriel. Car c'est ce différentiel qui crée l'émotion, nous dit Pierre Livet.

L'émotion est la résonance affective, physiologique et comportementale d'un différentiel entre un ou des traits perçus (ou imaginés ou pensés) de la situation en cause et le prolongement de nos pensées, imaginations, perceptions ou actions actuellement en cours. Ce différentiel est apprécié relativement à nos orientations affectives actuelles (désirs, préférences, sentiments, humeurs) [...]. Plus ce différentiel est important, plus l'émotion est intense (p. 23).

Le différentiel provoquant les émotions peut porter sur des désirs, des préférences, des sentiments, des humeurs, voire des croyances, et affecter des individus aussi bien que des collectifs¹. Livet insiste sur nos capa-

1. Pierre Livet définit ainsi les émotions collectives : « Pour qu'une émotion soit collective au sens le plus fort, il faut donc qu'elle soit partagée par d'autres, dont certains anonymes les uns pour les autres, que nous l'éprouvions dans des activités coordonnées, que les préférences et orientations vers une cible ou vers des propriétés de la situation, orientations qui définissent le différentiel de l'émotion, soient supposées partagées avec les autres ». (p. 124). Il ajoute, fidèle en cela à ses principes déjà exposés dans *La Communauté virtuelle* : « Personne ne peut s'assurer que tous ont la même participation aux buts et visées qui définissent le différentiel de l'émotion. Mais chacun suppose que tous les autres ont bien cette participation. »

cités de **révision**, qui permettent de traiter ces émotions de façon différente. Selon le degré de résistance des attentes ou valeurs du groupe face à la situation, on observera de la résistance et l'affirmation des valeurs, ou encore la révision des valeurs selon la situation, ou enfin le blocage des révisions, qui provoque le ressentiment (p. 136). Si l'on reprend le cas des voyageurs se bousculant lors de l'embarquement pour les Trans, on voit bien que le différentiel énorme entre les attentes et la réalité a provoqué une montée considérable des émotions, qui se sont bloquées, car toute révision a été refusée, au point de générer une poussée continue alors même qu'il n'y avait plus de bus disponibles. Et c'est l'effondrement des barrières qui a permis aux émotions de se décharger individuellement, avec crises de nerfs et autres provocations vis-à-vis de la police, ce qui a finalement fait tomber l'état émotionnel collectif. Comme le dit Pierre Livet, « partager les émotions, ce n'est donc pas les décharger, contrairement à ce que l'on pourrait d'abord penser, c'est les transformer en valeurs socialement reconnues et résistantes à un destin contraire » (p. 135). On peut considérer que les comportements de la foule lors de la bousculade témoignent plutôt d'une absence d'élaboration en valeurs communes et d'un retour à des décharges émotionnelles individuelles.

Le feu de la place Saint-Michel est un attracteur produisant de l'émotion pour ceux qui viennent là « pour se faire peur », pourrait-on dire. Une autre émotion pourrait naître lors de l'extinction du feu. Mais l'émotion retombe assez rapidement, car le groupe ne possède aucune motivation à maintenir à tout prix un attracteur aussi faible, le feu, qui peut être remplacé par un autre substitut. C'est là le grand point faible de ces quasi-foules/quasi-publics, qui en aucun cas ne

pourront trouver des leviers pour constituer des valeurs durables convertissant les émotions en actions.

Ce n'est pas le cas en revanche pour les supporters qui sont – et ce n'est pas un hasard – tous organisés en clubs et qui, eux, sont capables de porter le débat au niveau des valeurs. C'est même ce qu'ils exigent et ce qu'on leur dénie, lorsque l'on traite leurs manifestations spectaculaires ou violentes comme des formes variées de « sauvagerie ». Lorsque l'estime de leur équipe est remise en cause par des résultats contraires, il est indispensable de trouver des voies de révision de ces attentes. Certains clubs de supporters organiseront la résistance et seront capables de renforcer ainsi les valeurs, de « faire vivre un autre monde » (Livet, p. 122), de défendre cette estime de leur équipe, ou des traditions qui ont forgé cette équipe, en la justifiant malgré les résultats contraires ; tandis que d'autres clubs de supporters resteront bloqués dans le ressentiment et dans la réaction au démenti apporté par les résultats de l'équipe ou par le traitement réservé aux supporters. Les deux situations peuvent déboucher sur des affrontements violents, mais elles renvoient à des statuts émotionnels très différents. On ferait bien de s'en aviser lorsque l'on tente de « régler » la question récurrente de la violence dans les stades.

*Imitation et circulation des émotions :
l'émotion distribuée*

Cependant, le mode de constitution de ces émotions collectives reste encore obscur. Tarde en fournit une clé, universelle pourrait-on dire, par sa simplicité. **L'imitation** permet de comprendre tous les processus de « socialité » faisant exister une « société ». « La société, c'est l'imitation, et l'imitation, c'est une espèce

de somnambulisme » (1890, p. 147). « L'état social, comme l'état hypnotique, n'est qu'une forme du rêve, un rêve de commande et un rêve en action. N'avoir que des idées suggérées et les croire spontanées : telle est l'illusion propre au somnambule, et aussi bien à l'homme social » (p. 137). La matière première de la théorie de l'imitation n'est pas constituée par les émotions, mais par « la croyance et le désir : voilà donc la substance et la force, voilà aussi les deux quantités psychologiques que l'analyse retrouve au fond de toutes les qualités sensationnelles avec lesquelles elles se combinent » (p. 204). Lorsque Livet insiste sur le différentiel, il met en avant ces écarts entre quantités psychologiques, croyances et désirs, vis-à-vis du monde réel. L'écart avec le réel constitue en vérité pour Tarde l'**hésitation** entre les courants imitatifs que l'on peut adopter à un moment donné. « Tout acte d'imitation est précédé d'une hésitation de l'individu ; car une découverte ou une invention qui cherche à se répandre trouve toujours quelque obstacle à vaincre dans une idée ou une pratique déjà établie chez chaque personne du public ; et, dans le cœur et l'esprit de cette personne, s'engage une sorte de conflit » (p. 223). Si les émotions sont un vecteur de contagion privilégié, c'est parce qu'elles manifestent ces écarts et ces hésitations à l'extérieur, parce qu'elles sont disponibles à l'interprétation pour les autres. Les émotions, en circulant, sont le vecteur d'autres représentations qui peuvent se partager, car elles se voient sur les visages, dans les corps, elles se sentent, s'entendent et se touchent. Les émotions font circuler les états intérieurs des personnes à condition qu'elles soient en présence : voilà un élément rendant compte de la valeur irremplaçable de la présence.

Dès lors, les émotions ne sont plus logées dans la tête ou dans le cœur des individus, mais sont par définition la matière première circulante qui permet les accroches, les prises, les emprises et les surprises. Les émotions sont distribuées, comme l'a dit Hutchins de la cognition (1995). L'influence n'est ni chez l'un ni chez l'autre, elle est dans la relation, rendue opératoire par les différentes prises qui sont fournies (Nathan). Nous comprenons alors mieux pourquoi l'attente des publics/foules se construit comme une forme d'attente « d'être pris » par l'événement. La disponibilité à l'influence et à la suggestion est un construit de la relation, et toutes les médiations dont nous avons fait l'inventaire, tant du côté de l'offre (éclairage, programme, médias, etc.) que de la demande (copains, alcool, etc.), contribuent à rendre plus probables les effets de contagion émotionnelle. On pourrait ainsi dire que les conditions de circulation de l'émotion sont pré-arrangées, sont favorables dès lors que tous les participants se mettent en phase avec un événement. Mais il s'agit en réalité d'une attente de ce différentiel qui va générer les émotions et lancer la machine imitative.

Cela permettrait aux sciences sociales de se réconcilier avec les émotions, comme l'a proposé Vinciane Despret dans *Ces émotions qui nous fabriquent*. Vinciane Despret montre bien comment toutes les théories philosophiques et sociales ont tout fait pour se débarrasser des passions depuis Platon jusqu'à Freud. Hirschmann l'avait aussi montré pour l'économie, entreprise réussie de réduction des passions à des intérêts. Or, ce que Vinciane Despret montre avec brio en s'appuyant sur William James, c'est que toute cette opération consiste à poser des frontières (qu'il faudrait tenir fermement) et des origines (qu'il faudrait dépasser,

voire renier) entre des états d'humanité qui sont précisément habités par l'hésitation, par la contamination, par l'indétermination. « En définissant l'expérience émotionnelle comme une expérience indéterminée, James, en fait, suscite cette expérience de l'indétermination » (p. 264).

L'expérience émotionnelle [...] est un outil performatif de modification des expériences : opérer un changement de rythme pour se laisser habiter par une expérience, ralentir ; accepter de ne plus savoir ce que l'on croyait savoir, hésiter ; en passer par une expérience où je ne peux plus savoir ce qui est monde et ce qui est moi, une expérience où « je » est dans le monde et le monde est en moi [...], être ému (p. 265).

Nous disions que l'émotion n'est pas seulement une matière première, elle est aussi un vecteur, une médiation, elle « fait faire » autrement, en ce sens qu'elle nous fait hésiter et nous laisser pénétrer, elle circule, et, étant ainsi distribuée, elle fait sentir en commun, en reconnectant des mondes séparés. « De la même manière que pour James, l'idée n'est pas ce qui est pensé mais ce qui fait penser, l'émotion n'est pas ce qui est senti mais ce qui fait sentir » (*id.*). C'est alors le débordement lui-même, que nous avons considéré comme constitutif de l'événement, que Vinciane Despret redéfinit non pas comme ce qui vous prend mais comme une « version de soi ».

*L'émotion performative n'est pas la performance
de l'émotion : cosmopolitique ou management*

Les émotions sont distribuées (elles circulent, elles se donnent à voir), et elles sont performatives (elles font sentir). Tous les programmeurs d'événements le savent bien, et cultivent ce cercle d'influence. Les

entrepreneurs d'événements sont des entrepreneurs de passions, des machinistes des émotions, et le poste de sécurité associant vidéosurveillance et speaker « chauffant » les foules en est l'expression parfaite, version révisée de la société de surveillance de Foucault. Plutôt que d'adopter *a priori* une posture critique, comprendre le processus des émotions collectives dans les événements permet de restituer l'unité du ressenti et du cognitif, du perçu et du pensé, du personnel et du collectif, du produit et du producteur, de la cause et de l'effet. Il est alors possible de circuler à nouveau entre ces concepts, comme entre les catégories de public et de foule. C'est bien une approche cosmopolitique (Stengers, 1997) et non-moderne (Latour, 1996) des quasi-foules et des quasi-publics, qui permet de comprendre, au cas par cas, ce qui les met en mouvement lors de ces événements.

Pour autant, certains des organisateurs d'événements continuent à véhiculer un modèle très moderne de la « gestion des émotions ». Le marketing territorial, les professionnels des événements et ces managers des émotions que sont les coachs peuvent prétendre « tenir les événements », leur faire faire ce qu'ils souhaitent, pour faire passer un public de la tension, voire de la frustration, à la jouissance. La sphère de leurs prétentions s'est d'ailleurs étendue désormais à la vie politique. « Marketing » des candidats, « storytelling » raffiné, « casting » surprenant, « training » médiatique et « buzz » toujours savamment orchestré : par exemple, nul n'ignore plus depuis 2002 comment les thèmes sécuritaires peuvent être mis en scène et peuvent bouleverser tant les esprits que les résultats électoraux. La prétention à gouverner les passions faisait partie de toute politique qui prétendait civiliser les mœurs et faire régner la raison. Ces prétentions ont

été laminées par le xx^e siècle, âge des foules mais aussi des passions. Mais la leçon qui en a été tirée n'est pas celle de la raison raisonnable remise à sa place, comme l'aurait fait toute politique moderne. C'est la démocratie d'opinion qui prend désormais toute la place (Julliard, 2008), une fois évacuées les générations de dirigeants encore éduquées à l'épreuve des totalitarismes. Cette démocratie d'opinion ne craint plus les émotions : elle en fait son miel, et les médias avec elle. Mais ce nouveau gouvernement des passions ne prétend en rien travailler à recomposer notre monde commun pour restituer aux collectifs leurs diverses formes d'existence, reconnaissant toute la place aux émotions et aux foules pour leur vertu d'incertitude, pour leur capacité de reconnexion. Non, ce nouveau gouvernement des passions prétend encore une fois, à travers ce savoir-faire que nous avons évoqué (marketing et *storytelling* compris), retrouver la maîtrise qui a toujours caractérisé la posture moderne. Et là gît la contradiction : on ne peut pas impunément laisser arriver les débordements des événements, tout en prétendant qu'ils restent dans les enceintes construites à cet effet, ni exciter les passions télévisuelles et numériques à condition qu'elles rentrent dans leur lit naturel ensuite, celui des votes républicains. Ce détournement de passions n'est pas une prise en compte des débordements, il est tout sauf une mise en danger des politiques et des gestionnaires : il est effectivement une prétention « sorcière », comme le disent Pigarre et Stengers du capitalisme (2005), parce qu'il prétend pénétrer au cœur même de la machine à subjectiver, celle qui produit sujets et collectifs, celle qui performe les passions parce que les passions la traversent de part en part. Prétendre avoir la main sur cette machine

constitue bien un ultime avatar du modernisme, qui avait pourtant prétendu jusqu'ici canaliser les passions pour ne plus les entendre du tout.

L'économie, puisqu'il s'agit d'elle en grande partie, lorsqu'elle devient d'opinion (Orléan, 1999), et donc médiatique, ne prétend plus réduire les passions en intérêts : elle ne vit plus que des oscillations de ces passions, de leur effet miroir, comme le fait toute l'économie financiarisée. Prétendre être au-dessus de cette mêlée ou de ces passions et contrôler les débordements qui les constituent sous forme de « bulles », c'est prétendre chevaucher le tigre, c'est oublier que « nous sommes à l'intérieur », comme le dit Sloterdijk (2006) pour rompre radicalement avec les visions modernes (y compris critiques). La science de la climatisation, qu'il a pensée de façon critique, offre tant de ressources aux fantasmes modernes dès lors que l'on oublie que l'on est à l'intérieur et que nous ne pouvons accéder à ces supposées manettes sans accepter d'en être affectés. La leçon vaut aussi pour les sociologues, cela va de soi. Mais tout semble préférable à l'ennui, cet encéphalogramme plat que craignent plus que tout nos contemporains. Comme le dit encore Sloterdijk à propos de la synchronisation qui a fait disparaître la nuit (et la plupart des événements que nous décrivons se déroulent précisément la nuit) : « Le monde en tant que tel est désormais privé de nuit, il reste soumis pour l'avenir à un pénétrant impératif de jour. Dans l'espace global exploré et représenté, il n'existe plus de temps morts » (p. 203). Nous ne pouvons nous empêcher de décliner cette expression en un « pénétrant impératif de *jouir* », comme nous l'avions fait pour les « dispositifs pousse-au-jouir » que sont les parcs d'attraction, le Club Med et les dispositifs de rencontres numériques (Boullier, 1988). « Vivre sans temps

mort et jouir sans entraves », voilà un slogan passé dans la réalité par un détour managérial terrible.

★

Les propriétés écologiques du milieu contemporain (jour/nuit) ne sont pas anecdotiques : elles nous rappellent que les émotions circulent et nous font circuler dans la ville, qu'elles ont cette propriété étrange de s'attacher à certains lieux et non à d'autres. Les émotions ne se distribuent pas entre les seuls esprits, sans autre prise matérielle. Comme l'avait fait Hutchins, et comme Latour nous y engage depuis longtemps, nous devons prendre en compte ce que les choses font de ces émotions, et en particulier cette chose qui nous contient : la ville et son cadre bâti. Quitte à voir qu'il ne fait pas tout, lui non plus.

III

Ce que fait une ville. Conteneurs et contenants

Faire l'événement, c'est à coup sûr mobiliser des personnes, des publics ou des foules, à condition de parvenir à les transformer, en faisant circuler ces émotions qui les feront attendre, puis sentir qu'ils sont présents à l'événement. Mais comment y parvenir sans que ces publics partagent un espace commun de présence, sans que les lieux rendent visible ce collectif, ces émotions ? La ville et ses qualités ne sont pas seulement un décor, elles sont les conditions de possibilité de ces événements. Mieux, la ville manifeste une capacité étonnante de réinvention d'elle-même lors de ces événements. Non pas la ville métaphorique ou médiatique, non : la ville bien concrète, faite de cadre bâti et de voies de circulation, de places et de rues, de logements et de lieux de travail, d'espaces publics et de monuments. Pour en prendre toute la mesure, examinons en détail chacune des composantes de cette ville matérielle en partant d'une nouvelle histoire, celle d'un match de foot qui a l'avantage de se dérouler dans un cadre bâti qui lui est dédié : le stade. Nous verrons qu'une qualité première de la ville, à cet instant du match, tient à sa capacité à contenir une foule hétérogène, pour lui faire partager des émotions : la ville fait conteneur. Mais cette qualité

n'est pas suffisante pour faire événement, il faut encore avoir à offrir un contenant, celui qui, à partir des attracteurs que nous avons décrits, sait orienter un collectif, public/foule, au-delà de lui-même. Le couplage entre un bon conteneur et un bon contenant n'est finalement pas si fréquent, et c'est en ce sens que la réussite de l'événement, qui dépend de ce couplage, reste rare.



La réinvention des jeux Olympiques s'est traduite par la relance de la forme stade, non plus sous la mode athénienne (qui combinait le stade pour les sports, l'agora pour les rassemblements et le théâtre pour la tragédie), mais sous le format romain du Colisée. Stade romain ovale fermé contre stade grec en U ouvert sur une face. Peter Sloterdijk rappelle les jalons de ces grands conteneurs (ou « collecteurs », dit-il) qui s'édifièrent seulement à partir des Jeux de Londres en 1908 (Sheperd's Bush, 70 000 places assises), jusqu'aux Jeux de Berlin en 1936 (110 000 places). Progression dans la citation romaine, et progression aussi dans l'effet d'imposition d'un ordre commun produit par l'architecture : « Jamais auparavant (avant le stade d'Albert Speer à Berlin) une installation sportive n'avait été conçue, dans de telles dimensions, comme une machine de collectivisation et d'écrasement moral. Lorsqu'on entrait ici, on devait abandonner tout espoir d'individualité » (2005, p. 564). Ce qui prolonge d'une certaine façon les réflexions de Hannah Arendt sur la réduction de l'espace qui est entre les hommes, réduction mise en place par le totalitarisme : « En écrasant les hommes les uns contre les autres, la terreur totale détruit l'espace entre eux » (1972, p. 216). Le stade est LE conteneur

moderne, et a été pensé spécialement pour cette fonction de contention, alors que dans la ville, de nombreux autres espaces peuvent accueillir les foules, mais seulement comme fonction supplémentaire. Le récit d'un match nous permettra de nous attacher aux propriétés de ce conteneur idéal typique qu'est le stade.

LE MATCH FC NANTES-OLYMPIQUE DE MARSEILLE, OCTOBRE 2008

Les matchs ont plusieurs avantages sur tous les événements pouvant affecter une ville : ils sont programmés longtemps à l'avance, se déroulent dans un lieu spécialement conçu pour cela et bien clos, et sont organisés par des professionnels, parmi lesquels des spécialistes de la sécurité. Le FC Nantes accueillant l'Olympique de Marseille représente toujours une « affiche », et l'on sait plusieurs jours à l'avance que le match se déroulera à guichets fermés, soit 36 000 spectateurs. Malgré les enjeux importants pour chaque équipe, le match n'est pas considéré comme étant à risques. Pourtant, sur le PV de la réunion préalable au match, on constate que 539 stadiers (ou personnels de contrôle équivalents) sont mobilisés, sans compter les 35 stadiers encadrant les supporters marseillais (1 000 sont annoncés). Il faut encore ajouter les effectifs des services de secours (63, dont 51 secouristes) et les effectifs de fonctionnaires de police (deux groupes), une compagnie de CRS, une compagnie de gardes mobiles venant de Vannes, deux équipes de trois personnes de la Brigade anti-criminalité, une brigade canine, cinq officiers de Police judiciaire et six motards de la Police nationale. Même si tout ce personnel se fait discret, le délégué de la Ligue de football

professionnel ne manque pas de regretter que les matchs de foot nécessitent désormais ce type de démonstration de force. C'est dire à quel point le conteneur en béton armé et les grilles ne peuvent jouer leur rôle à eux seuls : c'est un véritable conteneur humain qui est produit par cette armada dédiée à la sécurité.

Le match se joue à 19 h en semaine, ce qui crée un climat particulier, car le public arrive directement en sortant du travail. De ce fait, il sera moins alcoolisé, mais il se présentera au dernier moment, ce qui risque de créer des bouchons à l'entrée lors des palpations. Plus préoccupant, les billets vendus aux clubs de supporters visiteurs risquent de circuler et d'être revendus, et de créer des zones de contact entre supporters mal répartis dans les tribunes, contacts qui peuvent dégénérer. Ce sera l'obsession principale de la soirée, ce qui fait écho à la question des tris entre publics déjà analysée.

Une animation est prévue sur la pelouse pendant l'attente. Les boutiques et commerces ambulants sont déjà présents et font cuire la viande – l'odeur met en condition pour la soirée. Les supporters marseillais arrivent en avance et se retrouvent parqués sur un terrain grillagé, en face de deux demi-compagnies de CRS et de GM. Ils sont donc attendus, même si l'effet troupeau n'est pas aussi fort qu'à l'arrivée des supporters visiteurs au Parc de Princes, qui depuis leurs bus doivent faire plus d'un kilomètre à pied et en rang, entourés par leurs propres stadiers et par un cordon de CRS, et précédés par une garde à cheval. Un vrai cordon sanitaire est ainsi mis en place autour de ces publics, tant la contamination est crainte.

Dès que les portes s'ouvrent, le climat change. Les forces de l'ordre sont non seulement alignées en piquetage à partir des bus des supporters, mais elles se

positionnent en haut de l'entonnoir qui constitue l'entrée, le long d'un escalier, ce qui leur permet un surplomb du meilleur effet psychologique. Deux stadiers nantais font la palpation des femmes. Les sacs sont interdits alors qu'ils sont autorisés dans les autres tribunes. Des supporters marseillais seront refoulés de la tribune Loire, car ils affichent leurs couleurs marseillaises, et rapatriés vers la tribune des visiteurs.

Les supporters se sont répartis dans la tribune qui leur est réservée. La zone visiteur est divisée en deux parties séparées par une grille basse en son milieu. Face au stade à gauche, côté tribune Océane, s'installent les supporters les « plus engagés » et les « noyaux durs ». En bas dans le triangle, les Winners sur la gauche avec les MTP, et à droite les Yankees. Ils arborent les drapeaux habituels (Che, Kaos, etc.). En haut, au-dessus de l'entrée, quelques membres du noyau dur des Dodgers. À cheval sur la grille centrale, de jeunes supporters haranguent leurs « compagnons de cellule ». L'un d'eux, poussant d'autres supporters à chanter et à encourager, sera « calmé » par les stadiers marseillais. Les visiteurs sont parkés, et doivent se « chauffer » pour être à la hauteur de leur réputation. Les joueurs marseillais viennent les saluer près de la tribune au moment de l'échauffement sur la pelouse, et cela contribue à les mettre dans l'ambiance. Les frontières sont renforcées avec la tribune voisine, où pourraient être présents des supporters nantais : une grille, des rangées inoccupées, et des stadiers chargés de faire le contrôle le long des grilles.

Tout ce dispositif de grilles, de circuit fermé en entonnoir, de forces de police, est en réalité consacré à contenir 836 personnes (chiffre officiel après match), alors que les 35 000 autres pénètrent plutôt librement (après palpation cependant) par quatre entrées réparties

tout autour du stade. Tramways à fréquence élevée, rocade, parkings spéciaux et parking d'un grand centre commercial voisin se retrouvent mobilisés pour canaliser cette foule : toute une ville semble converger tranquillement, puis plus rapidement, car le public nantais arrive tard ce mercredi soir, comme prévu. Les palpations sont réalisées à l'entrée principale par quinze stadiers du FC Nantes, qui font ouvrir les sacs. L'heure avançant, la fouille devient plus rapide. Néanmoins, les jeunes, particulièrement ceux qui portent des capuches, ou plusieurs couches de vêtements, ou encore ceux qui sont en groupe, se font fouiller systématiquement. Mais le dispositif sera allégé avant le coup d'envoi.

L'ambiance monte dans le stade, le speaker annonce le nom des joueurs – qui se font copieusement insulter par les supporters adverses, selon un rituel désormais bien établi dans tous les stades de foot. Le poste de surveillance est en place avec ses 36 caméras, mais il perçoit le son de façon très assourdie, se fiant plutôt à la vidéo et aux liaisons par talkie-walkie et par téléphone portable. Les images de six caméras sont enregistrées en permanence pour la LNF, en cas d'incident. Des supporters marseillais se mettent torse nu, s'installent sur la grille qui sépare leurs deux zones, et grâce au zoom des caméras, il est aisé de reconnaître les personnes une par une. Certains ont passé leur temps à se « mettre minable » avant d'arriver dans leur minibus, très bien pourvu en alcool de toutes sortes (par ailleurs, l'odeur d'herbe sera permanente dans la tribune). L'un de ces supporters est fameux, Rachid Zeroual : il se tiendra dos au terrain, haranguant son groupe de supporters, les Dodgers, pendant quasiment tout le match. Mais les caméras surveillent aussi la tribune Loire, en haut, où se placent les Urbans notamment.

Deux fumigènes partent aussitôt après le coup d'envoi dans le centre de la tribune de Marseille, et l'opérateur vidéo s'efforce de repérer qui a bien pu les allumer, mais c'est souvent trop tard, car l'image est très vite rendue floue par la fumée. Du côté de la tribune Loire, les chauffeurs sont en place derrière les buts avec leurs mégaphones, tout le monde est debout et le restera pendant tout le match. L'autre compétition est en cours, celle qui va permettre aux supporters de se rendre visibles face aux adversaires, face aux autres groupes de supporters nantais et face aux caméras.

À la 44^e minute, Nantes marque un but, ce qui rassure le personnel de sécurité, même si au moment du but lui-même, les supporters se précipitent vers le bas de la tribune, se collant les uns aux autres, face aux joueurs venus les saluer. Les stadiers sont habitués et ne bronchent pas. Effet paradoxal donc, satisfaction faisant monter une brève excitation pour ensuite la faire retomber.

À la 65^e minute, l'OM égalise. Cela va provoquer une courte bagarre dans la tribune Loire. En effet, des supporters marseillais sortent au grand jour en agitant leurs écharpes, ce qui a le don d'énervier leurs voisins qui sont tous supporters nantais, conformément au tri préalable. Des coups partent, mais avant même que l'on puisse voir la bagarre sur les caméras, les stadiers nantais en jaune se précipitent vers la zone d'incidents et expulsent les supporters « mal triés ». L'incident fut si rapidement maîtrisé que la plupart des spectateurs ne l'auront même pas remarqué.

Dès la moitié de la seconde mi-temps, la sortie se prépare. Les flux seront beaucoup plus concentrés dans le temps. Toutes les issues sont ouvertes pour permettre l'écoulement le plus rapide. Les tramways sont

prépositionnés et partiront toutes les trois minutes avec 300 personnes à chaque fois. Les CRS ont mis leurs boucliers car la sortie est, selon eux, plus risquée. Les supporters des deux camps peuvent se croiser du regard au-dessus du tunnel, et ils en profitent pour s'insulter copieusement, sous l'œil des CRS qui sont très attentifs à ces points chauds. Leur seul objectif consiste à assurer la fluidité, pour éviter tout contact prolongé. Les gendarmes forment un rideau à l'entrée des supporters marseillais, afin de les rendre invisibles pour les autres supporters. Les supporters visiteurs seront gardés en cage jusqu'à ce que tout le public soit parti, de façon à éviter tout contact, soit vingt minutes au plus tôt après la fin du match, ce qui crée un climat étrange pour ces supporters qui doivent faire face à un stade vide, sans autre but que d'attendre le départ, vague par vague.

Moins de trente minutes après la fin du match, un silence complet règne dans le stade, les stadiers ont fait le tour de tous les sièges, les lumières sont diminuées puis éteintes.

FORMES SPATIALES DES ÉVÉNEMENTS

Dès lors que l'on veut prendre au sérieux le rôle joué par les configurations spatiales dans l'expérience de l'événement, on se heurte à un problème de taille. Si l'on prend en compte les formes spatiales du cadre bâti, on peut fort aisément les décrire en termes topographiques, car elles sont en permanence basées sur des relations de contiguïté et de coprésence, comme les définit Michel Lussault (2007). Mais elles ne peuvent pas être caractérisées comme des lieux – « un lieu agence en une étendue restreinte des éléments

au contact » (Lussault, p. 99) – ce que pourrait être par exemple le stade lui-même, car l’activité des spectateurs déborde ce cadre. Le stade est placé au cœur d’une configuration spatiale plus vaste, et les diverses zones de parking et arrêts du tramway constituent ensemble « une aire », une zone fonctionnelle à vocation sportive, connectée avec d’autres zones voisines, commerciales notamment, mais sans contiguïté véritable. Or, un stade urbain situé en pleine ville, c’est-à-dire au cœur d’une zone ancienne habitée (comme le Parc des Princes ou, mieux encore, comme le stade Mayol à Toulon), ne peut « faire faire » de la même façon qu’un stade situé à la périphérie, dans une zone excentrée. Les quasi-foules et les quasi-publics ne peuvent pas adopter des configurations identiques. En catégorisant les cadres bâtis ou les espaces *a priori*, nous prenons le risque de dissoudre par avance l’objet de l’étude, c’est-à-dire la relation qui va se créer entre les collectifs et ces espaces. Il nous faut plutôt suivre les reconfigurations éventuelles de ces espaces en fonction de l’activité des participants : l’événement relie des lieux et des aires et les transforme tout au long d’un parcours. Il faudrait inventer une « topographie dynamique », ou encore une « pragmatique topographique », puisque la contiguïté fait certes la force des événements qui rassemblent ces foules, mais leur mobilité (limitée aux accès parfois, mais aussi permanente pour les manifestations, par exemple) en est tout autant constitutive. Les publics/foules des événements n’habitent ni le stade ni la rue, ils n’y logent pas non plus, ils produisent un alliage provisoire qui fera ou non conteneur pour leur propre activité. Comme nous l’avons déjà vu pour le stade, le cadre bâti n’est que l’une des composantes de cette production, car les

humains (les services d'ordre, par exemple) peuvent aussi produire de la frontière.

Pragmatique topographique

Une première esquisse de cette « pragmatique topographique » peut se faire en dressant la liste des formes spatiales majeures de ces événements urbains.

a) **La forme stade**, à la Beaujoire, fait un bel ovale. Certains stades sont plutôt rectangulaires, mais tous les stades tendent petit à petit à se clore sur les quatre côtés, avec des tribunes de plus en plus hautes, créant un effet de conteneur très puissant : on parlera ainsi du « chaudron » pour le stade Geoffroy-Guichard à Saint-Étienne. Pourtant, cette forme issue du Colisée romain n'est adaptée qu'à un certain type d'événement, la compétition sportive. Lorsque les stades sportifs sont utilisés pour des concerts, leur forme même doit être modifiée puisque la scène occupe un côté et neutralise ainsi tous les sièges derrière elle. Le plus souvent, la frontière de la scène, ce cinquième mur virtuel, reste matérialisée. Certains artistes se risquent à produire un spectacle quasi immersif en modifiant les formes de la scène ou en se plaçant au centre du stade ou de la salle (comme à Bercy), mais cette disparition du face à face ne fonctionne que parce que des écrans géants permettent de compenser la vision partielle qu'obtient le public. Disparition du cinquième mur (la scène) qui se paye du prix d'un autre espace de visualisation proche du cinéma, alors que le spectacle est censé être vivant. La présence des médias était déjà essentielle dès les grands rassemblements nazis et redoublait l'effet de conteneur, mais aujourd'hui, elle indique à quel point le cadre de perception audiovisuel a tout envahi et a

gagné la partie, puisqu'au stade on peut revoir les ralentis des actions aussi bien qu'à la télévision. Une forme spatiale comme celle du stade est donc en cours de mutation car le cercle, qui est la forme d'origine de ce stade révisé à la romaine, peut être hybridé avec des formats frontaux face à des écrans.

b) **La forme scénique** reste cependant la plus classique, que ces événements se déroulent en espace clos, en stade ouvert ou en plein air. C'est la scène qui polarise toutes les attentions et qui, par sa forme même, fait attracteur. Le public dans ce cas n'est plus au spectacle de lui-même comme c'est le cas pour les stades. Cependant, certaines dispositions, comme les théâtres à l'italienne, créent cet effet miroir qui donne lieu à observation réciproque (avec ou sans jumelles) et à jeux entre publics triés socialement et répartis selon les espaces (cf. l'histoire des perruques du parterre soulevées par des crochets tirés par le public du poulailler). Comme le stade, le théâtre à l'italienne organise un tri sévère et une hiérarchisation sociale extrême, qui donne à voir les places et qui ne peut que confirmer ce sens des places. Pour les autres configurations « de masse », selon que la scène fait face à un public debout à plat ou à un public assis sur des sièges en gradins voire en amphithéâtre, la focalisation des attentions et l'agrégation du public fonctionneront différemment.

c) **La forme marché** est totalement différente, même si l'on peut, parfois, la transformer en une succession de petites scènes. Disposer des stands le long de circulations reproduit ce que l'on trouve dans les marchés depuis très longtemps, quelle que soit la forme générale du conteneur urbain, halle ou place. La topographie de la place de marché (au sens traditionnel) met en relation des passants et des offres alignées

(parfois dispersées sans alignement, mais le principe reste le même). Le marché est avant tout un agrégat d'offreurs qui doivent être visibles et accessibles à des clients potentiels. De fait, la mobilité des clients leur donne un pouvoir essentiel de sélection des offres par leur déplacement, et l'espace prend de la valeur selon les positions clés dans cette mobilité : tout commerçant sait bien que son emplacement est la clé de son succès. Un événement organisé selon ce principe vit selon les flux, leurs orientations, leur rythme, leur fréquentation, et ne peut plus être calculé selon une jauge basée sur des places assignées ou un nombre d'entrants, mais selon des principes de mécanique des fluides. On peut tenter de contenir l'entrée avec des contrôles d'accès (avec des entrées/sorties répétées qui peuvent être compliquées à gérer). Le modèle du marché, en principe ouvert et sans contrôle d'accès, devient nettement plus complexe dès lors que l'on ferme les accès et que l'on veut produire un conteneur. Car finalement, le marché traditionnel vit des flux et ne fonctionne guère comme un conteneur, à l'exception des halles. Ce modèle peut se déployer sur des échelles considérables, lorsque l'on a affaire à des foires expositions et plus encore à des expositions universelles, où chaque pavillon fonctionne comme un stand dans le marché général des pays répartis dans l'espace commun, mais possède ensuite sa propre logique interne.

d) **La forme défilé** prolonge cette mise en mouvement du public, mais en supprimant tout face-à-face avec une offre. La manifestation est son propre référent, elle peut parfois adopter momentanément un dispositif scénique, lors du rassemblement initial par exemple. On peut se demander cependant si elle ne devient pas elle-même une offre de spectacle pour un

public constitué par les badauds ou encore par la télévision. Le travail de mise en scène décrit par Patrick Champagne pour produire la manifestation de papier laisserait entendre que les ballons, les fumigènes, les sonos et les vues de masse sont plus importants comme images à capter que l'expérience même des manifestants. La forme du défilé est en réalité une adaptation à la topographie urbaine, faite de rues, de couloirs, voire de canyons. Et le fait de se mettre en mouvement relève de cette tentative de faire connaître, de faire voir, et de toucher un autre public. Sans cet objectif, on peut en effet se demander si un rassemblement ne suffirait pas. Mais au-delà de ça, la scénographie de la ville occupée par ses habitants, qui « descendent dans la rue » (sous entendu : ils descendent des immeubles où ils habitent), constitue un atout important dans l'affichage de la puissance et de la propriété : « la ville est à nous », pourraient dire les manifestants, à nous public, habitants certes, mais convoqués ici comme public au sens politique du terme. Certains défilés sont cependant délibérément organisés comme des spectacles ambulants, à destination d'un public venu voir sur les trottoirs plus que participer : c'est le cas des carnivals ou de la marche des Fiertés, tous organisés autour de chars, comme de la manifestation des ravers que nous avons observée. La contrainte du déplacement dans le cadre bâti urbain provoque un enjeu de répartition des places au sein de la manifestation souvent difficile à gérer par les organisateurs. Pour le marché, les places auprès des circulations majeures sont de valeur supérieure ; pour le défilé, les places en tête sont les plus valorisées, c'est pourquoi la CNT prendra plaisir à provoquer la CGT en tentant de prendre la tête de la manifestation de Nantes. Les propriétés de la voirie

peuvent cependant changer du tout au tout la nature du défilé, puisque certains boulevards auront tendance à défaire cette hiérarchie des places par l'étalement des participants, alors que des rues étroites provoqueront une succession très contraignante, mais qui pourra en revanche bénéficier de l'effet acoustique des parois de la rue pour créer un conteneur plus enfermant. Le défilé est la forme spatiale la plus instable et la plus dépendante des conditions extérieures. De ce fait, il aura du mal à produire un effet de conteneur aussi fort. C'est pourquoi on y ajoute parfois des services d'ordre, voire des barrières pour séparer le public des manifestants, mais tout cela reste précaire. Dans tous les cas, les qualités des conteneurs se jugeront à leur capacité à produire de la frontière, qui définit toute relation spatiale, mais des frontières à statuts différents selon les visées, à « porosité graduée », pourrions-nous dire.

e) **La forme attroupelement** constitue la plus difficile à caractériser, car elle peut se réaliser dans tout type d'espace et de cadre bâti. « Elle joue sur le lieu de l'autre », aurait dit Michel de Certeau lorsqu'il pense les tactiques par opposition aux stratégies. Pourtant, des événements bien organisés comportent au moins une phase d'attroupelement. Parfois, elle sera disciplinée en file d'attente pouvant se mettre en place plusieurs heures et plusieurs jours avant le début de l'événement, comme c'est le cas pour certains concerts. On peut se demander d'ailleurs si cette forme, la file d'attente, ne mériterait pas un statut autonome en raison de son importance, en termes de mise en ordre des collectifs, comme on l'a vu pour l'incident de l'attente des bus lors du Festival des Transmusicales. Mais, en réalité, elle est toujours un phénomène périphérique à l'événement lui-même, et

aucun événement ne se construit sur la file d'attente. En revanche, l'attroupement peut émerger aisément, quand bien même il n'est pas organisé au préalable. Les attroupements de la place Saint-Michel relèvent de cette forme. On notera alors que leur forme propre n'a rien de stable ni de prédéfini, mais que le cadre bâti jouera un grand rôle pour devenir conteneur, alors même qu'il n'a pas été défini fonctionnellement ni réaménagé pour cela. Mais les attroupements durables ne se tiennent jamais n'importe où. Dans le cycle de vie de ces attroupements, des formes variées émergeront, comme ces cercles concentriques que nous décrivions autour du feu selon l'attractivité relative du feu pour les différents participants.

f) Enfin, certains espaces méritent d'être mentionnés, car ils ne se prêtent à aucun événement mais sont définis fonctionnellement comme **espaces de transit**. Leur occupation durable est impossible techniquement, car ils n'acceptent que les passants et sont dédiés à d'autres véhicules, mais, dès lors, ils peuvent cependant être occupés délibérément pour bloquer les transits. La forme spatiale de l'événement sera plutôt alors du type de l'obstruction, du **bouchon**, que l'on peut même effectuer en voiture sur les autoroutes. Cette forme est intéressante, car elle indique que les réseaux et leur topologie ne sont pas abstraits de l'espace physique, et peuvent être investis par les corps coprésents pour modifier leur définition. Les manifestations peuvent provoquer des blocages délibérés des rues ou des voies ferrées, mais les courses de marathon sur les routes créent un événement qui bloque tout autant les circulations, même si leur visée n'est pas le blocage.

Cet inventaire des formes spatiales des événements montre bien que les capacités à produire du conteneur

sont très différentes d'une forme à l'autre. Pourquoi la question est-elle si importante ? Parce que l'événement produit une attente ciblée, oriente l'attention des publics, et les fait participer en commun à cette attente. Si l'organisateur d'un événement veut prétendre affecter les foules/publics qu'il est capable d'attirer, il devra être capable de faire passer l'atroupement d'individus à un état collectif, « hypnotique » aurait dit Tarde, qui lui fasse éprouver une expérience en commun (voire « ensemble », pour les cas extrêmes). Et la clôture vis-à-vis d'un extérieur, vis-à-vis des non-participants, fait partie de ce travail de focalisation de l'attention. Ainsi, lorsque l'atroupement se répand sur la chaussée d'un espace de transit comme celui de la place de la République, il ne possède aucune prise pour passer à un autre état du collectif, et se désagrège en décharge individuelle d'émotions.

*Conteneurs matériels et humains :
éloge de la barrière métallique*

Pour faire tenir cet effet conteneur, les formes données par le cadre bâti ne suffisent jamais. Un autre inventaire des ressources nécessaires doit être fait, pour comprendre à quel point c'est toute la ville qui est retravaillée techniquement afin de mieux répondre à ces fonctions de conteneurs.

Pour le stade, nous l'avons dit, les grilles, les contrôles d'accès avec portillons, mais aussi les stadiers et les policiers contribuent à produire un effet de seuil très net, qui change la nature du public ainsi filtré. Changer sa nature peut vouloir dire dépouiller ce public de tous les objets qui le feraient identifier comme un supporter de l'OM s'il va dans la tribune Loire, ou lui enlever

toutes les substances qui modifieraient encore un peu plus son état mental. Le conteneur possède donc des sas, des filtres de tout type pour épurer et pour convertir les participants en bon public (en théorie).

À l'opposé, la manifestation ne possède quasiment jamais de filtres, y compris parce que son but est de rassembler un maximum de personnes, et parce qu'elle ouvre ses accès à tous. La réalité est plus complexe, puisque certains segments de la manifestation fonctionnent avec des filtres (et il n'est pas recommandé d'arriver avec certains drapeaux dans certaines parties du cortège). Mais, parfois, notamment au moment du rassemblement, la manifestation peut s'équiper des matériels de clôture que l'on retrouve partout dans les événements urbains : les barrières métalliques.

Ces barrières sont le *nec plus ultra* de la ville reconfigurable à volonté. Là où se trouvaient des voies de circulation, les barrières métalliques parviennent à elles seules à détourner des flux massifs de véhicules et à produire une zone piétonne qu'il faudrait des années pour instituer de façon durable. Là où les spectateurs se seraient mêlés aux artistes ou aux manifestants qui défilent, en créant cette confusion des places si inquiétante politiquement, les barrières rétablissent les bonnes distinctions et permettent de faire les tris désirés (au besoin, on les équipe de panneaux nommant les propriétés des groupes ainsi triés). Les barrières métalliques ont le mérite de jouer collectif : elles peuvent s'accrocher entre elles pour produire une frontière assez étanche mais, selon les situations, elles peuvent aussi servir de simples repères aux frontières poreuses. La barrière métallique fabrique l'événement, car elle rend plastique une ville apparemment définie une fois pour toutes, alors que l'événement déborde

les définitions fonctionnelles. Elle ne possède pas un pouvoir disciplinaire tout puissant, contrairement aux parois que l'on peut construire pour empêcher de voir un spectacle, parois hautes et opaques. La barrière métallique est quasi transparente et permet de voir à distance des mondes auxquels l'on n'a pas accès. Mais en raison de sa faible constitution, on voit bien qu'elle ne tient que par l'apport de l'autodiscipline, de ce sens des places qui nous empêche de franchir la barrière en masse – ce qui peut pourtant arriver lorsque la contention ne se justifie plus, ou lorsque la pression est à son comble. La barrière présente cet avantage d'admettre rapidement sa défaite en s'écroulant si l'on insiste un peu. Opérateur spatial faible, et pourtant efficace en raison de sa faiblesse, comme le sont les liens faibles, pourrait-on dire. La ségrégation violente n'a en effet pas tellement bonne presse dans l'espace public, que l'on prétend non appropriable. Grâce à la barrière métallique, l'appropriation se fait ostensiblement provisoire, non exclusive, car on peut encore jouir de la vue. La barrière métallique est un dispositif de pacification de l'espace public qui laisse jouer toutes les recompositions possibles sur une trame urbaine déjà existante. Nous n'irons pas jusqu'à dire que c'est la ville entière qui devrait être faite en barrières métalliques, mais la demande de plasticité permanente de la ville (comme des bâtiments eux-mêmes) devrait interroger sur les matériaux et dispositifs de base qui la constituent. Le cas des bornes amovibles qui s'étendent dans toutes les villes dit bien que la définition monofonctionnelle des espaces n'est plus de mise, et qu'il faut leur permettre d'être recomposés selon les situations.

Qualités climatiques des conteneurs

Mentionnons enfin des éléments constitutifs des conteneurs qui ont un rôle direct dans la climatisation, au sens le plus étroit du terme. Les espaces ventés, trop froids ou trop chauds, non abrités de la pluie, de sol inégal ou instable, sombres et mal éclairés, envahis par un autre bruit que celui des participants, n'ont guère de chances de faire de bons conteneurs. Supporters, fans ou manifestants ne demandent pas le confort, et sont au contraire prêts à faire la preuve de leur engagement pour une cause en bravant les éléments. Mais les limites sont vite atteintes cependant, et des conditions écologiques minimales sont requises pour que l'espèce « *homo eventementalis* » survive quelque temps (à cet égard, on ne peut qu'être admiratif des foules ukrainiennes campant sous la neige sur les places de la ville, pendant leur révolution orange). Les chapiteaux provisoires que l'on installe pour abriter le public relèvent de ce souci, mais sont très fragiles eux aussi. Faire conteneur, c'est bien prendre en charge des corps, avec tous leurs sens et toute leur fragilité. Nous sommes ici très loin du public à distance de Tarde, car c'est par leur coprésence physique qu'ils créent l'événement. Les Transmusicales ont très finement pensé toutes ces questions climatiques, en combinant les zones chaudes des grands halls où ont lieu les concerts, les zones froides de circulation entre ces halls, circulation en plein air inévitable pour aller d'un concert à l'autre, et les zones tempérées où les publics peuvent souffler en buvant un verre ou en déambulant presque dans le calme et dans la douceur de halls spécialement aménagés.

CONTENEURS ET CONTENANTS

En insistant sur la notion de conteneur, nous nous situons dans la lignée de Sloterdijk, qui nous a permis de penser à quel point le fait « d'être à l'intérieur » avait été occulté par le modernisme. Mais une différence importante est faite par Didier Anzieu¹, qui distingue conteneur et contenant :

À la suite de René Kaës, je distingue le conteneur – dépositaire passif, mais non nocif, cuvette, sein-toilettes, simple récipient – et le contenant – réceptacle actif, sein-bouche nourricier, qui assimile le contenu, l'investit libidinalement, le restituant sous forme élaborée, par exemple en le nommant, le mimant, l'expliquant, le dédramatisant, le racontant (1993, p. 27).

De même, Winnicott a distingué dans plusieurs travaux la fonction de « *holding* » de celle de « *handling* ». La mère peut manifester une compétence de *holding* (elle tient bien ses enfants, dit-on parfois) sans que cela ne se traduise automatiquement par du *handling*, c'est-à-dire par un soin particulier, qui est là aussi une dimension de l'attention, au sens du *care* cette fois-ci. Il reste essentiel de bien « tenir » matériellement, si l'on veut espérer prendre soin, mais cela ne garantit pas la qualité du *care*.

Le terme de maintien (*holding*) est utilisé ici pour dénoter que l'on porte physiquement l'enfant, mais il désigne aussi tout ce que l'environnement fournit antérieurement au concept de vie commune. En d'autres

1. Psychanalyste, spécialiste des petits groupes et par la suite des enveloppes, dont la peau. Le lien entre petit groupe et enveloppe n'est pas un hasard et c'est pourquoi sa pensée est particulièrement utile dans une approche sociologique.

termes, cette notion de maintien se réfère à une relation spatiale à trois dimensions à laquelle le temps s'ajoute progressivement (Winnicott, 1958, p. 244)¹.

À travers les oppositions d'Anzieu et de Winnicott, c'est aussi la différence que fait Bruno Latour entre intermédiaire et médiation qui se trouve posée. La distinction entre conteneur et contenant relève finalement de la même opposition, celle entre une forme de passivité du conteneur-intermédiaire qui se contente de déplacer les choses ou les énergies sans les affecter (mais qui en est pourtant une condition), et une activité propre au contenant-médiation qui fait traduction, qui transforme, qui devient *agency*. Selon Anzieu, « l'instauration du contenant psychique résulterait d'un double processus : intériorisation de l'enveloppe des soins et de l'enveloppe narrative, fournies par l'entourage ; et attraction exercée sur le psychisme par une forme contenante virtuelle » (p. 33). Double mouvement, donc : intégration/intériorisation fournissant une forme de cadre sécurisant, mais aussi attraction vers, projection hors de soi. En transposant cela dans les termes de l'attachement (Latour, 1996), il apparaît alors qu'attacher, s'attacher, n'est pas aussi passif qu'on peut le penser en français car, en italien, *attacamento* restitue clairement l'étymologie commune avec l'attaque. Le contenant n'est pas seulement une gâterie, une sécurité : il produit un élan. C'est bien ce qui dans

1. Winnicott élaborait ce substrat relationnel double qui rend possible « l'object-presenting », son souci théorique principal, qui se prolonge dans sa théorie de l'objet transitionnel, son approche spécifique du désir. Pour notre part, et pour simplifier, nous incluons dans le contenant à la fois les concepts de *handling* et d'*object-presenting*, puisqu'il s'agira précisément, dans tout événement, de provoquer la focalisation sur un objet présenté comme désirable.

l'événement se manifeste comme *épiphanie* : une prise en charge par une offre qui constitue une demande au-delà de soi, au-delà même de son désir, partagée par d'autres.

Des couplages conteneurs-contenants

Les formes spatiales de la ville-événement peuvent être pensées à l'aide de ces diverses approches. Le stade, en tant que cadre bâti, est un conteneur qui peut plus ou moins bien faire son travail, et, en cela, la distinction entre stade urbain et stade appendice est importante, car le travail de tenure, de « bien tenir », dévolu au stade, sera plus ou moins assisté par la ville environnante ou non, selon qu'il sera aisé de gérer ses accès ou non. C'est le cas au Parc des Princes, où le jeu de fermeture et d'ouverture des différentes rues est réalisé très finement et dans un temps très rapproché en fonction des arrivées des supporters. Il a fallu domestiquer la ville et la rendre compatible avec les flux de supporters, en évacuant les voitures en stationnement dans certaines voies, et ce dès le matin du match. On en fait alors un « conteneur étendu », au prix d'une activité nettement plus complexe que celle qui doit être effectuée dans la zone périphérique du stade de la Beaujoire à Nantes. Mais l'insertion dans la ville permet en revanche d'offrir un accès direct au *handling*, au *care*, car la ville offre beaucoup d'attracteurs, et peut mobiliser l'attention. La ville peut constituer un contenant qui oriente les passions, les suscite, et ne se contente pas seulement de canaliser les corps comme autant de molécules dans un tuyau, à travers la voirie. Venir au Stade de France, ce n'est pas seulement emprunter le métro et le RER B depuis Paris, comme dans un canal qui serait l'extension

de ce conteneur qu'est le stade. C'est aussi profiter des occasions de la ville, de ses attractions, de son public, ce qui fait du déplacement une fête, ou tout au moins un moment exceptionnel, quel que soit le résultat.

Dans tous les cas, plusieurs types d'articulation entre conteneur et contenant se présentent.

Contenant sans conteneur

Un espace libre, non cadré par le bâti ni par des humains chargés de faire service d'ordre, peut suffire à accueillir un contenant lorsqu'une mobilisation collective se produit autour d'un attracteur suffisamment puissant. Les qualités des attracteurs qui vont faire contenant sont alors décisives, et l'on parle de « magnétisme » de leaders, de vedettes ou d'événements particuliers parvenant à orienter tous les corps coprésents dans le même sens, pour leur faire partager la même expérience. Le stade est évidemment très loin de ce cas, et tous les événements que nous étudions ici exploitent à leur façon les propriétés du cadre bâti. Dans quelle mesure les contenants que sont les médias peuvent-ils aussi présenter des qualités de conteneurs ? Les esprits sont orientés ensemble vers certaines informations attractives et forment une opinion publique, mais qu'en est-il de cette dimension plus physique du conteneur ? Serions-nous avec les médias dans la topologie, comme le propose Jacques Levy (1999), pertinente pour les réseaux, sans aucune dimension topographique puisqu'il n'existe aucune contiguïté ? Dit encore plus étrangement, pouvons-nous « habiter un média » ? Jusqu'à peu, la question aurait pu paraître saugrenue, mais avec la connexion permanente rendue possible sur certains réseaux sociaux, et avec les

univers virtuels où les avatars cohabitent et génèrent de la contiguïté, la frontière n'est plus si évidente. Sans doute pourrions-nous bientôt évaluer la qualité des médias selon que l'on peut ou non les habiter ensemble de façon à produire ces différents formats de collectifs que nous avons évoqués. Les mondes virtuels, comme Second Life, vivent déjà sur le principe des événements, car en dehors de ces rendez-vous, il ne s'y passe pas grand-chose. C'est en fait la synchronisation qui devient décisive, plus que l'espace virtuel lui-même. Mais, individuellement, chaque internaute finit par produire son espace propre (avec son Netvibes ou autres « agrégateurs ») qui lui permet d'habiter son Web et d'y retrouver chaque matin ses repères. C'est dans ce sens que nous avons proposé d'appeler « habitèle » ce nouveau conteneur/contenant portable de nos appartenances (Boullier, 1999, 2004), possédant désormais une force équivalente à l'habit, à l'habitat et à l'habitable, force qui tend à se rassembler tout entière dans le téléphone portable.

Conteneurs sans contenant

Plus souvent, dans les villes contemporaines, nous avons l'impression de **conteneurs sans contenant**. Des espaces fonctionnels ont été construits et permettent d'abriter provisoirement des passants, voire même des manants (qui y demeurent), mais aucun soin n'est apporté à leur prise en charge ni à la mobilisation de leur attention commune. Sans doute est-ce la condition des **non-lieux** que décrit Marc Augé (1993), expression que conteste Michel Lussault, pour qui la standardisation ne détruit pas pour autant les propriétés du lieu. Il admet que « de plus en plus d'espaces sont

soumis aux principes d'une grammaire générative marquée par la domination de quelques standards, répétés *ad libitum* dans des contrées de plus en plus nombreuses » (2007, p. 141). Mais cela ne fait pas disparaître l'ancrage spatial toujours unique qui fait le lieu : le non-lieu de Marc Augé n'est pas réductible à un point dans un réseau, même s'il l'est aussi (réseaux des *hubs*, des gares, des hôtels internationaux, etc.). Cette « ville sans qualités » est plus répandue qu'on ne le pense, et l'on continue à la produire toujours plus vaste et toujours plus uniforme dans tous les territoires à l'échelle de la planète. Le cas des *hubs*, des aéroports, est le plus parlant de ce point de vue, et la situation de transit, fonctionnellement abstraite de tout autre statut (sauf de celui de consommateur qui doit frénétiquement profiter du *duty free*), peut produire du conteneur, mais ne produit jamais de contenant.

Pendant, contenant ne veut pas dire « animateur » en personne, attraction qui excite ou polarise. Il est certes question d'âme, comme dans « anima-tion », mais le contenant constitue une attention partagée orientant le public et le tenant. La seule coprésence peut produire ce contenant, à la condition qu'elle soit motivée et orientée, comme c'est le cas d'une manifestation sans aucun leader ni attracteur visible. Mieux, la qualité des lieux peut à elle seule constituer un contenant, de façon exceptionnelle. Prenons d'abord un exemple contraire. Certaines places et certains bâtiments, grâce aux qualités de leur cadre bâti, fonctionnent immédiatement comme conteneurs (et non comme contenant), alors que d'autres places n'y parviennent pas (sites de transit comme la place de la République à Rennes), et ce n'est pas un hasard si la place Saint-Michel à Rennes est préférée à la place voisine, la place Sainte-Anne,

pour faire durer la fête toute la nuit : elle est petite, ovoïde, entourée d'immeubles de taille moyenne plutôt uniforme (trois étages au maximum), formant ainsi un enclos public, enclos pourtant ouvert. Bref, elle contient bien les corps, qui peuvent s'y sentir tenus, retenus, contenus. Mais elle n'offre rien en termes de contenant, de force attractive pour elle-même. Elle n'a pas d'âme, pourrait-on dire, et il faudra une grosse énergie aux fêtards pour créer des attracteurs qui feront tenir l'attention toute la nuit. En revanche, d'autres places urbaines non seulement font bien leur travail de conteneurs, mais deviennent même des contenant, en dehors de toute attraction organisée : le seul fait d'être dans un lieu historique suffit à créer cet effet de contenant, qui va exploiter toutes les ressources de la mémoire pour peupler le lieu des attracteurs qui en font un contenant. Les monuments présents et les traces des événements génèrent ainsi des attracteurs permanents qui vont polariser l'attention, notamment celle des touristes mais, de façon plus diffuse, celle de toute la population, dès lors qu'elle y demeure un moment. La Piazza del Campo, à Sienne, est de ce point de vue un exemple extraordinaire, dont les effets ne s'expliquent pas seulement par l'excellence des qualités de « conteneur de corps » qu'elle propose. Les bâtiments, les événements qui s'y déroulent régulièrement (le Palio), l'histoire qui y affleure partout : tout contribue à produire du contenant durable, sans attracteur ni stimuli délibérés. La place fait ici médiation et non plus seulement intermédiaire, elle nous change de l'intérieur, elle offre une expérience qui nous transforme. Cependant, une réserve doit être apportée, car cet effet permanent de contenant ne produit pas d'événement, ni de collectifs *ad hoc*. Le contenant serait donc une

fonction indépendante des événements et des collectifs, mais sa rareté à l'état « naturel », pourrait-on dire, justifie que l'on cherche à en produire dans la ville de façon volontariste. Et il n'est plus alors nécessaire d'avoir un « esprit des lieux » (notion critiquée par Lussault parlant des lieux de mémoire et du supposé « génie du lieu ») pour parvenir à créer du contenant, car on y apporte tous les ingrédients nécessaires. À condition cependant que ce lieu fasse au moins correctement son travail de conteneur.

Dégénérescence des contenantants

Conteneur et contenant peuvent évoluer dans le temps d'un événement, et les rôles se déplacer. **Un contenant peut se dissoudre en pur conteneur.** C'est le cas ordinaire du lieu d'un événement qui se vide, comme nous le constatons pour le stade. Le stade sans match de foot n'est qu'un pur conteneur (potentiel), ce qui n'est pas rien, mais ne permet pas de comprendre sa vie interne.

Le retour à l'état de conteneur peut être dramatique dans le cas de la dégénérescence des espaces qualifiés ou des institutions qui se sont épuisés ou ont été sabotés, et qui finissent par laisser un goût de cendres : il ne reste que l'enveloppe, tout l'esprit qui a pu exister est parti, et ce ne fut pas au terme d'un retour prévu à la normale mais au terme d'un épuisement, d'une dégénérescence, d'une pathologie, pourrait-on dire. Le retour du contenant au conteneur est alors analogue à la mort, l'âme disparaît, l'enveloppe charnelle apparaît pour ce qu'elle était, un réceptacle matériel qui ne pouvait pas tenir grand-chose à lui tout seul : un ancien stade voué à l'abandon, une place retournée à un état de

terrain vague par manque d'usage ou d'entretien, une église reconvertie en entrepôt, etc. Le corps humain est en quelque sorte lui aussi un conteneur, et il fait preuve d'une vie autonome, il peut survivre (végétativement) même lorsque l'âme semble partie, lorsque le contenant de la personne s'est défait, lorsque le désir l'a déserté. Peut-on en dire autant d'un espace, d'un cadre bâti, qui survit à la disparition de son contenant habituel ? Sans doute, même sans fantôme, même sans mémoire, un espace peut-il continuer à bien faire au moins son travail de conteneur, grâce à des propriétés architecturales et urbaines spécifiques qui vont permettre de le réinvestir. La réhabilitation, qui constitue le leitmotiv des politiques urbaines contemporaines, rencontre sans doute cette limite : la fonction de conteneur du bâtiment réhabilité doit au moins être réalisée correctement. Or, rien n'est moins sûr. C'est ce que dit en creux la politique de démolition initiée en 2000 dans le cadre de la loi Solidarité et Renouvellement Urbains (Donzelot, 2003) : les années 1960 et 1970 ont créé des masses de conteneurs sans qualités, disqualifiés et « disqualifiants ». Si les habitants sont parfois parvenus à y faire naître des contenants, une vraie vie sociale, des attracteurs et des attachements, c'était au prix d'une lutte de tous les jours contre les nuisances provoquées par un mauvais conteneur (que l'on pense seulement à l'acoustique entre les appartements).

Les mauvaises qualités d'un conteneur peuvent en effet toucher par contamination les humains, qui se trouvent alors « empêchés d'habiter ». Nous ne traitons pas ici seulement du logement au sens ordinaire du terme, mais bien aussi de l'occupation collective de l'espace dans le cadre des événements. Jean Gagnepain, après d'autres comme Heidegger, a très bien formalisé

la différence entre « loger » et « habiter » (1994), et nous pouvons les relier directement à cette différence entre conteneur et contenant. « Loger » consiste à produire un conteneur pour les corps, « habiter » émerge d'une focalisation de l'attention qui permet de prendre soin à la fois de soi, du cadre bâti et du collectif. C'est pourquoi l'événement doit finir par produire cet effet d'habitat, parce que l'attracteur produira du contenant pour le collectif provisoire. On peut s'étonner de voir rapprocher les deux notions d'habitat et de contenant, alors que l'une est durable et réalisée par des petits groupes, et l'autre éphémère et propre aux grands collectifs. En réalité, le processus est identique, quelles que soient sa durée et son échelle. Il s'agit dans les deux cas d'appropriation et de marque d'un collectif sur l'espace (la famille et son histoire finissent par faire des collectifs très étendus). L'appropriation suppose la présence, suppose de remplir le lieu par les désirs et les croyances partagées, et l'événement peut contribuer à faire émerger cela, avec l'appui d'un bon conteneur et de bons attracteurs. Le public habite le lieu qui devient contenant, car il est concerné, bien mieux : focalisé, orienté dans une action commune. Mais il est aussi habité par les lieux et par l'événement qui contribuent à l'émergence du contenant. Car le « soi » est réciproque, ou plutôt « transductif », selon le terme de Simondon (1969). Le contenant transforme à la fois le conteneur et les corps qui étaient contenus, en public concerné, concentré, orienté et, réciproquement, c'est leur orientation, leur « concernement », qui définissent ce statut de contenant conféré au lieu. On peut donc considérer que les dimensions de contenant des espaces urbains émergent comme une prolongation de la compétence d'habiter, qui se constitue par couplage d'un

public et d'un cadre bâti, dès lors que certaines qualités sont « **rassemblées** », au sens de Heidegger parlant de la Chose (1958). Ce que produit alors ce couplage, c'est du « contentement », contenant transposé dans le climat partagé par des esprits co-orientés (quand bien même s'agit-il de rage, ou de protestation, car le public a dès lors le sentiment que son travail de rage et de protestation est bien fait).

Contentement et contention

Mais lorsque l'on assiste à la disparition du contentement, le contenant s'effondre. Le conteneur apparaît pour ce qu'il était : un pur dispositif de contention. C'est l'expérience par laquelle passent parfois les supporters qui peuvent, pendant un moment, transformer en « chaudron magique » le cadre bâti extrêmement clos qui leur est assigné, pour générer un contentement qui laisse les autres spectateurs ébahis, et quelque part envieux d'une telle capacité de joie. Mais lorsque le match a été moyen ou nul, qu'aucun souvenir ne peut prolonger cet état de contenant, le conteneur apparaît brutalement comme une « cage à singes ». Il n'est plus à leurs yeux qu'un pur dispositif de contention, qui fait s'effondrer tout contentement et provoque ce que Sloterdijk appelle une « dépression dans la chambre interne », car aucun stress ne peut tendre le désir. Mais c'est alors le dispositif matériel lui-même qui peut devenir le prétexte à la tension, la cible pouvant servir à combattre la dépression, qui est pire que tout pour un supporter. Et, dès lors, on ne peut plus « se contenir » ! La réaction devient violente face à cette contention. C'est ce qui se passait dans les fins de soirée rennaises, lorsque aucun

attracteur suffisant ne permettait de garder un esprit collectif actif, un contenant vivant : les forces de l'ordre se transformaient alors en cible. Alors qu'elles sont censées agir seulement comme conteneurs, simples canalisateurs des corps, elles devenaient la cible qui reconstitue un attracteur fort et qui peut reconstituer du contenant, ce qui suffit aux participants pour contrer la dépression.

En insistant sur la différence que fait un contenant, parce qu'il fait médiation en mettant en mouvement les collectifs coprésents, en les « tendant vers », nous ne voulons en aucun cas dévaloriser les fonctions de pur conteneur. Car l'état de « foule sans qualités » est bien plus difficile à traiter que celui de collectifs mobilisés autour d'objectifs précis (match de foot, manifestation, spectacle, qui font contenant). Traiter les espaces et les flux pour les rendre vivables doit de toute façon être fait en l'absence de tout contenant, comme on le voit dans les transports en commun et les gares¹. Les débats ont lieu au sein des opérateurs de transport, comme à la RATP, entre ceux qui veulent produire du contenant – car c'est la condition pour que le conteneur fonctionne correctement (avec animations, commerces, etc.) – et ceux qui pensent que produire du contenant va compliquer inutilement la tâche alors qu'il est avant tout question d'assurer la sécurité. La fonction de sécurité est alors épurée en gestion des flux des corps. C'est aussi toute l'inquiétude des autorités face aux apéros géants, qui ne semblent fournir aucun contenant, comme les soirées sur les places lors des Transmusicales. De plus, le grand nombre recherché nécessite d'occuper des places

1. Cf. nos travaux avec Isaac Joseph : *Gare du Nord, mode d'emploi*, 1994.

très vastes, qui sont en réalité souvent des espaces de transit. On craint alors que les qualités insuffisantes du conteneur ne parviennent pas à faire contention, dans la mesure où le contentement (l'apéro) paraît si improbable et si étrange à qui n'y participe pas.

Des conteneurs peuvent se transformer en contenant, comme dans tous les événements réussis : cela suppose, le plus souvent, l'intervention de professionnels. Le travail de l'organisateur d'événements consiste vraiment à produire ce contenant, ou tout au moins à créer les conditions pour qu'il émerge, car l'opération n'est jamais garantie. Cet « art de faire faire l'expérience de l'espace habité ensemble » est très incertain et provisoire dans le cas des événements. Mais cela devrait aussi permettre de repenser ce qui peut faire « âme durable » dans les villes, ce qui permettrait à une ville de devenir durablement un contenant, et non seulement un conteneur pour les fonctions abstraites de logement, de transit, d'échange et de production. On serait bien avisé d'y penser lorsque l'on parle de « développement durable », en oubliant allègrement que le « moral des troupes » est essentiel à l'affaire, à la mobilisation, à la participation. Or, rien n'est plus difficile que de faire contenant durablement à l'échelle d'une ville : on peut le faire lors d'un événement, on peut le faire dans certains lieux, mais faire tenir une ville dans une climatisation partagée mobilisant des « mythologies immersives », comme le dit Sloterdijk, constitue un art rarement présenté dans les manuels des managers, qui en vérité ignorent ce dont il s'agit, même lorsqu'ils ont lu quelques recettes de *storytelling* en passant.

Résumé

Nous pouvons donc résumer les différences et les relations entre conteneur et contenant de la façon suivante :

- **le conteneur** est une forme matérielle spatialisée (topographique) permettant de circonscrire des entités physiques « dispersables », atomisées, dans un même espace, espace qui tend à se clore. Lorsqu'il se limite à cette opération, le conteneur produit de la **contention**, qui n'a d'autre ressort que la contrainte physique réalisée par les dispositifs techniques (ou leurs prolongements humains – les forces de l'ordre). On peut dire alors que les êtres sont tenus (*holding*) mais non contenus (*handling*), qu'ils sont dedans, mais qu'ils ne sont pas à l'intérieur, c'est-à-dire qu'ils ne font pas l'expérience d'un intérieur, qu'ils logent (dans l'espace de l'autre), mais qu'ils n'habitent pas. Le conteneur sera décisif pour contenir les « mouvements de foule », qui pourront être modélisés par les spécialistes de l'éthologie ou des systèmes complexes. (Moussaïd et al, 2010) ;
- **le contenant** est une polarisation interne à ces entités qui peuplent un conteneur, polarisation orientant leur attention et leur énergie, polarisation pré-arrangée ou non, mais qui, dans tous les cas, modifie l'état collectif des atomes corporels pour en faire un public immergé dans une mythologie dépassant toujours le moment donné. Lorsque le contenant fait bien son travail, il produit du **contentement**, qui, en retour, générera des attentes comme potentiel. C'est pourquoi le contenant n'est pas une contention, mais un rattachement à des références au-delà de l'espace physique, ce qui rend paradoxalement plus aisé le

travail du conteneur, puisqu'à ce moment les entités présentes habitent (s'approprient), sont habitées, et **prennent soin** d'elles-mêmes et de leur cadre. Le contenant s'appuiera sur des « mouvements d'opinion » qui forment des publics fantômes, qui peuvent être étudiés par les théories de l'influence et les média studies.

Un cas de contenant fort : les Transmusicales

Les Transmusicales sont remarquables de professionnalisme, mais ce terme est réducteur pour comprendre comment les organisateurs-fondateurs (et ce double statut est important) ont su transformer un conteneur de médiocre qualité (le Parc des Expositions) en contenant, après avoir fait de même avec deux autres lieux, la salle de la Cité et le Liberté (qui, dans les deux cas, leur ont posé des problèmes de conteneurs très importants). Il est certain que leur capacité à générer des attracteurs grâce aux groupes et au rythme des concerts, c'est-à-dire grâce à ce travail de la programmation, garantit l'émergence d'un contenant. Mais leur travail de production d'un contenant doit être relié à deux dimensions :

1/ Les organisateurs des Transmusicales ont su faire un travail de reprise du conteneur pour lui donner des qualités nouvelles (couleurs, espaces de transition, bars et autres espaces). L'espace de concert reste globalement un conteneur de faible qualité, compensé par la puissance d'attraction de la programmation artistique qui va faire contenant. On peut cependant faire l'hypothèse que l'absence de requalification des points d'accès des bus, situés qui plus est place de la République, incapable de générer du conteneur de qualité car trop

marquée par le transit, constitue le point faible en termes de qualité du conteneur et donc d'incapacité à faire émerger un contenant. Le bus comme conteneur peut fonctionner si la capacité de l'organisateur du transport à contenir le public grâce à une qualité de service est manifeste. Lorsque les conditions se dégradent à tel point que les voyageurs sont traités comme de la « purée » (terme entendu chez un opérateur de transport pour étudier le dimensionnement des couloirs), l'offre se résume à de la contention, alors que l'attente du quasi-public est orientée vers le contentement.

2/ Le contenant est certes constitué par la programmation artistique elle-même, mais aussi par l'image symbolique de Béatrice Macé et Jean-Louis Brossard, les fondateurs et organisateurs du festival, capables de faire du *handling*, et non seulement du *business*, ce qui revient à porter la critique sur la marchandisation qui, elle, ne serait pas un contenant de qualité. En réalité, la relation entre contenant et marchandise est plus complexe. Car une relation à une marque constitue un contenant extrêmement puissant qui dépasse la marchandisation. C'est précisément lorsqu'on la traite de façon instrumentale qu'elle apparaît comme un pur conteneur, fonctionnel et non mythique, et, de ce fait, aisément « disqualifiable ».

Dans ces conditions, le mythe des Transmusicales, le *storytelling* qui en est fait et qui est transmis comme un héritage, constitue un contenant psychique puissant (notamment avec son effet transgénérationnel). Et le vocable Trans est absolument parfait pour générer tous ces effets, y compris ceux des « transports » en commun de tout type.

Par opposition, l'image que l'on donne des raves leur dénie toute compétence dans la construction de contenant, alors que les raves, organisés sur des modes

atypiques, mais tout de même organisés, travaillent sans cesse à produire leur contenant, à maintenir eux aussi une tradition, en constituant d'ailleurs ce conteneur de qualité qu'est le cercle produit par la disposition des *sound systems*. Mais ce travail ne suffit pas et la manifestation des ravers à Rennes, en 2008, conduite avec une discipline surréelle, n'est en réalité qu'une tentative pour reconstituer un contenant, proche des procédés institutionnels classiques, gardant un côté rebelle particulièrement « assagi », car calqué sur les modèles de contenants que sont les manifestations revendicatives. Il n'existe d'ailleurs qu'un répertoire limité de contenants, de même qu'il n'existe qu'un répertoire des formes de conteneurs limitées par la topographie.

La manifestation, elle, est un type de contenant qui possède ses codes, codes devant être respectés, sous peine de générer des débordements. Les débordements sont l'antithèse du cadrage, et le signe d'une forme d'échec du contenant, mais ils manifestent en même temps son existence. Il n'existe de débordements que là où il y a un contenant. Lorsqu'il n'existe que du conteneur, les débordements que l'on peut observer sont en vérité organisés pour produire des attracteurs et refaire du contenant. L'appel à la police et aux pompiers fait partie de ce processus : en l'absence d'attracteurs, il vaut mieux provoquer la contention, pour y trouver un certain contentement dans l'opposition. On fait apparaître qu'il existe quand même quelque part un « métacontenant », qui est l'autorité de l'État et la loi (que l'on ne voit pas, mais que l'on a de toute façon intériorisées, il s'agit d'une évidence naturelle supposée, il y a toujours déjà de l'État et donc de la police comme limite quelque part). On peut dès lors provoquer des débordements, puisqu'il y a désormais un contenant (l'opposition à la

police) que l'on va déqualifier comme un pur conteneur (qui ne fait que de la contention), alors qu'auparavant, face à l'absence de contenant, il ne pouvait y avoir aucun contentement, puisque le désir errait. C'est en ce sens que les forces de police ont très bien compris la mécanique et la demande du public, et ne veulent plus servir de contenant de « substitution », pourrait-on dire. Or, à une époque, Rennes était connue pour offrir de façon garantie un contenant de substitution, celui des forces de l'ordre toujours prêtes à riposter les jeudis soirs. Cette politique fonctionnait en couple parfait avec une recherche de contenant, quitte à ce qu'il soit fait de contention, et cela suffisait à provoquer du contentement. D'où l'intelligence de l'opération dite « Dazibao », les jeudis soirs à Rennes, pour créer des attracteurs se transformant en contenants, sous forme d'activités nocturnes variées dans des lieux éclatés exceptionnellement ouverts la nuit. Mais, avec le temps, l'opération apparaît comme un artefact, et se réduit à un statut de conteneur, incapable de mobiliser attention et attente de façon reliée, mais seulement d'occuper le temps, ce qui finit par faire revenir l'ennui. Dazibao n'est pas une opération de programmation comme peuvent l'être les Transmusicales, et ne possède pas leur force mythologique. De ce fait, il lui faudra trouver un second souffle. C'est pourquoi les tentatives de débordement comme les apéros géants renaissent constamment, pour sortir de la programmation des attentes, de la réduction forcée au statut de public (par définition sage, adhérent à la prise en charge). Raves, jeudis soirs rennais et apéros géants signalent à chaque fois le même épuisement des offres dites « culturelles ». L'être ensemble prétend alors révéler la puissance du collectif assemblé sans autre attracteur que lui-même. Mais en l'absence de contenants, et sans conteneurs capables

au moins de contenir (car les places doivent être vastes), il faut s'équiper de la garantie pour faire advenir un état mental nouveau : l'alcool. Apparaît alors en pleine lumière ce que toutes les offres événementielles les plus habiles et les mieux attentionnées n'ont pu combler : une attente d'épiphanie, l'espoir d'un autre état collectif qui en finisse avec l'ennui, ennui généré aussi par les événements eux-mêmes et par leur saturation. Ce vide-là est un précieux ressort qui se recrée sans cesse : un contenant ne serait-il alors rien d'autre qu'un substitut provisoire à cette expérience insupportable du vide ?



La relation conteneur/contenant est donc évolutive, mais elle est toujours couplage plus ou moins réussi. Selon la qualité de ce couplage, nous parvenons à nous sentir « à l'intérieur de », et donc à habiter, et non plus seulement à loger. La « matérialité » du conteneur ne tient guère longtemps si elle n'est pas couplée à « l'énoncé » du contenant, ce qui permet de retrouver ici la généalogie du « dispositif » selon Michel Foucault. Les modes d'appui, d'étayage de l'un sur l'autre sont très variables, comme leurs évolutions, et rien n'est *a priori* garanti, ce qui crée une grande incertitude pour les professionnels, organisateurs ou responsables de la sécurité. Anzieu précise que « la relation contenant-contenu est affectée de deux illusions : celle d'un contenu sans contenant (cf. la colombe évoquée par Kant qui s'imagine qu'elle volerait plus vite sans la résistance de l'air qui la soutient) ; celle d'un contenant sans contenu (ensemble vide) » (1993, p. 33). Cette colombe correspond bien au moderne qui « prétend n'avoir jamais été à l'intérieur », comme le définit Sloterdijk.

Conclusion

Gouverner les passions, climatiser la ville

Les services de communication des villes et le marketing territorial ont comme objectif déclaré la promotion de leur ville dans un contexte de concurrence urbaine (supposée, car il s'agit d'un marché aux propriétés bien étranges). Mais les événements qu'ils programment ou soutiennent vont bien au-delà de cette opération de promotion, car ils créent un rythme interne à la vie urbaine, qui dépasse de loin leurs frontières et leurs compétences propres. Cette pulsation ne dépend pas uniquement de ces événements, et toute une part est régie par les alternances domicile/travail, les rythmes scolaires et commerciaux, ainsi que par les changements de saison. Mais ces pics d'attention générés à intervalles réguliers brisent les habitudes, tout en produisant une attente convenue. Une ville où il se passe toujours quelque chose prospère sur le stress qu'elle procure à ses habitants et à ses visiteurs ; une ville tranquille vit sur la garantie d'une stabilité des émotions, que certains considéreront vite comme de l'ennui. Cette pulsation met en mouvement et crée des déplacements qui débordent largement la ville et les compétences de transport pré-arrangées, mais elle met également en mouvement à travers le débordement des

émotions qu'elle organise ou qu'elle promet. Passer de la réserve que les urbains ont appris à manifester à la liesse ne se fait pas sans risques. Le savoir-faire des professionnels des événements et des services de sécurité permet souvent de penser que la maîtrise des énergies que l'on a déclenchées reste possible. Mais tout événement est par nature un débordement, une anticipation du débordement, débordement que l'on a pourtant programmé, mais sous une forme de programme paradoxal, puisqu'il doit anticiper son propre démenti et faire preuve d'une grande capacité de révision.

Car la prétention à gouverner les passions ne dépend pas d'un simple savoir-faire communicationnel ou managérial. On touche ici à ce qui émeut, à ce qui permet à la vie de circuler entre habitants, à ce qui fabrique la ville comme climat partagé. Les stratégies prudentes qui voudraient tout contrôler, qui jouent ainsi sur une forme d'événements traditionnels et qui ont leurs publics fidèles, peuvent certes y parvenir, mais au prix d'une discipline qui finit par générer l'ennui, quand ce n'est pas la révolte et la décharge des émotions. Cette stratégie de fidélisation joue sur les habitudes et sur la composante « durée » de l'attention (Boullier, 2009). Les stratégies visant à saturer l'attention en multipliant les occasions d'excitation de tout type, craignant plus que tout le vide de la programmation, risquent de leur côté de produire ces effets de saturation cognitive bien connus, qui rendent quasiment tout équivalent. C'est alors la stratégie de l'alerte permanente qui est celle qu'imposent les médias en jouant sur la composante « intensité » de l'attention. Mais dans les deux cas, ces risques sont accrus par les attentes qui ont été créées, qui sont toujours une forme de stress, et qui peuvent se transformer en émotions fortes lorsque le différentiel

avec la gâterie proposée se révèle trop important. Ces émotions sont la matière première de l'imitation, ce qui circule et génère des mouvements de foule comme des mouvements d'opinion. Aucun événement ne peut prétendre avoir atteint son but s'il n'a pas à un moment donné généré ces émotions hautement contagieuses. Mais alors, celui qui peut prétendre les gouverner doit accepter de se réconcilier avec les foules et avec les passions, et non plus les rejeter ni les mépriser comme la tradition politique de la raison républicaine a pu le faire, ni les manager ni les piloter comme la prétention managériale moderniste pourrait inciter à le faire dans une démocratie d'opinion. Cette réconciliation ne se fait qu'au prix de sa propre mise en danger et de l'acceptation d'être affecté, d'être à l'intérieur de ce qui circule entre ces entités improbables que sont les quasi-foules et les quasi-publics. Tout le traitement technique du cadre bâti pourrait alors prendre appui sur ces expériences collectives, et se démarquer nettement des investissements massivement sécuritaires qui caractérisent l'urbanisme contemporain.

L'OUTRE-VILLE

C'est pourquoi les apéros géants de Facebook ne sont pas des épiphénomènes, mais l'annonce de possibles encore balbutiants. Ils sont une offre qu'un collectif se fait à lui-même, sous les formats certes très conventionnels de l'apéro d'un côté et du record de masse de l'autre. En cela, ils tentent de rattacher deux mondes oubliés dans l'offre professionnelle d'événements : celui de la tradition des rassemblements conviviaux, l'apéro, et celui des univers virtuels des réseaux sociaux.

L'apéro entre amis ou entre voisins n'engage pas excessivement, à la différence d'un dîner : on peut rester dehors pour un apéro, dans cet entre-deux privé/public de bon aloi. Et surtout on s'auto-organise, entre soi, pour faire son petit événement local qui sort de la routine. Or, ce monde de la tradition semble avoir disparu, les voisins que nous sommes tous doivent avoir leur fête officielle pour prendre des initiatives de rapprochement et, plus encore, il nous faut des professionnels de l'événement sachant nous faire désirer participer à un moment (toujours unique et toujours inoubliable, bien sûr). Annoncer un apéro (même géant), c'est annoncer la modestie de l'offre et l'absence d'attracteurs puissants, ce qui valorise au contraire une tradition auto-organisatrice du voisinage. Mais comme la contamination du marketing territorial et des audiences des médias – y compris de ceux que l'on dit sociaux sur le Web – pousse toujours à l'exploit, à la démesure, pour attirer l'attention, il faut s'obliger à faire de l'événement grâce au « record », qui rappelle autant le Guinness Books que le Téléthon, beaucoup plus acceptable.

Mais cette nostalgie d'un monde qui a disparu, celui de la tradition de la sociabilité urbaine, au profit du modernisme de l'offre d'événement, se double d'une révélation de ce qui advient, des possibles portés par la culture des réseaux numériques. Le couplage des médias et des événements constituait certes l'attente, qui fait l'événement. Mais lorsque les réseaux sociaux prennent l'initiative de lancer ces appels à descendre dans la rue (et les apéros ne sont de ce point de vue qu'une nouvelle version qui succède aux *freeze parties* ou aux *hugs parties*), ils indiquent bien que cette opinion a trouvé des leviers et des canaux d'action qui

débordent entièrement les médiateurs. Investissement minimal pour effet de contagion maximal, et surtout basculement des effets réseaux bien connus dans les mondes numériques vers la ville bien réelle. Il apparaît alors publiquement que cette connexion permanente qui fait notre quotidien individuel n'est pas si virtuelle que l'on veut bien le dire, ou alors qu'elle l'est mais au sens de porteuse de potentiels qui peuvent se manifester IRL, « in real life ». La coupure supposée entre ces mondes n'est plus si garantie.

Bien mieux : on peut se demander si la ville n'est pas plus présente désormais dans ces réseaux sociaux que dans les rues et les places de la ville réelle. En vérité, c'était déjà le cas, et Tarde avait entièrement raison – mais un peu tôt – de vanter l'âge des publics, de ces cerveaux en relation à distance. La ville-opinion existait déjà, la ville-conversation bruissait déjà dans ses cafés, ses arrêts de bus ou près de ses machines à café. Mais rien ne nous permettait de la suivre à la trace, et encore moins de la voir aussi rapidement basculer dans la réalité, sous forme de rassemblements de masse. Car c'est bien la conversation, cette science sociale par excellence, qui faisait déjà les événements. Mais les médiations étaient longues, et l'on pouvait croire que c'était la qualité de l'offre qui faisait tout. Or, les apéros géants annoncent que l'on peut convertir des milliers de petites conversations si locales et si virtuelles en manifestation de masse, dans l'espace de la ville lui-même, et cela en quelques instants et sans médiateur. C'est une outre-ville qui émerge, un continent qui était là mais qui n'était pas équipé pour devenir aussi efficace et visible. Toute politique de climatisation des villes doit désormais prendre en compte cette outre-ville, qui peut déborder à tout moment de ses

réseaux virtuels, et qui constitue le tissu quotidien du climat d'une ville et de sa réputation. Toute la vision du territoire et de son gouvernement mérite dès lors d'être repensée (Boullier, 2009), d'autant plus que rien n'empêchera de passer du traditionnel apéro au réseau politique actif comme on l'a vu en Iran en 2009.

POUR UNE SOCIOLOGIE COSMOPOLITIQUE

Mais ce ne sont pas seulement les gouvernants qui voient leur vision de leur chère ville déstabilisée. Les sociologues aussi doivent réviser leurs classiques, eux qui ont équipé pendant un siècle ces mêmes gouvernements avec les évidences des catégories explicatives de « la société ». Comme le lecteur aura pu l'observer, aucune référence à des catégories socio-démographiques très durkheimiennes n'a été utilisée ici, et les catégories plus tardiennes de foules et de publics ont été revisitées. Notre objet nous l'imposait certes, puisqu'il s'agissait de comprendre des moments rares, où l'état d'un collectif peut basculer et ne peut être *a priori* rabattu sur des cadres de pensée préétablis. Mais on pourrait nous reprocher à juste titre de déboucher sur des approches impressionnistes non documentées ne pouvant en aucun cas permettre la discussion sur pièces. Pourtant, nous avons veillé à raconter des histoires (très sélectives par rapport à toutes celles recueillies), et surtout à suivre la constitution de ces événements à travers des traces. Cette place de choix réservée aux objets, dans la lignée des travaux de Callon et de Latour, s'est ici transformée en attention à des vecteurs de circulation (une odeur), à des formats de

disposition des publics (un marché n'est pas un défilé), ou encore aux propriétés techniques des conteneurs, car tout cela nous était aussi imposé par l'attention à ce qui fait la ville. « La société » est tout autant présente dans ces marques que dans les déclarations des sondés ou dans les statistiques de l'habitat. Elle laisse des traces qui ne nous obligent pas à retomber toujours sur des individus, mais qui permettent de percevoir les modes d'existence des collectifs. Il nous faudrait continuer à en faire l'inventaire beaucoup plus méthodiquement car, par exemple, les répertoires des conteneurs et des contenantants ne sont pas infinis. Et c'est à cette condition que nous pourrions alors suivre à la trace la circulation des croyances et des désirs, comme dit Tarde, des opinions et des émotions.

La ville qui se constitue dans les événements produit trois opérations que nous voulons rappeler ici :

- 1) elle synchronise et assimile des publics hétérogènes pour progressivement les faire exister ensemble ;
- 2) elle rassemble et répartit spatialement pour composer une cohabitation vivable ;
- 3) elle trie les propriétés pertinentes des publics pour pouvoir en prendre soin sur un mode identique.

Nous y avons repéré ainsi respectivement la marque des processus d'assimilation des étrangers, de ségrégation spatiale et de représentation démocratique, processus fondamentaux constituant diverses dimensions de l'être ensemble. Processus qui tous font passer des collectifs d'un état à un autre, organisent une épiphanie, et doivent révéler les propriétés d'un collectif. Mais processus qui ne se produisent qu'à travers une succession de médiations parfois infimes, de circulations entre les êtres et les objets qui font sociation, et qui peuvent

prendre des trajectoires différentes à tout moment, à cause d'une hésitation, d'un *kairos* que l'on n'a pas su saisir, comme c'est le cas le plus souvent. Il serait nécessaire de suivre à la trace tous les indicateurs de ces compositions, de disposer d'outils de mesure de ces micro-changements qui, par agrégation, font ces événements. C'est ce que permettent de faire toutes les traces laissées par le numérique. Mais les catégories de calcul et de suivi de ces circulations doivent constituer un socle pour toute investigation sur des terrains plus épineux, comme ceux que nous avons traités ici. Nous avons ici combiné en permanence les principes suivants, qui pourront servir de guides au-delà de l'étude des événements :

- une analyse des **héritages**, à travers des **degrés d'irréversibilité** (du cadre bâti mais aussi des collectifs qui ont basculé), qui traite cette dimension temporelle des événements ;
- une analyse des **voisinages**, à travers des **degrés d'immunité** (produits par les proximités entre populations, par les influences exercées par les signes des émotions visibles par les autres et rendus ainsi contagieux) qui traite la dimension spatiale des événements ;
- une analyse des **arbitrages**, à travers des **degrés de désirabilité** (des événements mais aussi des publics que l'on sélectionne, des attracteurs qui focalisent l'attention) qui traite la dimension désirante des événements.

Bibliographie

- Amphoux P., Thibaud J.-P., Chelkoff G., *Ambiances en débats*, Bernin, Éditions À la croisée, 2003.
- Anzieu D. Collectif, *Les Enveloppes psychiques*, Paris, Dunod, 2003.
- Anzieu D., *Les Contenants de pensée*, Paris, Dunod, 1993.
- Arendt H., *Le Système totalitaire*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1972.
- Augé M., *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la sur-modernité*, Paris, Senil, 1993.
- Bateson G., *Vers une écologie de l'esprit*, 2 t., Paris, Senil, 1972.
- Bessy C., Chateauraynaud F., *Experts et faussaires. Une sociologie de la perception*, Paris, Métailié, 1995.
- Blumer H., « Public Opinion and Public Opinion Polling », *American Sociological Review*, 13 : 542-9, 1948.
- Bodin D., *Le Hooliganisme*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2003.
- Boltanski L., Thévenot L., *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1991.
- Bosc Olivier, *La Foule criminelle. Politique et criminologie dans l'Europe du tournant du XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2007.
- Boullier D., « Le client du poste téléphonique : archéologie des êtres médiatiques », in *Mélanges pour Michel Callon*, références, Paris : Presses de l'École des Mines, 2010.
- « Au-delà des territoires numériques en dix thèses », in F. Rowe (dir.), *Sociétés de la connaissance et prospective*

- *Hommes, organisations et territoires*, Nantes, Université de Nantes et Conseil général, 2009.
- Boullier D., Chevrier S., « L'urgence domestiquée : comptes rendus et équipement distribué chez les sapeurs-pompiers », in Colloque de Cerisy (E. Ascher et F. Godard coordonnateurs), *Modernité, la nouvelle carte du temps*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2003, p. 193-204.
- Boullier D., Chevrier S., *Les Sapeurs-pompiers : des soldats du feu aux techniciens du risque*, Paris, PUF, 2000.
- Boullier D., « Passions politiques », *Cosmopolitiques*, n° 2 (Cette violence qui nous tient), 2002, p. 116-132.
- « La vidéosurveillance à la RATP : un maillon controversé de la chaîne de production de sécurité », *Les Cahiers de la sécurité intérieure*, 1995, n° 21, 3^e trimestre 1995.
- « Les Guardian Angels aux États-Unis », 1986, *Annales de la Recherche Urbaine*, juillet 1986, n° 31, p. 125-136.
- « Portables en tous genres et prises sur le monde », *Consommation et société*, 2004, n° 4.
- « Les Industries de l'attention : au-delà de la fidélisation et de l'opinion », *Réseaux*, 2009, n° 154.
- « Choses du public et choses du politique. Pour une anthropologie des inouïs », in M. Carrel, C. Neveu et J. Ion (dir.), *Les Intermittences de la démocratie. Formes d'action et visibilité citoyenne dans la ville*, Paris, L'Harmattan, (sém. Plan urbain, 2006), 2009.
- *Derrière chez moi... l'intérêt général*, Paris, Textuel, coll. « Le Génie associatif », 2001.
- *L'Urbanité numérique. Essai sur la troisième ville en 2100*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- « "Information" et "réseau", ou comment s'en débarrasser pour penser les PCD ? », 2000, *Colloque international sur les pratiques collectives distribuées (PCD) sur Internet*, Paris, LIMSI, septembre 2000, <http://archives.limsi.fr/WkG/PCD2000/textes/boullier.html>
- *Connecter n'est pas instituer. Nouvelles technologies de communication et autres dispositifs pousse-au-jour*, Rennes, LARES, 1988.

- Bromberger C., *Le Match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1995.
- Butsch R., *The Citizen Audience, Crowds, Publics and Individuals*, New York and London, Routledge, 2008.
- Calabresi F., Ratti C., « *Real time Rome* », *Networks and Communication Studies*, vol. 20, n° 3-4, 2006 (pp. 247-258).
- Cefai Daniel, *Pourquoi se mobilise-t-on ?*, Paris : Ed. La Découverte-Mauss, 2007, 730 p.
- Champagne P., *Faire l'opinion, le nouveau jeu politique*, Paris, Minuit, 1990.
- Certeau (de) M., *L'Invention du quotidien*, 1. Arts de faire, Paris, UGE (10/18), 1980, p. 58.
- Chevrier S., Juguet S. (2004), *J-12 Les Championnats du monde d'athlétisme Paris-Saint-Denis 2003*, Paris, LARES – Enigmatek Éditions/RATP.
- Dagnaud M., *La Teuf. Essai sur le désordre des générations*, Paris, Senil, 2008.
- Despret V., *Ces émotions qui nous fabriquent. Ethnopsychologie des émotions*, Paris, Senil, 1999.
- Dewey J., *Le Public et ses problèmes*, Paris, Farrago, Publications de l'Université de Pau (première édition : 1932), 2003.
- Donzelot J., *Faire société. La politique de la ville aux États-Unis et en France*, Paris, Senil, 2003.
- Farkas, I. D. Helbing, T. Vicsek, *Mexican waves in an excitable medium*, *Nature* 419, 131-132 (2002).
- Favre P., *La Manifestation*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1990.
- Fillieule O., Tartakowsky D., *La Manifestation*, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2008.
- Fillieule O., *Stratégies de la rue. Les manifestations en France*, Paris, Presses FNSP, 1997.
- Fournier L., Crozat D., Bernié-Boissard C., Chastagner C. (dir.), *La Fête au présent. Mutations des fêtes au sein des loisirs*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- Foucault M., *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1966.

- Gagnepain J., *Leçons d'introduction à la théorie de la médiation, Anthro-ologiques* n° 5, Louvain-la-Neuve, Peeters, collection « BCILL », 1994.
- Goffman E., *Behavior in Public Spaces. Notes on the Social Organization of Gatherings*, New York, The Free Press of Glencoe, 1963.
- *Frame Analysis, An Essay on the Organization of Experience*, Harmondsworth, Penguin Books, 1974.
- Hennerz U., *Explorer la ville*, Paris, Minuit, 1983.
- Heidegger M., « La chose », in *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958.
- Hirschman A., *Les Passions et les Intérêts*, Paris, PUF, 1977.
- Hutchins E., *Cognition in the Wild*, Cambridge, The MIT Press, 1995.
- Jonsson S., « The Invention of Masses : The Crowd in French Culture from the Revolution to the Commune », in Jeffrey T. Schnapp and Matthew Tiewes (eds), *Crowds*, Stanford, Stanford University Press, 2006.
- Joseph I., Boullier D. et al., *Gare du Nord, Mode d'emploi*, Paris, Plan Urbain-RATP/SNCF, 1994.
- Joseph I., *Le Passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public*, Paris, Librairie des Méridiens, 1985.
- Julliard J., *La Reine du monde. Essai sur la démocratie d'opinion*, Paris, Flammarion, 2008.
- Latour B. et Hermant E., *Paris, ville invisible*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2002.
- Latour B., « Le “topofil” de Boa Vista ou la référence scientifique », in *La Clef de Berlin et autres leçons d'un amateur de science*, Paris, La Découverte, 1993.
- « Les Vues de l'esprit. Une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques », *Culture technique*, 1985, n° 14.
 - *Changer de société. Refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte, 2006.
 - *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1996.
 - *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La Découverte, 1999.

- Le Bon G., *Psychologie des foules*, Paris, Alcan, 1895.
- Lessig L., *Code and other laws in cyberspace*, 1999, New York, Basic Books, 1999.
- Levy J., *Le Travail géographique*, Paris, Belin, 1999.
- Lippmann Walter, *The Phantom Public*, New York: Simon & Schuster, 1927.
- Livet P., *Émotions et rationalité morale*, Paris, PUF, 2002.
- Livet P., Thévenot L., « Les catégories de l'action collective », in A. Orléan (dir.), *Analyse économique des conventions*, Paris, PUF, 1994.
- Lussault M., *L'Homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, Paris, Senil, 2007.
- Lynch K., *L'Image de la cité*, Paris, Dunod, 1971.
- McLuhan M., *Pour comprendre les médias*, Paris, Mame, 1968.
- Mariot N., *Bains de foules. Les voyages présidentiels en province. 1888-2002*, Paris, Belin, 2006.
- Mayer N., « Le temps des manifestations », *Revue européenne de sciences sociales*, 42 (129), 2004, p. 219-224.
- Monjardet D., *Ce que fait la police. Sociologie de la force publique*, Paris, La Découverte, 1995.
- Moreau C., Sauvage A., *La Fête et les Jeunes. Espaces publics incertains*, Rennes, Éditions Apogée, 2006.
- Moussaïd M., N. Perozo, S. Garnier, D. Helbing, and G. Theraulaz, *The walking behaviour of pedestrian social groups and its impact on crowd dynamics*, PLoS ONE, 2010, 5(4):e10047.
- Nahoum-Grappe V., *Vertige de l'ivresse. Alcool et lien social*, Paris, Éditions Descartes et C^{ie}, 2010.
- Nathan T., *L'Influence qui guérit*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1994.
- Orléan A., *Le Pouvoir de la finance*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1999.
- Park R. E., *La Foule et le Public*, Lyon, Parangon, (première édition : 1903), 2007.
- Picon Antoine, « Ville numérique, ville événement », Flux n° 78 oct.-déc. 2009 pp. 17-23.
- Pigarre P., Stengers I., *La Sorcellerie capitaliste*, Paris, La Découverte, 2005.

- Reynié D., « Gabriel Tarde, théoricien de l'opinion », introduction à la réédition de *L'Opinion et la Foule*, Paris, PUF, 1989, p. 7-28.
- Reynié D. « Le public ou la foule ? L'opposition Tarde/Le Bon », in L. Sfez (dir.), *Dictionnaire critique de la communication*, tome II, p. 1680-1686, Paris, PUF, 1993.
- Ribot T., *Psychologie de l'attention*, Paris, Alcan, 1889.
- Rifkin J., *L'Âge de l'accès. La révolution de la nouvelle économie*, Paris, La Découverte, 2000.
- Salmon Storytelling
- Schutz A., *Le Chercheur et le Quotidien*, Paris, Méridiens-Kliencksieck, 1987.
- Serres M., « Ceremony », in Jeffrey T. Schnapp and Matthew Tiews (eds), *Crowds*, Standford, Stanford University Press, 2006.
- Simmel G., *Études sur les formes de la socialisation*, Paris, PUF, 2000.
- Simondon G., *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier-Montaigne, 1969.
- Sloterdijk P., *Sphères I – Bulles*, Paris, Maren Sell Éditeurs, 2002.
- *Le Palais de cristal. À l'intérieur du capitalisme planétaire*, Paris, Maren Sell Éditeurs, 2006.
- *Sphères III – Écumes*, Paris, Maren Sell Éditeurs, 2005.
- Stengers, Isabelle, *Cosmopolitiques*, Paris : La Découverte/ Les empêcheurs de penser en rond, 1996-1997 (7 tomes)
- Strauss A., Fagerhaugh S., Suczek B., Wiener C., *Social Organization of Medical Work*, Chicago, University of Chicago Press, 1985.
- Strauss A., *La Trame de la négociation*, Paris, L'Harmattan, 1992.
- Tarde G., *Les Lois de l'imitation*, 1890, Paris, Alcan. Réédition Paris, Seuil, coll. « Les empêcheurs de penser en rond », 2001.
- *L'Opinion et la Foule*, 1901, Paris, Alcan. Réédition Paris, PUF, coll. « Recherches politiques », 1989, p. 184.
- Thévenot L., *L'Action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris, La Découverte, 2006.

Bibliographie

145



Virilio Paul,

Winnicott D.W., *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1976.

Wirth L., « Urbanism as a Way of Life », *American Journal of Sociology*, 1938, n° 44.

Table des matières

Introduction. – <i>L'événement est un débordement</i>	1
<i>De la réserve à l'invasion</i>	1
<i>Ce que n'est pas un événement</i>	3
<i>Le cadrage-débordement du bâti</i>	8
<i>Maintenir l'ordre ou prendre soin ?</i>	10
<i>Du moment à l'attente</i>	12
<i>Qui peuple ces événements ? Vertus de l'hésitation</i>	13
I – Qui est présent ? Quasi-foules et quasi-publics	17
<i>Une bousculade : petit événement qui deviendra grand ?</i>	18
<i>Politiques de la notion de foule</i>	22
<i>Quasi-publics</i>	26
<i>L'instant du basculement</i>	30
<i>Le tri des publics</i>	37
<i>Les participants involontaires mais affectés par l'événement</i>	44
II – Qu'est-ce qui attire ? L'attente elle même	53
<i>Le feu place Saint-Michel</i>	54
<i>L'événement est une attente</i>	57
<i>Seule la présence peut révéler</i>	65
<i>Les qualités des attracteurs</i>	71

<i>Table des matières</i>	147
<i>Se faire prendre par surprise, par effraction</i>	77
<i>Ces émotions qui font sentir</i>	81
III – Ce que fait une ville. Conteneurs et contenants	93
<i>Le match Fc Nantes-Olympique de Marseille, octobre 2008</i>	95
<i>Formes spatiales des événements</i>	100
<i>Conteneurs et contenants</i>	112
Conclusion – <i>Gouverner les passions, climatiser la ville</i>	131
<i>L'outre-ville</i>	133
<i>Pour une sociologie cosmopolitique</i>	136
Bibliographie	139

Cet ouvrage a été mis en pages
et imprimé en France
par JOUVE
1, rue du Docteur-Sauvé — 53101 Mayenne
N° 548611H — septembre 2010